L'AMPOULE

revue littéraire hors des sentiers battus

Trésors & Trouvailles



Numéro 22

Mars 2017



ÉDITO

Après la parution de notre premier numéro papier en décembre dernier, *L'Ampoule* est de retour dans sa version numérique, avec un ensemble hétéroclite de textes et d'images évoquant pêle-mêle chercheurs de trésors, secrets enfouis, découvertes inattendues, talismans intimes et objets de fascination.

Merci à tous les participants : Raymond Alcovère, Xavier de Bordeaux, Sébastien Chagny, Charles Duttine, Aleilton Fonseca, K. von Gella, Julien Giovannoni, Alain Lasverne, Armelle Le Golvan, Le Golvan, Olivia HB, Gabrielle Jarzynski, Ingrid S. Kim, Marc Legrand, Marilyse Leroux, Lordius, Sylvie Loy, Barbara Marshall, Abigail McDowell, Mathieu Maisonneuve, Claire Musiol, Marie-France Ochsenbein, Sabine Rogard, Georgie de Saint-Maur, Keila Silion, Audrey Tison, Marlene Tissot, Florent Toniello, Éric Vial-Bonacci, Élise Vincent et Vincent Zochowski.

Plus d'informations sur chacun en fin de revue.

En juin, notre prochain numéro aura pour thème *Absence & Disparition*. Pour toute participation (nouvelles, articles, illustrations et photographies), les envois sont à réaliser jusqu'au 10 juin (voir Appel à textes et à illustrations n°23) à cette adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Partons à présent en quête de trésors & de trouvailles...

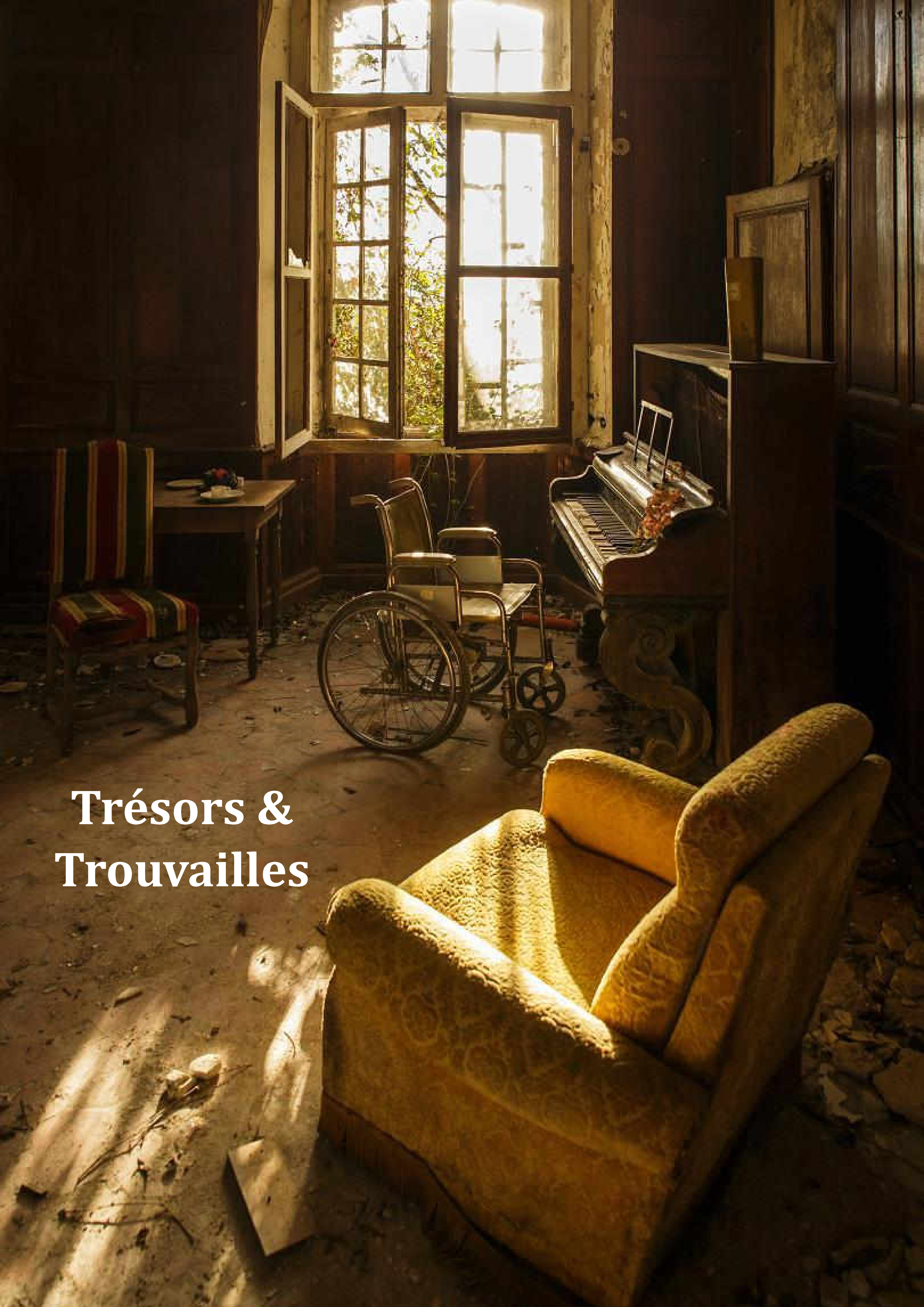
Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - « L'armée de terre cuite » découverte dans le mausolée de l'empereur Qin

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE


Trésors &
Trouvailles

Upupa

Sébastien Chagny

L'été, en Provence, après de longues errances à travers la nature crépitante dans l'air en feu, parmi des arbres ayant dépouillé jusqu'à leur ombre, des spectres secs et cassants, vaincus, dont les cigales sucent la dernière sève, ou bien au contraire parmi les barricades combatives des garrigues aux arbustes spartiates, trapus, en rangs compacts, intouchables et intraitables dans leur bastille d'aiguilles ; au sein du silence haletant des bêtes languissantes, ayant réduit toute leur activité à de brusques sauts ou essors pour tuer ou détaler, on peut finir par mériter une récompense, celle d'arriver devant un théâtre où se joue le dernier acte de l'humanité : un lieu d'avant le logos, un hameau innommé, un havre de renoncement, en proie au tohu-bohu alors même que la lumière y est, mais y est beaucoup trop, fouillant les yeux, éclipsant les esprits, liquidant les corps, tragique et chaotique, lubrique et ubique, dévoilant et violant tout. Quel crime collectif les habitants doivent-ils expier dans une telle torture ? Ce n'est pas eux qui vous le diront ; d'abord, ils sont très rares, ensuite, ils ne se montrent pas, enfin, ils ne parlent pas. Une chose est sûre : ils n'ont rien commis de pire que le reste des mortels…

On ne pressent une présence anthropienne que grâce à certains signes qui la trahissent toujours : une pollution plastique volant au vent, un chien efflanqué, paniqué par la peur des coups, une cage à lapins aux yeux exorbités par l'écorchement qui les attend, un petit passereau agonisant dans la glu d'un piquet, une carcasse de renard pourrissant sur un barbelé, une atmosphère de haine évaporée pouvant se précipiter en action vicieuse à chaque instant… Bref, l'éternel humain en mal d'insanité… Mais l'éternel humain in extremis, à l'état de vestiges, en train d'abdiquer.

Personne dehors ; s'il est des gens, ils demeurent dans les ruines de ce qui fut autrefois leur prospérité : mas, bastides, fermes, avec des murs fracturés, des toits troués, les carreaux cassés et les derniers volets qui battent la muraille, au glas du vent. Autour, les hangars, les granges, les étables, les bergeries, sont autant de vacants corridors où le mistral clame sa puissance, après avoir fait sauter portails, fenêtres et toitures.

Dans chaque cour, l'arbre unique est réduit à sa plus simple expression, épuré, beckettien ; il n'est plus qu'un tronc, un tronc maigre, étrangement tordu comme un fou dans sa camisole, avec des cavités béantes, gueulant en silence. Les branches rares sont brisées, pantelantes, comme des membres roués, tellement polies par les bourrasques poudreuses qu'elles ont la blancheur mate du squelette.

Ce décor accomplit mes rêves les plus fous et les plus doux ! C'est mon pays de cocagne ! Mon oasis existentielle, mon Jardin des Délices, mon Paradis terrestre ! Je ne le partage qu'avec la seule habitante qui le hante, la petite chouette méridionale, en forme de monolithe oblong, tout en nuances de gris pierreux, appelée savamment *Athene Noctua* (« Chouette d'Athéna », la déesse aux yeux étincelants) et populairement « chevêche » (*tête* en ancien français dialectal, avec une connotation d'étrangeté), à cause de sa figure farouche aux yeux idéalement circulaires, dorés et ardents, fixement et extatiquement dilatés, comme hallucinés, où les Attiques avaient trouvé de la grandeur hiératique en prise avec le divin, et les moyenâgeux de la folie et de la sorcellerie ; des prunelles irradiant une science omnisciente, aussi simple qu'immense, alogique que cosmique, vitale que totale, celle de l'instinct, qui est pour les hommes définitivement ésotérique.

La chouette fut soit sacrée, soit massacrée. Ce fut selon le degré d'abrutissement de notre espèce. Comme aujourd'hui, elle disparaît : concluez vous-même le syllogisme…

La chevêche aime à passer ses journées sur un vieux mur, parfaitement immobile, fragment lunaire en pleine lumière, on dirait une pierre parmi les autres, jusqu'au moment où elle abaisse son iris gorgé de soleil sur l'observateur. Alors, brusquement, elle accomplit, avec des saccades rituelles, plusieurs dizaines de millions d'années d'évolution, qui de reptile inerte la transforment en volatile alerte, prenant un essor dans les rafales en se riant du mistral. Elle rejoint d'un vol rapide et rasant, onduleux et élastique, harmonieux et régulier, un autre tumulus commémoratif d'une habitation, sur le faîte duquel elle se pétrifie aussitôt, pour reprendre son hermétique introspection.

Un jour que je déambulais dans cette campagne ascétique qui réjouit mon cœur, je vis un grand papillon zigzaguer, en bariolant les airs de ses chaudes couleurs. Pendant une seconde, je crus à un lépidoptère, puis je reconnus la huppe fasciée à son vol bondissant et fantasque, tandis que ma poitrine se gonflait de joie. L'Africaine n'était pas dépaysée ici ! Elle se posa au bord du toit d'une masure ruinée, de son bec pendait une longue scolopendre carnassière qui s'agitait. De temps en temps, avec un brusque geste de tête, elle assommait davantage le coriace chilopode contre une tuile. Elle resta un moment, à me regarder, indifférente à sa dangereuse proie qui se contorsionnait toujours.

Je m'agenouillai, m'écrasai, regrettant de ne pas être une pierre, fixant avec instase ce volatile magiquement esthétique, que ma présence faisait hésiter à rejoindre son nid. Sa huppe orangée et zébrée en érection radieuse, il lança trois sons sourds, profonds comme des pulsations,

comme le halètement de la terre sous le lourd boutoir de l'été, trois vibrations de profundis imposant son nom, remplissant l'espace, secouant la canicule : *U-pu-pa* ! Les hommes ne purent la nommer autrement. Notre mot *huppe*, amputé des deux tiers, vient de là. Troncation qui ne désigne plus l'essence mais l'apparence de l'oiseau. Il est même des variations dialectales qui osent l'appeler *hoppe* ou *sale hoppe*, lesquels termes ont donné l'insulte qu'on connaît, à cause du réflexe supra-intelligent qu'ont les petits au nid, ainsi que leurs géniteurs, de faire fonctionner à plein régime leurs glandes uropygiennes à l'approche d'un prédateur, pour projeter sur celui-ci leurs fientes avec la plus grande précision.

Tout à coup, ma huppe piqua en contrebas, se posa à l'entrée d'un trou de la façade, à faible hauteur du sol, y pénétra ; j'entendis sa géniture se goberger, avec force piailleries, de la scolopendre. Je ne ressentais plus les quarante degrés à l'ombre, je quittais ce monde et ses petites turpitudes, j'étais au-delà des aléas ; elle ressortit et s'éloigna de son vol jubilatoire, décorant l'aridité comme un mirage.

Je me mis à contempler les abords du nid : les tuiles soulevées, la pierraille effritée, la terrasse poussiéreuse, son banc croulant, le drôle d'amas de chiffons écharpés qui traînait dessus, d'une forme bizarre à la fois érigée et effondrée, avec, en son sommet, une sorte de fente, une déchirure longitudinale, d'où s'exhalait une lueur, une lueur glauque, malsaine, fébrile, une lueur que je reconnus dans un frisson glacial : un regard humain ! Horreur ! Sous ce tas de tissus se tapissait un homme ! Avec son œil qui jauge et juge, qui fouille et souille ! J'étais condamné ! Mon sort scellé, mon compte et celui des huppes fasciées réglés ! Ce n'est pas paranoïa maladive, c'est expérience objective ! Je connais l'homme ! Combien de fois ne l'ai-je pas observé malgré moi, à son insu, pendant que je faisais de l'ornithologie ! J'ai vu l'homme comme il ne s'est jamais vu ! D'autant plus vu que je ne voulais pas le voir ! De jour comme de nuit, je l'ai vu nu ! Errer en ne sachant que faire de ses pulsions stagnantes devenues vices, dans quel lieu ou dans quel être les éjaculer, ne sachant comment se soulager, poursuivi, harcelé, désespéré au point de trouver finalement un assouvissement dans le crime ou le suicide. J'ai vu l'abîme entre l'instinct limpide de la bête et les passions polluées de l'homme ! À chaque instant, un fusil pouvait jaillir des loques et me tuer, ce qui n'est rien, mais surtout l'individu avait pu, à cause de moi, repérer le nid qui était maintenant à sa merci !

J'étais fou de rage, je me mis à le haïr furieusement, quel que fût son sexe ou son âge ; je m'éloignai, cédai le terrain, en lui criant de crever, vociférant des insultes, des imprécations et des blasphèmes. Je me

retournai un peu plus loin : la créature me fixait encore avec une insolence perverse qui me fit lancer dans l'espace quelques derniers jurons et injures.

Avec une prudence de Sioux, je revins trois jours plus tard. Je me disais que mon ennemi ne pouvait pas être au même endroit, soit c'était un vagabond et il serait parti, soit c'était un ultime habitant et la chaleur paroxystique l'aurait forcé à se retirer derrière ses murailles.

Le soleil en face m'aveuglait, je devais contourner la cour pour n'avoir plus sa lumière blessante dans les yeux, me positionner en sorte de l'avoir dans le dos ; je me postai près d'un amandier, un fantôme d'amandier, dont la ramure brune et tordue, avec ses feuilles racornies, évoquait ironiquement l'hiver en plein été.

Je ne recherchai même pas les huppes, ni leur nid, je voulais seulement savoir si mon adversaire était encore là. Il n'avait pas bougé. Son regard luisait à travers le judas de ses foulards pouacres et me fixait. Je disparus comme je pus derrière le tronc évidé et ajouré de l'amandier. L'humain allait-il soudain tirer sans sommation ? Personne ne saurait rien de son meurtre. On ne me découvrirait pas avant des mois, des années, jamais ? Je n'allais pas me priver d'une observation aussi belle ! Je ne bougerai pas !

Plus calme qu'il y a trois jours, je décidai de traiter en quantité négligeable ce semblable, et de me remettre en quête de la huppe. Elle revint se poser sur le bord du toit avec un criquet dans le bec. J'étais caché ; rassurée, elle ne marqua qu'un arrêt bref, piqua et disparut dans le trou, situé juste au-dessus de la tête de l'intrus. Celui-ci ne cherchait même pas à voir ce que j'observais, tout ce qui l'obsédait, c'était moi ! Peut-être n'avait-il jamais vu un touriste de ma sorte ? Ou n'avait-il pas vu depuis longtemps une personne qui ne soit vieillarde ? Un homme à la force de l'âge, prendre le temps de marcher jusqu'à ces décombres, s'arrêter et les contempler ? Mais je les adore, ces ruines, et je voudrais que tu crèves pour être seul parmi elles !

Une chose ne laissait pas de me frapper cependant, et même de me tarauder et de m'attrister de façon croissante : de même que l'individu ignorait la huppe, celle-ci ne le craignait nullement ; elle se posa même, en toute confiance, pendant un moment sur le banc, et picora une grosse mouche sur l'une de ses loques infectes ! Quel terrible tableau ! La Belle et la Bête ! Nature morte à la huppe ! Cela me fait mal de le dire, mais il y avait comme une harmonie, un équilibre entre les deux créatures, un ordre que je dérangeais, peut-être même une intimité que je violais… Elle avait peur de moi et pas de *ça* !

Finalement, à part son regard perpétuellement posé sur moi, fiévreusement vide et fixe, d'une insistance étrange que j'attribuais à quelque débilité, une sorte de crétinisme provençal, d'abrutissement à force d'éblouissement, l'humain ne me gênait plus tellement, car je comprenais que la locomotion était une faculté qui l'avait quitté, qu'il avait renoncé non seulement aux mouvements, mais même aux sentiments, et qu'il n'avait pas plus d'hostilité à mon endroit qu'à celui des huppes. Je pensais que rien ne pouvait plus déranger les lignes de ce cadre idéal, sinon les forces de la nature et de la ruine, et que je pourrais immuablement m'y promener, comme dans mon élément vital.

Je me trompais. Un jour d'apocalypse, mon jour dernier en cet endroit adoré, voici ce que je vis : tandis que j'étais en faction derrière l'amandier, en face du nid et du rival immobile, celui-ci se leva avec une lenteur hallucinante, se posta au milieu de la cour, à l'aplomb du soleil, à l'endroit où le cagnard cognait le plus, ouvrit les bras en croix et laissa choir tous ses chiffons à ses pieds ! Dénudé totalement, il se figea dans cette attitude de vénération solaire, tandis que les cigales cymbalisaient à en mourir.

C'était une vieille à n'en pas douter ! Une vieille si maigre et parcheminée qu'elle était transpercée par les rayons, diaphanéisée. Elle resta plantée là, à regarder et embrasser l'astre roi, comme un tournesol tragique ! Elle demeura droite dans le bûcher, pendant au moins une heure, s'immolant, se consumant, dans un holocauste héliolâtre, tandis que sa peau se desséchait, se cloquait, se décollait : elle muait sous mes yeux !

Enfin, elle tomba, se recroquevilla, s'atrophia incroyablement, se désincarna, et ne laissa, au milieu du poudroiement irradiant, qu'une espèce de chrysalide, une exuvie si inédite que les cigales se turent.

Mû par je ne sais quel imbécile et inutile élan philanthropique, je m'approchai de cette vieille peau, cette antique cuticule estoquée et sucée par le soleil. Il s'en exhala un dernier râle, un son, un mot, un seul mot, guttural, qui me glaça jusqu'à la moelle : « monstre… »

À ce moment-là, je reçus une goutte sur la tête, puis deux, puis plusieurs, étonné par cette pluie miraculeuse, ironique aussi car elle arrivait trop tard pour la vieille, cette pauvre vieille abandonnée pour laquelle je sentais le remords me mordre, je levai les yeux au ciel et encaissai en pleine face, en même temps que mes narines étaient attaquées par une puissante pestilence, une matière visqueuse projetée avec force et précision, dont je parvins à reconnaître la source : six cloaques cruels me bombardaient, les quatre petites huppes depuis leur nid, ainsi que leurs parents du bord du toit, pour me signifier que j'étais un criminel, une souillure, un nuisible, et que j'étais irrévocablement chassé du paradis !

Le Mystère des cathédrales

Raymond Alcovère

Je cherchais depuis des mois *Le Mystère des cathédrales* de Fulcanelli quand je le trouvai enfin dans une échoppe de la galerie Vivienne. Je fus un peu déçu, une partie de l'ouvrage était sans intérêt, truffée de redites, enfin rien que je ne savais déjà. Jusqu'au moment où une note au milieu du livre m'intrigua.

C'était une allusion à une philosophie, un courant de pensée, le *littérisme*, qui m'était inconnu. Un ouvrage était cité en référence. Je partis à la recherche du livre indiqué. Il me fallut plusieurs semaines pour mettre la main dessus. C'est encore en appendice, et presque par hasard, que je découvris des détails nouveaux sur le *littérisme* et ses adeptes.

Son origine remonterait pour certains au devin aveugle Tirésias, qui connut sept vies et fut successivement homme et femme. Les premières sources avérées sont pourtant d'Apollonios de Tyane, que l'on a comparé — et parfois confondu — avec Jésus. Il vécut au premier siècle et voyagea beaucoup, jusqu'en Inde où il rencontra des brahmanes. Saint Augustin fait référence au *littérisme* puis sa trace se perd avant de réapparaître avec Raymond Lulle, à Majorque, et se répand en Europe, notamment par René d'Anjou, de manière confidentielle, vraisemblablement kabbalistique. On croise, dans les méandres de ce mouvement singulier, le Secret des Templiers, l'ombre de Raymond VII de Toulouse et des Cathares et celle, non moins étrange, de Christian Rosenkreutz.

Le mot *littérisme* n'a été exhumé que très tardivement, à la fin du XIXe siècle, par Jean de Habsbourg, qui connut lui aussi un destin étonnant, puisque sa disparition en mer ne fut jamais avérée. Ce « mouvement », si on peut lui donner ce nom, eut toujours un nombre assez limité d'adeptes, du moins officiellement.

Cette fois encore, une note renvoyait à un autre volume. De fil en aiguille, j'épluchai dans les mois qui suivirent une trentaine de vieux livres, manuscrits, palimpsestes, grimoires, in-folio ; ma connaissance du *littérisme* s'approfondissait, mais jamais par le corps de l'ouvrage, toujours par des notes ou appendices divers.

C'est au prix d'investigations laborieuses que je parvenais à acquérir ces livres, généralement peu connus, souvent oubliés. Seuls quelques écrivains célèbres jalonnèrent mon étude ; Raymond Lulle, mais aussi Cervantès, et plus près de nous, Balzac et Jorge Luis Borges, toujours dans des œuvres mineures, méconnues du grand public.

Dans le même temps, mes recherches dans les encyclopédies et dictionnaires étaient vaines. Pas la moindre trace, nulle part, du *littérisme*. Ce mystère piquait ma curiosité.

Un jour, au cours d'investigations qui occupaient désormais une grande partie de mon temps, je tombai par hasard sur un exemplaire de la même édition que la mienne du *Mystère des cathédrales*. Je découvris avec stupeur que l'allusion au *littérisme*, en note, n'y figurait pas.

Je partis en quête, dans la mesure du possible, de tous les ouvrages qui avaient accompagné mon étude, et chaque fois que je dénichais un exemplaire nouveau, l'appendice ou la note ne s'y trouvait pas, quelle que soit l'édition. Toutes les références au littérisme avaient disparu.

Le moment était venu pour moi d'un examen de conscience. Étais-je devenu fou ? J'avais caressé avant cette dernière découverte le projet de rassembler mes connaissances dans une étude qui, j'en étais sûr, attirerait l'attention. À quoi bon, à présent, comment s'appuyer sur des ouvrages qui n'existaient pas ?

Je repris mes notes et étudiai ma découverte sous un jour nouveau. Que professent les tenants du *littérisme* ? Que la littérature est plus importante que la vie, elle en épouse parfois les contours, mais va bien au-delà. La vie n'épuise pas et n'épuisera jamais les virtualités de la littérature, car celle-ci est l'infini de ses possibles.

Tel était, est et sera le *littérisme*.

Restait à écrire une fiction.

Collection privée

Marc Legrand

Il reposa délicatement la photographie devant lui.

Enfermé dans un film de plastique transparent, cet original avait été pris en 1820, sur l'île de Sainte-Hélène, probablement au mois de février. La pose avait été très longue, ainsi qu'en témoignait la forme étrange des ombres s'étalant sur le visage de Napoléon Bonaparte, néanmoins parfaitement reconnaissable.

Ce dernier, alors âgé de cinquante ans, se tenait assis, son bicorne sur les cuisses. À l'arrière-plan, la haute mer et un ciel sans nuage. Mais c'est surtout l'expression de l'empereur déchu qui fascinait Oliver Price, celle d'un être affaibli dont le vague du regard le disputait à la tignasse clairsemée.

Était-ce là, le tyran de l'Europe ? Celui qui avait défait les plus puissants et fait trembler les plus braves ?

Bien que sachant ce document authentique, expertisé par trois laboratoires indépendants, le vieil homme ne pouvait s'y résoudre. Les Anglais l'avaient même laissé rôtir en plein soleil durant des heures, sans aucun égard. Raccourcissant le temps d'exposition nécessaire pour fixer l'image.

Dissimulé au grand public, ce petit joyau prouvait que les scientifiques militaires britanniques avaient devancé Nicéphore Niépce et obtenu, vingt ans avant Robert Cornelius, les premiers portraits photographiques de haute résolution.

Aussi n'était-il pas surprenant que Londres ait souhaité figer pour la postérité le faciès de l'Ogre qui lui fit tant de torts. D'après les rumeurs qui agitaient le marché noir international des œuvres d'art, la future reine Victoria avait été immortalisée de manière identique dès sa naissance.

À son désespoir, le collectionneur n'avait pas encore eu l'opportunité de tenir l'une de ces photos entre ses mains et, bien que Gallois, il en concevait de l'amertume. Sentiment tempéré par l'achat, pour une vraie fortune, de ce trésor qu'il sortait souvent de la salle aménagée au sous-sol où il entreposait les plus fragiles objets en sa possession.

Toutefois, pareille relique n'était rien en comparaison de sa dernière acquisition. Celle-ci était inestimable. Ceux qui la lui avaient cédée pour la somme de deux cent cinquante millions de dollars n'avaient rien compris. Lui seul savait qu'elle n'avait pas de prix. Ainsi attendait-il sa livraison avec impatience.

Si son vendeur, installé en Asie du Sud, tenait parole, il pourrait jouir de son trophée dès la nuit tombée, à l'abri des curieux. Jamais il n'avait dépensé autant, en une occasion, pour quoi que ce soit. À soixante-cinq ans, Price estimait que c'était peut-être ici son ultime coup de folie.

Après avoir remis la photographie à sa place, l'ermite inspecta le cellier reconverti en musée dans lequel régnait une lumière tamisée. Il vérifia la température et le degré d'humidité, rendus stables par un dispositif complexe, et progressa le long de l'allée centrale jusqu'à une draisienne de bois et d'acier.

Ancêtre du vélo, se souvenait-il, cette dernière avait été mise au point à la suite d'un concours de circonstances inouï. Tout commença en 1815 avec la terrible éruption du volcan Tambora, en Indonésie, qui eut des conséquences climatiques catastrophiques à l'échelle du monde entier. Aussi, en quelques mois, un gigantesque nuage de cendres s'étendit à la totalité de l'hémisphère nord, entraînant mauvaises récoltes et famines, tant en Europe qu'en Amérique du Nord, et la mort de plus de deux cent mille personnes. Il neigea dans le Maine en juin, les lacs gelèrent et 1816 fut surnommée « l'année sans été » par les savants occidentaux. Et parce que le fourrage faisait défaut, Karl von Drais, un baron allemand du grand-duché de Bade, inventa un nouveau véhicule afin de soulager l'un de ses chevaux.

Celui-ci en était donc l'un des plus vieux exemplaires.

Malheureusement, il était en mauvais état et le milliardaire avait décidé de ne pas l'exposer à la surface et encore moins de monter dessus. C'est pourquoi il demeurait là en permanence, trônant non loin de bouteilles remplies de crus séculaires.

La plus ancienne datait du IVe siècle et avait été dénichée au Luxembourg, sur un site archéologique, cent cinquante ans plus tôt. Le récipient en verre, muni d'épaules évoquant des anses d'amphore, avait une capacité d'un litre et demi.

Il s'agissait du vin non-ouvert le plus âgé de la planète.

Oliver était fier d'en être le propriétaire. L'on racontait que la tombe dans laquelle l'alcool avait été trouvé renfermait le corps d'un légionnaire romain. Sans doute était-ce sa provision de boisson enivrante pour l'au-delà. Mélangé à une quantité importante d'huile d'olive épaisse pour protéger le breuvage de l'air, et bien que désormais insipide, le vin s'était conservé sans s'évaporer. De couleur vert-jaune, avec des poignées en forme de dauphins, la bouteille avait été fermée à l'aide d'un cachet de cire chaude. Remarquable travail d'un sommelier antique.

Considérant l'œuvre d'art, le vieil homme en saisit une autre deux rangées en dessous. Un millésime d'avant la prise de la Bastille qu'il choisit d'ouvrir pour fêter son dernier coup de maître. Il l'achèverait ce soir, en

bon connaisseur, dans le jardin du manoir. Les nuits y étaient fraîches en cette saison. Pour l'heure, il choisit de rejoindre l'arrière-cour.

Dehors, le soleil donnait déjà fort dans le ciel.

Les hautes haies taillées avec soin exhalaient d'agréables et indéfinissables effluves. Le collectionneur s'assit sur l'une des chaises en bois peint, déboucha la bouteille et se servit sans plus attendre une rasade du nectar dans un grand verre. C'était délicieux. Price le garda en bouche, inspira très lentement pour s'imprégner de son odeur unique et en avala une gorgée. Sa vue se troubla, tandis que la boisson atteignait son estomac. Ravi à l'idée qu'il venait d'engloutir une fraction du sang de la terre et que ce dernier en avait été extrait il y a une éternité.

Sur sa gauche, à l'abri des intempéries sous un porche construit de sa main, se trouvait un modèle de moulin à axe vertical dû à l'ingénieur et artiste siennois Mariano di Jacopo, surnommé *il Taccola* (1), inventeur de génie qui dessina le premier hélicoptère en 1430 et dont Léonard de Vinci s'inspira en partie.

Sans se presser, l'ermite trempa à nouveau ses lèvres dans le liquide rougeâtre et en dégusta chaque arôme, chaque saveur qu'il était capable de percevoir. Détendu, il jeta un œil alentour et contempla cette portion de la propriété entourée d'herbe basse et de buissons prolongés par des arbres à perte de vue.

Cela faisait longtemps qu'il vivait ici, presque reclus, dans cette vieille bâtisse située à l'écart de la commune de Cornish, dans le New Hampshire, quelque part entre celle-ci et le mont Ascutney, une imposante colline boisée isolée sur un plateau granitique. La ville comptait à peine mille six cents âmes, mais c'était encore trop pour le milliardaire. Rien à voir, pourtant, avec les cités surpeuplées de la côte Est qu'il avait fuie plusieurs décennies auparavant. À la campagne, il pouvait respirer sans être importuné par d'ennuyeux visiteurs.

Oliver consulta sa montre-bracelet. Ce n'était, hélas, que le milieu de l'après-midi. Le dernier avion de l'US Air Force transportant son acquisition devait alors évoluer au-dessus du Pacifique Nord, d'après ses estimations. Néanmoins, il n'en était pas certain. Ce qu'il savait, par contre, c'est que sa précieuse cargaison était sous bonne garde. Chaque soldat chargé de veiller sur le sarcophage où elle reposait avait été entraîné et préparé à tuer ou à se faire tuer afin de parer à toute éventualité précédant leur arrivée. Avant la courte escale en Californie, sur la base aérienne d'Edwards, ou après leur atterrissage dans le Vermont. Le reste du trajet se ferait dans un camion banalisé. Le chargement était si singulier que seul l'officier encadrant les militaires en armes savait ce qu'ils transportaient. Aucun d'eux ne devait l'ouvrir, sauf cas de force majeure impliquant le risque imminent que le contenu de la cuve soit endommagé.

1 Littéralement, « le Corbeau ».

Le vieil homme acheva son verre de vin et sourit.

Attrapant la bouteille entamée, il l'emmena avec lui et la rangea dans le buffet de la cuisine. Une fois au milieu du salon, le collectionneur s'arrêta devant un objet fixé au mur culminant presque au plafond. Il s'agissait d'un harpon en ivoire mesurant deux mètres quarante de long. Plus large qu'un javelot moderne, il avait été soigneusement taillé dans une défense de mammouth. Ainsi ne faisait-il plus aucun doute que l'homme de la dernière période glaciaire, voici plus de trente mille ans, était capable de tirer d'une dent coudée des lances parfaitement rectilignes d'une taille impressionnante. L'on devait cette trouvaille à Otto Bader, grand spécialiste du Paléolithique supérieur, qui découvrit le tombeau russe de Sungir, en 1955, bouleversant ce que nous pensions savoir de ces proches ancêtres.

Dans les années qui suivirent avaient été aussi récupérées treize mille petites perles de même matière, probablement cousues à l'origine sur les vêtements des trois occupants de la sépulture, un père et ses deux enfants. Price en possédait là encore une boîte entière, achetées sur le marché noir auquel ses relations et son argent lui donnaient accès. Trésor de savoir-faire représentant un véritable casse-tête pour les scientifiques qui ignoraient quel procédé technique avait été utilisé pour redresser les gigantesques défenses incurvées des mastodontes.

À proximité immédiate de ce trophée était exposée une carte du monde dressée presque six siècles auparavant, protégée des agressions extérieures par un matériau spécial translucide. Cette dernière attestait que la flotte de l'amiral Zheng He, un eunuque chinois musulman, avait accompli la première circumnavigation dès 1421, anticipant de plus de cent ans l'expédition portugaise conduite par Fernand de Magellan puis Juan Sebastián Elcano. Œuvre originale qui avait valu à l'ermite de passer trois jours dans le coma après un échange musclé à Macao.

N'y tenant plus et comme pour tromper son agitation, le milliardaire alluma le poste de télévision suranné posé dans un coin du séjour, près de l'une des fenêtres. Deux présentateurs confirmaient tour à tour la réélection, au bout du suspense, du président sortant, le controversé Donald Trump.

Derrière l'appareil, une planche en bois servait de support à un trio de crânes de taille adulte sévèrement abîmés à plusieurs endroits. Leur coût était exorbitant car ils passaient pour être les plus vieux témoignages de la violence de l'être humain envers ses semblables. En effet, d'après le célèbre psycho-criminologue qui lui en avait conseillé l'achat, il était évident que ces hommes préhistoriques avaient été les victimes d'un unique assassin. Opérant de la même façon voici neuf mille ans, celui-ci avait tué dans une zone très large, ainsi qu'en attestaient les relevés des

archéologues, et ce à des dates relativement espacées dans le temps. Toutefois, il avait été trahi par sa signature. Brisant les os de la tête à des points de jonction particuliers, ce meurtrier en série officiait près du site actuel de Los Angeles.

Cela ne s'inventait pas, songea Oliver, amusé.

Avant de quitter la pièce, ce dernier examina brièvement un artéfact datant du XIe siècle déterré en Nouvelle-Écosse cinquante ans plus tôt. Issu d'un pot brisé fabriqué à l'origine par de fiers Vikings venus s'installer en Amérique du Nord, le tesson était dans un état de conservation optimal.

Dans sa chambre, à l'étage, le vieil homme s'allongea et ferma les yeux. Piquer un somme lui fit gagner presque trois quarts d'heure. C'était toujours ça de moins à attendre, après tout. Mais quand il se réveilla, le collectionneur ne put se retenir de regarder à nouveau sa montre et soupirer.

Il ouvrit la fenêtre en mansarde pour se faire un peu d'air, épousseta les bibelots alignés sur une table basse de dimension modeste et continua le tour d'horizon de la caverne d'Ali Baba que sa maison était devenue au fil de son existence. Aussi dénicha-t-il d'un tiroir une lettre écrite de la main d'Edgar Allan Poe, l'écrivain à qui la critique le compara lorsqu'il publia son chef-d'œuvre, celui qui avait fait de lui un auteur adulé, riche, jalousé et, du fait de cette célébrité soudaine, un misanthrope tenté par la réclusion à perpétuité. Loin des bruits du monde.

Quand il eut fini de la parcourir, Price rangea la missive.

L'ermite fouilla dans les reliques qu'il se souvenait avoir rangées par ici et s'empara d'un cylindre en cire, type d'objet sur lequel les premiers enregistrements furent gravés. Parmi tous ceux qu'il possédait, le milliardaire chérissait celui de la voix d'une enfant de sept ans qui, en 1859, s'était prêtée au jeu de ce Français bizarre venu en Grande-Bretagne avec une version du phonautographe qu'il prétendait avoir inventé.

Oliver connaissait cette histoire par cœur. En ce temps-là, il était officiellement impossible d'écouter ce qui avait été fixé. Désormais, les progrès en matière de restauration sonore le permettaient sans risquer d'en abîmer le support. Ainsi le vieil homme pouvait-il se bercer, dès qu'il le désirait, de cette voix douce qui entonnait *Au clair de la lune*, discutait avec son ami photographe ou se plaignait de lui.

Montant le volume au maximum, il eut l'impression que la jeune Alice Liddell se trouvait dans la chambre, tantôt joyeuse, parfois tempête. Et cependant qu'il frissonnait en présence de ce prodige, le collectionneur se figura Lewis Carroll dessinant en esprit les grandes lignes de son futur roman.

À la suite de quoi Price délaissa cette frêle silhouette surgie du passé et joua avec une météorite noircie découverte par hasard dans un champ onze ans plus tôt. Celle-ci était peut-être l'un des rares objets que l'ermite conservait et pour lequel il n'avait pas déboursé le moindre dollar.

Plus tard, après avoir pris une collation de fin de journée, le milliardaire admira un splendide quartier de lune et trois des principaux satellites naturels de Jupiter au moyen d'une des nombreuses lunettes astronomiques fabriquées par Galilée au début du XVIIe siècle. Bien que l'instrument fût d'une qualité optique très relative, Oliver y prit plaisir. Il tenait beaucoup à cet outil d'observation. Il y avait un peu de vanité, chez lui, à l'idée de posséder ce que les plus grands avaient touché bien avant sa naissance. C'était en partie ce qui poussait le vieil homme à rassembler là ce qu'il jugeait beau, utile ou étonnant. Grâce à lui, ces choses ne tomberaient pas dans un cruel oubli du fait des générations ingrates venues ensuite. Aussi se voyait-il tel un bienfaiteur au service de la mémoire de l'humanité.

Le collectionneur se trouvait encore dans le jardin lorsque retentit le son strident de l'interphone relié à celui du portail de la propriété. Il faisait nuit et sa dernière acquisition franchirait bientôt le seuil du manoir. Sans tarder, il alla à la rencontre de ses quatre invités et les accueillit en s'épargnant les hypocrites politesses d'usage. Sur ses indications, les militaires déposèrent une grande caisse dans le salon, tout en lui assurant qu'une fois vide il pourrait sans mal la déplacer seul. Retournés au camion, ils abandonnèrent Price et leur colonel. Celui-ci lui rappela le mode d'emploi du sarcophage et l'aida à le descendre au sous-sol. Ils échangèrent quelques mots, l'ermite interrogea et, tranquillisé, remercia l'officier. Ils se saluèrent et convinrent de ne plus jamais se revoir.

Le milliardaire remplit son verre du vin débouché dans l'après-midi et attendit dans le salon que le caisson s'ouvre, une fois la phase de réveil achevée, et libère le clone. Le cellier était éclairé par une lumière tamisée, tout comme l'escalier menant au rez-de-chaussée. Oliver avait laissé la porte entrebâillée.

Vingt minutes filèrent et des pas se firent entendre.

La fillette qui apparut dans l'encadrement avait neuf ans. À moitié nue, son corps était recouvert de bandes de tissu grossier de couleur blanche dissimulant ses parties intimes. Sa peau semblait huilée, quasi humide, et scintillait. Sans un mot, elle grimaça et fronça les sourcils.
Le vieil homme la fixa, ébahi.

À l'instar des dizaines d'autres spécimens du laboratoire de clones humains où le collectionneur l'avait acquise le mois précédent, la gamine avait été élevée en Inde, intégrée sous une identité fictive dans une école spéciale sous contrat avec l'armée des États-Unis, et était réputée sociable.

Price hésita avant de se lancer :

— Tu vas bien, mon trésor ?

— J'ai froid, répondit-elle.

Il l'invita d'un ton amical.

— Approche, mon cœur.

L'ermite tendit une veste légère dont le clone se saisit, tandis que ses pieds émettaient de discrets clapotis. Son visage avait le teint de la porcelaine et était parsemé de minuscules taches de rousseur. Ses oreilles légèrement décollées rappelaient de qui elle était la copie génétique. Ses lèvres roses et charnues, ses grands yeux bleu-vert et ses cheveux châtain clair, qu'elle portait mi-longs, complétaient ce portrait magnétique.

Le milliardaire la serra dans ses bras.

— Est-ce que tu as faim ?

— Oui. Très !

Il relâcha son emprise et elle abandonna son air renfrogné pour demander un verre d'eau qu'il lui apporta prestement. La regardant se désaltérer, Oliver l'imagina sans peine jouer dans le jardin ou à l'étage. Qui poserait des questions ? Pratiquement plus personne ne venait par ici, de toute manière. Dans le pire des cas, il pouvait prétendre que c'était la petite de l'une de ses cousines new-yorkaises, ce qui était plausible.

Pour le reste, elle demeurerait toute à lui.

Il avait même trouvé un prénom au clone, dont il veillerait à l'acclimatation et à ce qu'ils établissent d'excellents rapports. Le plus difficile restait de convaincre un éventuel visiteur que seul le hasard expliquait pourquoi la fillette ressemblait tant à une version pré-adolescente de l'actrice Kristen Stewart.

Une belle paire de jambes

Abigail McDowell

Cette maison visitée quelques semaines plus tôt semblait banale avec ses carreaux gris par terre et sa cuisine agencée comme une photo de catalogue de magasin d'ameublement. Rien d'audacieux, rien de spécial, la maison parfaite pour lui. Un étage et une terrasse devant le salon. Il l'achète, prévoit un déménagement plein de labeur, d'amis et de membres de la famille motivés… enfin presque. Les pizzas sont commandées, les bières patientent au frais dans la nouvelle cuisine ennuyeuse. Les cartons font le va puis le vient, les meubles aussi. Enfin, il ne reste plus que l'armoire de tatie. Non, non, il faut la mettre à la déchetterie. Elle ne lui sert pas.

Famille proteste pour l'amour de tatie :

— Ha non, pas la déchetterie !

Amis font la moue, elle est bien lourde l'armoire de la tatie.

Famille tient bon pour la tante :

— Et le grenier ?

Alors l'armoire de tatie monte les escaliers en soufflant, en geignant, en râlant. Dans le grenier, pas de chance ! C'est déjà la cohue.

Il y en a partout des affaires, des malles, des livres poussiéreux, des jeux d'enfants sans yeux ni bras, des abat-jour sans lampe, des lampes sans abat-jour, des salopettes en velours…

Du coup, on pousse l'armoire de tatie dans un coin, juste à côté d'un paravent de restaurant chinois.

L'armoire de tatie a achevé la bonne volonté de Famille et Amis qui repartent dans un nuage de poussière. « Il se fait tard, les enfants, le bain, le travail, salut, merci, au revoir, bonne installation, ça va aller ? oui, oui merci, au revoir, à bientôt pour la crémaillère… »

Se retrouvant tout seul dans le grenier, il maudit tatie d'aimer les meubles aussi gros. Il maudit surtout les précédents occupants de lui avoir laissé tant de bazar. Il a déjà l'armoire de tatie et n'a pas besoin d'autres vieilleries, encore moins celles des autres.

Il fouine quand même, parce qu'on ne sait jamais. Mais non, rien de bien folichon, juste de vieux trucs invendables, oh et puis ce paravent ! Qu'il est laid ! Il doit partir, c'est trop moche. Il s'approche pour le saisir. Mais voilà que derrière le paravent bon marché aux volatiles dégingandés, une paire de jambes se dévoile.

Les deux jambes le regardent. Assises sur une chaise en bois, leur sac à main sur les genoux, elles le fixent. Les fines résilles s'étirent de bas vers le haut pour aller se finir sous une jupe grise. Les escarpins sont ouverts au bout par un trou. Les orteils se battent pour sortir l'espionner, en train de les regarder.

C'est incongru, bizarre, étrange, énigmatique de voir ces jambes croisées sans tronc ni tête, ou plutôt avec en guise de tronc un sac à main adossé au dossier de la chaise.

Toujours en les observant, il sourit. Des jambes qui paraissent tellement vivantes. Elles sont plutôt séduisantes, ces guibolles, peut-être même coquines avec un peu de chance. Non mais, il n'en croit pas ses neurones d'avoir pensé ça !

« Ce ne sont que des jambes en plastique, vieux lubrique ! Ressaisis-toi ! »

Il redescend finir d'aménager sa maison normale.

La nuit, les jambes du dessus se promènent langoureusement dans ses rêves. Il se réveille en sueur.

« Quel vieux fou tu fais ! » se sermonne-t-il assis dans son lit.

Il se rendort. Dans le grenier une paire de jambes soupire après le vieux fou.

Le quotidien frappe à sa porte le lendemain. Courbaturé, il attrape son bus pour aller au travail. Ses collègues s'inquiètent du déménagement pour lequel ils n'ont pas pu venir. Ils en sont tellement désolés. Ils se rattraperont pour la crémaillère, promis. Il s'en fiche, il n'écoute pas : des jambes en plastique habillées de résilles noires rôdent sur l'écran de son ordinateur, dans la tasse de café du matin puis celle d'après le déjeuner. Elles errent aussi dans les reflets vitrés des couloirs mornes. Elles se baladent tellement qu'il en a des ampoules aux pieds.

Revenu à la maison, il jette ses clefs dans un vide-poche, lance sa veste sur un portemanteau, balance ses chaussures pour venir s'affaler sur le sofa. La paire de jambes l'attend, installée douillettement entre deux coussins.

« Quoi ? J'ai la berlue ? »

Mais non, il n'a pas la berlue. Les membres inférieurs artificiels ont fui les odeurs de restaurant chinois pour s'asseoir sur son canapé. D'ailleurs, elles se rapprochent de lui, non ?

« Nom de nom ! »

Il part dans la cuisine attenante au salon en jurant. Le robinet de l'évier coule, il s'asperge le visage. Il grignote un truc, se détend. Puis revient vers le canapé où sagement l'attend toujours la paire de jambes en escarpins ouverts… Bien sûr, il la remonte dans le grenier. Il ne comprend

pas très bien ce qui se passe. Il doit être fatigué. Quelqu'un hier soir l'a sûrement descendue avant de quitter la maison, pour lui faire une blague.

Le matin, Quotidien revient le chercher pour le pousser jusqu'au travail. La journée se passe. Les jambes en résille, aussi, passent partout où il va. L'heure de la pause déjeuner arrive. Un resto chinois à midi ? Mais qu'est ce qu'il dit ? Il a vraiment proposé ça ? Il déteste la cuisine asiatique ! Il faut vraiment qu'il prenne des congés.

Arrivé chez lui à la fin de la journée, même cérémonial : clefs, veste, chaussures qui valdinguent, zou ! Il s'arrête interloqué. Sur le canapé, la paire de jambes l'attend. Il soupire. Et s'assoit à côté. Elles se rapprochent.

Il précise :

« Cette nuit, vous repartez dans le grenier ! »

Puis il prend la télécommande. La télévision s'allume. Au moins, il peut choisir sa chaîne. Pas de bras, pas de télécommande ! Il sourit.

Le film terminé, il remonte installer les jambes sur la chaise, derrière leur paravent aux odeurs de cuisine asiatique.

Des rêves de résilles viennent le bercer dans son lit. La porte du grenier grince. Il se retourne dans son sommeil. Deux jambes s'installent en haut des escaliers, puis se croisent. Elles ont le temps.

Il fait jour. Il se lève, se gratte les « parties masculines », comme disait tatie, bâille. Les toilettes le soulagent. La douche le réveille. Dans la cuisine, il se dirige vers la cafetière qui coule déjà. Sur un tabouret, les jambes sont là. Elles pendent joliment mais toujours croisées, comme des jambes de star.

« Alors, comment ça va, les filles ? » ironise-t-il.

Il attrape un thermos, verse le café dedans.

« À ce soir ! » lance-t-il en sortant de la cuisine.

Il s'arrête. Non mais ça ne va pas mieux, lui ! Mais le bus l'attend. Il ferme la porte d'entrée.

Maintenant, les filles vont et viennent dans la maison grise. Tranquilles. Elles attendent le matin sur le tabouret de la cuisine. Le soir sur le canapé. Il les remonte chaque nuit. Et chaque nuit, les jambes attendent sur la première marche de l'escalier, puis la deuxième, ensuite la troisième... jusqu'à la dernière.

Quotidien est en week-end. Lui aussi. Grasse matinée entre en scène. Deux jambes n'ont plus envie de poireauter dans la cuisine. D'un commun accord, les deux membres inférieurs décident de mettre une option sur le côté gauche de son lit. Lui est trop fatigué à cause du quotidien pour protester. Il s'enroule dans la couette. Pas de bras, pas de couette.

Le soir, Amis appellent. Il sort, un cinéma, un repas, une bière. Ennui, terrible ennui. Deux jambes résillées le poursuivent sur l'écran. Elles se glissent dans le menu, dansent dans la mousse de malt. Vite, vite, il faut rentrer ! Amis le taquinent : « Déjà ? Comment elle s'appelle ? » Il sourit et part.

Cette fois, en rentrant, personne ne l'attend sur le canapé, ni sur les marches, ni sur le coté gauche du lit. La porte du grenier grince puis claque. Les jambes boudent. Quand même un peu déçu, il hausse les épaules : après tout, ce ne sont que des jambes ! Il va se coucher.

Sur le coté gauche du lit, les jambes se prélassent comme un dimanche matin. Il sourit en les sentant se frotter contre lui. Il les enlace. Non mais qu'est-ce qu'il fait ? Il devrait peut-être consulter. Dimanche est là. Emmaillotés, enlacés ensemble dans un univers douillet de coton, ils sont bien. La maison grise s'éclaire sous le soleil du week-end.

Voilà des mois qu'ils vivent ensemble, la paire de jambes en plastique et lui. C'est bon, c'est bien. Parfois, ça manque un peu de conversation et de bien d'autres choses. Alors il sort, rencontre des paires de jambes en chair et en os. Mais à ses yeux elles semblent grises comme sa maison de catalogue. Il rentre à chaque fois chez lui, revient toujours vers sa paire de jambes à escarpins et résilles noires. Sauf ce soir là, quand chez des amis il la rencontre, joyeuse comme un jour de congé en été. Cette nuit, une paire de jambes en plastique se languit sur le côté gauche du lit.

Tous les soirs suivants ou presque, il les passe avec elle tandis que deux jambes errent dans la maison, esseulées. Un jour, il rentre. Les jambes bondissent à sa rencontre. Il les prend dans ses bras. Les jambes se pelotonnent contre lui. Le bonheur !

Pourtant, il monte les escaliers du grenier pour les asseoir sur la chaise derrière le paravent. Puis il sort du grenier sans un mot. Les jambes pendent, abasourdies.

Un coup de sonnette plus tard, elle entre joyeuse dans le salon. Bruyamment, elle s'extasie sur la maison grise. Tout à coup, un grand bruit vient du plafond. Elle sursaute. Il la rassure. Ce n'est rien, quelque chose a dû tomber dans le grenier. En haut, les deux jambes en plastique sont tombées de leur support, entraînant le paravent avec elles.

Elle a investi la maison grise et sa vie. Joyeuse, elle lui prend la télécommande, s'enroule dans la couette. Il est aux anges, elle aussi. Pourtant quelque chose les gêne. Ils entendent marcher la nuit : « Si, si, dit-elle, je t'assure, comme des bruits de pas, comme si quelqu'un marchait en talons là-haut. » Lui, il sait mais ne dit rien, évoque des chouettes ou de gros rats. Elle achète des pièges qu'il jette dans une

poubelle du quartier. Parfois, le matin, la porte de la chambre s'ouvre sur deux jambes à talons. Il jure alors en chuchotant puis remonte les coupables en les menaçant de rejoindre les pièges à rats dans la benne du quartier.

Un soir, en rentrant ensemble, il et elle trouvent la paire de jambes en train de regarder la télé. Il s'interroge tout bas : mais comment ont-elles fait pour allumer cette télé ? Elles n'ont pas de bras ! Elle s'inquiète tout haut de ces jambes : mais pourquoi a-t-il ça chez lui ? Pourquoi sont-elles sur le canapé vintage tout neuf ?

— Pour l'essayer certainement, elles ne le connaissent pas celui-là !

Puis il rit, elle aussi. Il est tellement drôle même si son humour est étrange. Elle file prendre sa douche en lui faisant un clin d'œil. Ouf, c'était moins une. La prochaine fois, elles vont dans la benne !

Il les remonte et ferme à clef le grenier. La douche coule encore quand il redescend. Il se déshabille et s'y glisse. Elle l'attendait, bien sûr. Seulement, elle glousse un peu trop fort… Là-haut, l'armoire de tatie tombe lourdement. En bas, ils ont autre chose à faire que de s'occuper d'une vieille armoire inutile.

Elle est seule dans la maison. Il est parti en déplacement professionnel, loin d'elle. La porte du grenier ne s'ouvre pas. Il s'en est assuré avant de s'en aller. La nuit, elle entend les pas au plafond qui ont repris. Tiens, il faudra vérifier les pièges à rats. Il le fera en rentrant, pense-t-elle. La porte du grenier bouge sur ses gonds. C'est le vent ou les courants d'air, sûrement. Elle feuillette des magazines de décoration d'intérieur : des exemples réussis de rénovations de grenier, des salles de jeux, des chambres d'enfants bleues et blanches. Elle les pose sur la table basse du salon. C'est l'heure de dormir. Le lendemain, elle ne retrouve pas les magazines. Où a-t-elle pu les ranger ?

Quelques jours ont passé, elle n'est plus du tout joyeuse. Elle a peur. Les bruits au grenier sont de plus en plus forts. Elle se sent épiée. Des ombres passent furtivement dans les pièces où elle se rend. Un matin, en se levant, elle marche sur les magazines perdus. Ils étaient étalés là au pied du lit, complètement déchirés, ou plutôt comme si quelqu'un les avait piétinés. La porte de sa chambre s'ouvre la nuit et celle du grenier grince de nouveau. Il s'en inquiète au téléphone. « Rejoins-moi. On passera le week-end là-bas, c'est si beau. » Il lui réserve un billet d'avion pour le soir.

En fin de journée, elle rentre la peur au ventre. Elle file dans la chambre faire une rapide valise pour prendre l'avion. Elle ne voit pas la paire de jambes qui la guette dans le couloir. Elle franchit vite le seuil de la pièce, trop vite. Elle trébuche sur quelque chose : encore cette paire de

jambes, comment sont-elles… Elle n'a pas le temps de finir de penser. Elle tombe, se cogne la tête contre un mur. Des escarpins noirs ouverts la piétinent, écrasent ses tempes. Elle saigne, étalée de tout son long. Les jambes vont s'installer tranquillement sur le canapé.

Il revient en urgence : elle n'a pas pris l'avion. Il rentre dans la maison grise comme une furie. Il ne prend pas le temps de balancer les clefs, la veste et les chaussures. Il voit les maudites jambes installées sur le canapé. Il hurle, demande où elle est, ce qu'elles ont fait. Enfin, il la voit allongée sur le sol, du sang auréole sa tête. Vite, il appelle les secours qui arrivent à grands coups de sirène. Elle est évacuée vers l'hôpital. Quelle chance, elle vit encore mais à peine. Il suit l'ambulance en pleurant.

Deux jambes en plastique habillées de résilles et chaussée d'escarpins noirs à bout ouvert sont découvertes par les nouveaux propriétaires, sur le canapé du salon gris. Étrange.

Ils ont acheté la maison en l'état et au rabais. Quelle aubaine ! Cette maison a vécu un terrible événement. Une femme s'y est blessée gravement. Son compagnon a vendu la maison pour payer ses soins. Elle n'est plus tout à fait la même. Elle habite dans une maison spécialisée. Lui n'est jamais revenu. On dit même qu'il est devenu un peu fou. Quelle tristesse.

Les propriétaires ont fait venir un brocanteur qui récupère les meubles et le reste. Il s'extasie sur une vieille armoire très laide mais aussi très lourde. Le brocanteur propose de les débarrasser des jambes en plastique. Elles ne valent rien de toute façon. Il fait de l'œil à cette belle paire de jambes si séduisantes avec leurs résilles. Avec précaution, il les installe ensuite sur le siège passager de son camion rempli à craquer. Il démarre, passe les vitesses.

Sa main vient les caresser. Elles sont si tentantes !

Choses

Le Golvan

I – Un peigne dans le caniveau

C'était un peigne en plastique noir gisant dans le caniveau, au pneu de ma Golf. Je devrais dire : il ne s'agissait que d'un peigne de plastique noir, un de ces peignes standards qu'on ne soupçonne plus dans une poche du XXIe siècle. Je dis dans une poche car c'était le genre de peigne typiquement masculin, mat, de ceux qui raclent les pellicules et qui les figent dans la graisse du cheveu, à moins que le lustre ne vienne d'une antique brillantine. C'était bien là le motif, l'arrêt, ma butée : pas tant que le peigne soit à cet instant dans le caniveau sec, bientôt porté au gouffre par les eaux pluviales, mais bien, je me répète, qu'un tel peigne, noir, une épure virile ambulante, d'une simplicité mâle si rustique, oui, qu'un tel accident ait trouvé sa place dans le monde, au pied du cabinet d'obstétrique, voilà… Je restais penchée dessus, fracassée.

Car il avait bien fallu qu'un homme tire ce peigne de la poche arrière de son pantalon, ou bien de son portefeuille pour, en pleine rue, en pleine marche, gratter furtivement le contour de son crâne d'un mouvement mille fois repris d'avant vers l'arrière, à la rigueur replaçant une mèche de gauche à droite, le coude levé haut, le tout induisant la chevelure, le style, l'aisselle, l'homme, un homme ! Avec au final, invariablement, un dernier passage de la main, sans le peigne, comme pour parfaire quelque chose. Il était là, dans le caniveau. Preuve de son passage et de ce geste si historique, probablement exécuté quelques secondes avant la chute : une mauvaise remise en poche, le peigne gras qui glisse contre le plastique du portefeuille. Qu'est-ce qui me poussait donc à m'éterniser ? N'avais-je pas autre chose à dire ? Il y avait d'autres sujets à relever d'un caniveau, à donner ainsi de la voix et du temps ? Quelle couille dans quel pâté fait qu'on y vient, à la parole ?

J'avais bien une chronique à terminer pour le lendemain neuf heures. N'avais-je que cela à me mettre sous la dent ? Le peigne d'un homme ?

J'avais déjà usé la corde du phallus et de ses symboles rétrogrades dans une trop récente chronique. De cette fraternité génitale qu'imposent les WC des stations autoroutières par les alignements serrés des urinoirs, où l'on se tient le sexe, où l'on se soulage à côté de son égal et de son sexe, bien en main lui aussi, mais seulement du même genre, comme ça, forcé un peu et donc forcément à l'aise à tout soulagement, puisqu'ils pincent

tous pareil leur bout de sexe ; tous des hommes… Ça avait été bien perçu ; c'était drôle, et si vrai !

« Tu fréquentes tant que ça les toilettes des hommes ? » On se moquait dans les couloirs de la rédaction, mais on en parlait, mon nom circulait. Catherine. « Tu m'as l'air d'une sacrée experte ! J'adore ton passage sur le secouage, tous ces mecs qui « s'égouttent dans cette haute fraternité un peu snob » ; j'adore ! C'est du Proust, cocotte ! » Un rire, une porte et moi dans le couloir : *Proust, cocotte*.

Et la chronique avait disparu, avalée avec le flot général, chassée aux eaux usées comme le reste, comme l'urine. Tout à recommencer, tout à renaître d'un rien : juste une chronique à la pige. Mais de quoi ?

J'aurais peut-être aimé parler du peigne de mon père, avec un texte qui pèse, qui reste. Mais je ne savais que chroniquer, en parallèle de mon job de clerc de commissaire-priseur. Des deux côtés, patauger à pleines mains dans l'insignifiance et il ne resterait rien de cet encombrement de mots, de choses et de temps, à peine un verbiage de bonne femme en colonne que j'avais malgré tout l'honneur de signer en nom propre ! Catherine, Catherine Proust Cocotte… Pourtant, chaque mot avancé à la hâte espérait encore du définitif, du marbre : même une épitaphe aurait suffi à me combler… J'avais pris le pli de cette langue-là, superficielle et calibrée… Et puis laisser mourir. « Cela arrive », avait dit la gynéco.

Il était 17 heures, il en restait seize pour trouver à parler de quelque chose d'autre… Du temps qui aurait passé et m'aurait vieillie, vidée de tous mes mots. Un os de seiche de chroniqueuse freelance dans le caniveau.

Alors tu vas chroniquer, ma cocotte, là, dans la rue, tu vas te désynchroniser pour vomir tes 13749 signes, espaces comprises. Toi, tu sais gober l'air du temps comme la buée des matins frais. Tu joues le temps en tour de passe-passe. La Recherche *? C'est à toi à présent !*

J'aurais pu pleurer, me pisser dessus, voir le temps s'écrouler sur ma gueule comme un plafond en plein tremblement de terre.

Ce jour-là, mes analyses serrées dans mon poing, j'ai crevé contre le pneu de ma Golf, devant ce peigne dans le caniveau : le peigne écœurant de mon père.

II – Un majeur dans le drageoir

La voix d'Henri virevolte autour de moi mais je ne parviens plus à le saisir, physiquement. C'est son esprit qui hante la chambre de bonne et qui se cogne aux deux mètres cinquante par cinq mètres, sur plan, comme une guêpe folle.

« Quel foutoir ! Comment a-t-on pu vivre dans cette… brocante ! Ne serait-ce que s'allonger, dormir ! Tu vois bien ; c'est proprement impossible ! Et pourtant… Regarde, sous le chiotte : un Argy-Rousseau ! Non mais je rêve… Ça va nous coûter bonbon en experts… »

Une à une les méthodes échouent et je cède à cette ivresse des choses qui me prenait à mes débuts à l'étude. Je tâtonne. Une patte de lion lève un bout de chemise de nuit pisseuse et trahit le guéridon Empire embusqué. Rien qu'à sa facture, c'est encore une trouvaille. Je peux à peine me mouvoir, je ne peux pas enjamber, isolément ; tout fait masse. Il faut s'y coller et faire pression lentement, au ralenti, pour avoir la sensation confuse de se déplacer peut-être. Je ne bouge pas ; je peine.

« Dis, je ne t'ai même pas demandé si tu vas bien toi et le… fœtus ? Catherine ? Tiens, tu vas être verte ; un fétiche Yombe, et centenaire ! Ma main à couper ! Il ne manquerait plus qu'on trouve une momie ou la dernière portée du chat ! Quelle odeur ! Oh merde… excuse-moi… »

Appliquée, je demeure appliquée mais le dégoût me gagne. Ce n'est pas que l'odeur soit pire qu'ailleurs, mais la nausée guette. Je ne le vois pas, je ferme les yeux et cela ne me semble pas plus inefficace. Alors je garde les yeux fermés. À l'écoute de ses mouvements dans la pièce. Car aussi incroyable que cela peut paraître, sa voix se meut ; je le perçois mieux maintenant, et ses mouvements sont fluides, rapides et comme libérés de toute cette gangue à inventorier. Il s'est dématérialisé, comme une guêpe folle. Je reprends une respiration et tends la main. C'est un tapis, soie, ancien ; il n'a pas ce lissé presque huileux des récents. Si je touche encore, je pourrais en reconnaître le motif… Une pile de trois, non, quatre, in-douze. Là, je sais ; trois basanes et un marocain sensuel et chatouilleux… l'étiquette ; ils sont XVIIIe, sales. Cette lecture en braille du monde, de ce monde-là, si résistant, tellement hostile à se raconter, oui, cette approche est la bonne. Je verse dans une excitation que je ne peux rapprocher que du sexe, des souvenirs de préliminaires, lointains. Plus la flatterie de se reconnaître savante ; reconnaissante.

« Qu'est-ce que tu tiens là ? »

Sa voix semble sortir du plancher. Oui, je tiens une faïence, un pot à couvercle, de ces bibelots instables qui ne servent à rien sinon qu'on les casse et qui ne passent jamais deux générations. De l'index, je fais glisser le couvercle et le retiens du pouce. Les autres doigts maintenant l'objet dans un équilibre très inconfortable, presque douloureux à la longue, il ne me reste que le majeur à introduire : ah…

« Du Gien, c'est du Gien, ton drageoir. Oui, ça se sent d'ici. T'éternise pas, il n'y a pas de quoi racheter Sotheby's ! »

Un drageoir. Drageoir. Plus que l'exotique et que le kitsch du mot et de la chose, c'est le dragon de mon enfance et de toutes les enfances qui m'écorche les oreilles et qui me tient par le majeur, tenue par l'intérieur du drageoir, de l'intérieur.

« Regarde ! Un *Pieds Nickelés* ! Si j'avais le temps ! Qu'est-ce que tu fiches encore avec ce truc ! Tu veux le piquer pour chez toi ? Sur ta cheminée ? Ça te rappelle ton enfance ? Méfie-toi de l'effet bibelot ; c'est d'un provincial ! D'un *villageois*, comme disait Molière ! Ne te laisse pas bouffer par cette mocheté ! »

Si, justement. J'y suis collée, un majeur dans le drageoir, quelque chose me retient, une matière à penser. Je pourrais rouvrir les yeux. S'il m'avait vue ainsi, il se serait déjà copieusement moqué. Non, il fouille, il n'existe plus hormis sa voix ; je peux rester un peu dans l'état. Dans mon jus. Que contient un drageoir, si ce n'est des dragées ? Que contiendrait-il d'autre qui me fige ainsi par le bout du majeur...

« Mais quoi à la fin ! Tu boulottes ? Tu bouffes ces trucs sans âge ? C'est quoi qu'il y a là-dedans ? C'est dégueulasse ! Méfie-toi ! Tu as une pulsion de grossesse, un truc de... fille ? »

Fille. Serais-je redevenue fille ? C'est collant, accueillant et cependant extrêmement résistant à la pénétration du doigt, tout comme à sa libération. Il n'y a rien à faire. J'y suis. Dans la gueule du dragon.

« Ça ne va pas, je le sens bien ! Tu veux sortir ? Je ne peux pas vraiment t'aider mais n'hésite pas. Sors comme tu peux, va t'asseoir, je vais finir seul. Et lâche donc ce... Ah, je vois ; c'est ta madeleine de Proust, cocotte ! Tu es dans un méchant trip ; la vieille dame, un objet, et toi, ton état... J'ai bien vu ? C'est ça ?... Réponds, tu me gènes. »

J'ai le doigt pris dans la colle : mon baptême et ses dragées, ma communion et ses dragées, mon mariage et ses dragées, le baptême de Lison et ses dragées ; et la suite, toutes les suites en cascades de dragées à conserver à contre-emploi, que personne ne mangera, hormis la gueule implacable du drageoir. Dans quel état je les retrouverai... Oui, c'est un reliquaire qui me tient, une religion brutale qui mord. Des générations avant et tant de vies après. Mises en reliques. De femme en femme. Jusqu'à moi.

— Eh, rigole ! J'arrive et je te paye une triple vodka ! Et puis retire-moi ce doigt, on jurerait que tu fais un bidule salace, genre masturbation ! Je ris bien sûr ! Catherine ! Il faut vraiment songer à te faire arrêter…

Je concentre mes forces pour dégager mon doigt, une crispation douloureuse ; une contraction. Le studio nous recrache.

— Bon, allez, stop ! Ramasse ton sac et ton paquet. Fini, les gâteries, les bonbonnières et… Quoi ? Pourquoi tu me regardes comme ça ? Qu'est-ce que j'ai dit… Oui, je me suis trompé, c'est une bonbonnière, ton drageoir ! Le couvercle, c'est évident ! Naturellement, tu avais rectifié ! Hé ben, tu trouves encore le temps de t'acheter une robe ?

III – Un bouton de courtoisie

Ce n'est rien d'autre qu'un baptême et me voici entrée la tête la première dans l'anecdote… Maman n'a jamais été d'une nature compatissante. Elle qui ne me regardait pas exactement : elle a saisi ce que j'ai dit, les yeux sur sa souris d'agneau. Je lui coupe l'image, le léger fumet d'ail, les sons, l'envie, l'enfant. Il n'y aura pas d'enfant.

Elle n'aura pas l'enfant qui est pourtant là ; il n'y aurait qu'à le toucher, une caresse ; elle le sentirait, en éprouverait un réconfort, normalement. Normalement !

Elle ne parvient pas à vraiment comprendre, qu'il est pesant, qu'il est lourd mais qu'il n'est déjà plus là, sous la peau tendue de ma robe fourreau noire. L'enfant. Si on y pressait le doigt, la chair toucherait la chair à travers la chair, de l'enfant. Non, c'est un amas de viande qui l'effraie plus qu'il ne la répugne. Alors, elle a voulu abusivement de la matière car elle perd la vie, sa voix, une identité. Elle ne saisit plus la course des heures, la sienne propre, et elle se sent vieillie.

Du temps aura passé et maman veille à présent à saisir l'idée d'une convenance. L'œil devient fou et fouille le silence entendu de la tablée ; fallait-il un dîner ? En insecte excité, elle fond sur la manche droite de ma robe.

— Tu as perdu le bouton. Le bouton de ta robe neuve. Je vais le remplacer ; je ne vais pas la laisser comme cela. Laisse-moi le chercher, soulève donc cette robe !

Elle me trousse comme une fillette qui vient de se souiller la culotte. Elle est ma mère, dans la certitude inébranlable qu'il est là, dans la violence et la netteté de ses gestes : en bas, à gauche, juste derrière l'étiquette. Je me recroqueville sur ma chaise, craintive, sincèrement. Elle, elle se cabre et tord son corps de femme accomplie, accouchée, que je découvre là, si usée. Aux yeux des convives ; de mon père, d'Eva, Lison et

Marc qui s'était attardé, il se passe cette extraction intime, chirurgicale, comme une éternité de prémonitions.

— Je l'ai, tiens, il est là ! Une robe de ce prix ; il ne manquerait plus qu'il n'y soit pas ! Passe-moi…

Mais elle ne s'adresse surtout à personne. Elle plonge la tête et se déchaîne à coups d'incisives pour le délivrer, lui, avant une présentation solennelle à bout de pouce et d'index :

— Le bouton de courtoisie !

Elle me l'a claqué dans le creux de la main avec injonction de remettre de l'ordre. Je le tiens dès lors comme une monnaie de ma pièce. Il n'y a que ma robe de prix qui ait quelque égard pour mon sort et ma détresse. Une courtoisie.

Ce soir, sur mon lit comme un gisant glacé, mon ordinateur trop bien calé pour terminer ma chronique sans sujet, sans vie, le bouton ne m'a pas quittée. Je le roule machinalement entre les doigts, le serrant pour ne jamais l'égarer, jouant de ses rondeurs, le couvrant de caresses minuscules. Il ne s'agira pas de jouer. Il est une courtoisie qu'on me destinait bien avant ma grossesse, sans elle aussi. Il est le lien romanesque vers quelqu'un qui penserait à moi, ailleurs, hors moi, sans que j'aie à penser à lui en retour. J'ai bouclé en avance mon sac d'affaires à emporter, c'est ce qui se fait. J'ai balancé la robe au vide-ordures.

Des bruits dans la nuit

Charles Duttine

Comme un nageur en apnée, remontant des profondeurs noires, voit miroiter d'une manière trouble la surface de l'eau, il lui arrive parfois de surgir du sommeil. Il lui semble revenir, de loin, du plus profond de sa personne. Tel le plongeur aspirant violemment l'air, bouche ouverte, une fois la tête hors de l'eau, ses yeux s'ouvrent alors, tout grands, au milieu de la nuit. Marcel n'arrive pas à dormir « du sommeil du juste », comme on dit. Pourtant, il n'a rien à se reprocher. Il vit sa vie comme il l'entend et se moque bien du qu'en dira-t-on. Avec l'âge, il a le sommeil haché. Que de nuits où il oscille, tel un cœur palpitant, entre le calme du repos et la confusion lorsqu'il émerge au milieu de l'obscurité.

Et là, il perçoit de curieux bruits, un peu à l'écart, à quelques mètres de lui. C'est comme si quelqu'un farfouillait dans ses affaires. Ce sont des bruits de ferraille qu'on remue, qu'on soulève à la recherche de quelque chose. Peut-être n'est-ce qu'un animal errant ? Là où il vit, des bêtes, on peut en rencontrer. Un chien ? Ou des rats, pourquoi pas ? C'est la nuit en son heure la plus noire, le moment où les animaux sortent parce qu'ils savent que les humains les laisseront. Lui, il reste allongé sur la banquette arrière de son camion qui lui sert d'abri. Pour l'instant, il ne bouge pas, attentif à ce qui se passe. C'est un taudis, comme disent les gens, les « confortables », ceux qui dorment au chaud, dans un lit moelleux. Eux, seuls les rêves colorés les réveillent. Son sommeil à lui est toujours habité de cauchemars, des images en noir et blanc qui l'assaillent trop souvent. Dieu sait d'où tout cela peut-il venir ; du plus profond de sa vie, certainement.

Les bruits sont toujours là. Des choses qu'on remue. On dirait qu'ils sont plusieurs. C'est clair, maintenant, il entend des chuchotements. Pas de chien en errance ni de rats, ce sont des gens. Ils sont au moins deux. Il ne faudrait pas que les ressorts tout rouillés de cette banquette grincent, là où il essaie tant bien que mal de dormir, et qu'on devine sa présence. Il ne bouge pas et tous ses sens sont à l'affût.

Peut-être cherchent-ils ses dessins ? Tout ce à quoi il tient. Les gens, les « confortables », ne comprennent pas que lui, qui vit dans une décharge, puisse créer des œuvres. Comment un clochard peut-il être un artiste ? Il réunit en même temps la crasse et la beauté du coup de crayon. Tout est gris chez lui, le gris de la blouse qu'il porte, toujours la même, et le gris de ses crayons sur ses dessins. Allez savoir pourquoi…

Que peuvent-ils lui vouloir ? De l'argent ? Il en a très peu. Les « confortables » lui achètent bien quelques dessins dont ils ornent leur salon. Marcel imagine ses œuvres au-dessus d'une console ou d'une maie style fermière. Elles vivent leur vie, ses œuvres. Et il se demande ce qu'ils peuvent comprendre à ses dessins, ces « confortables ». Il y a du snobisme à acquérir un de ses croquis. Un crayon de Marcel, le clochard de la ville qui sait si bien dessiner ! Ils doivent les montrer à leurs fréquentations, raconter la façon dont ils ont pu les obtenir, comment ils l'ont approché et amadoué.

Ils chuchotent. On dirait des voix de jeunes. Peut-être pourrait-il leur parler ? Lui, il ne parle pas à grand monde, à personne ou presque. Une fois, il se souvient, il a discuté avec un jeune qui étudiait aux Beaux-Arts. Une école dans le centre-ville. Ce jeune étudiant, il a de la chance. Tous les deux, ils ont parlé dessin et peinture, bien entendu. L'étudiant lui a cité des noms, Jean-François Millet, Gustave Courbet. Il lui a parlé « d'art brut », de Dubuffet, du facteur Cheval et d'autres. Marcel avoue qu'il ne connaît pas tous ces noms. Il ne sait pas ce qu'il voulait dire, ce jeune des Beaux-Arts. Pour lui, quand il y réfléchit, sa création a quelque chose de secret, peut-être de sauvage. Elle vient certainement des sombres coulisses de sa conscience, du plus profond de lui-même. D'où lui vient cette envie de créer ? Plusieurs fois, il s'est interrogé sans trouver véritablement de réponse. Rien ne le prédestinait à cela.

Cet instituteur dont il se rappelle le nom, monsieur Imbert, il l'aimait bien. Lui avait l'air de comprendre son envie. Marcel n'était pas excellent dans ses études. Il a bien passé le certificat et l'a obtenu, malgré tout. Mais ce qu'il a souffert avec toutes ces dictées, avec monsieur Imbert qui corrigeait ses fautes en lui pinçant si méchamment les bras ! Et les calculs d'intervalles, Marcel se trompait toujours. Il rajoutait, à chaque fois, un arbre supplémentaire dans les alignements, même chose avec les piquets qui entouraient les prés imaginaires des problèmes de géométrie. Il y en avait toujours en trop. Quant aux trains en partance et devant se rejoindre ou bien se croiser, il s'y perdait également. Pourtant, il habitait, avec ses parents, une ancienne maison de garde-barrière. Il aurait dû s'y connaître en locomotives qui se faisaient la course ! Mais ces histoires de trains le dépassaient. Il y avait aussi les problèmes de robinets qu'on laissait couler ou de baignoires qui se remplissaient. Quels casse-tête ! Chez lui, il n'y avait pas de baignoire. Alors, imaginez de l'eau qui coule, qu'on gaspille…

Il n'aimait que le vendredi en fin d'après-midi, quand l'instituteur faisait dessiner les élèves. Marcel le voyait souvent se pencher sur lui… Monsieur Imbert le gratifiait d'un « Très bien, petit Marcel, continue… »

Il aimait aussi les jours où l'instituteur faisait travailler des poésies. À côté des robinets qui fuyaient, des trains qui roulaient dans tous les sens et cherchaient à se rejoindre ou des piquets qu'il fallait compter, les textes poétiques avaient de quoi le ravir. Comment l'école communale, si dure, si sévère par moments, pouvait-elle lui offrir ces rares instants de grâce ! De petits moments de temps pur, voilà ce qu'il découvrait dans les poèmes que monsieur Imbert faisait apprendre par cœur aux élèves.

Ils continuent toujours de farfouiller, tout près du camion où il retient son souffle. Ils causent entre eux. Qu'on discute, s'ils veulent ! Qu'on s'arrange, Marcel le veut bien ! S'il le faut, il va leur parler à ceux qui fouillent à côté de sa couche. Il a bien un jour discuté avec l'archiprêtre de la cathédrale. Celui-là lui a dit qu'il était heureux de le voir aimer la maison de Dieu et la représenter si souvent. Marcel avait l'impression en l'écoutant d'être au catéchisme. Bien entendu, il aime cette cathédrale. Puissante, élégante, raffinée, au-dessus de tous ces « confortables » qui viennent les dimanches, le cœur sur la main et l'esprit ailleurs. Il sent qu'elle s'adresse à des humbles comme lui. Elle a été construite par des modestes et des anonymes. Marcel pense à eux quand il essaie de transcrire au crayon ou à la plume tous les détails de sa poésie de pierre. Il aime ce bâtiment, Il aime le dessiner de près ou de loin. Vu des marais, au milieu des bicoques en bois, elle possède quelque chose de sublime. On dirait qu'elle est prête, sur un coup de tête, à fendre le flot de la ville et à naviguer à l'entour, au milieu de la campagne.

Il écoute toujours les bruits. Ils essaient d'être discrets mais il sent leur présence de plus en plus proche. Au loin, on entend des chiens aboyer, de curieux aboiements, des chiens qui ont peur comme s'ils voulaient se défaire de leurs craintes.

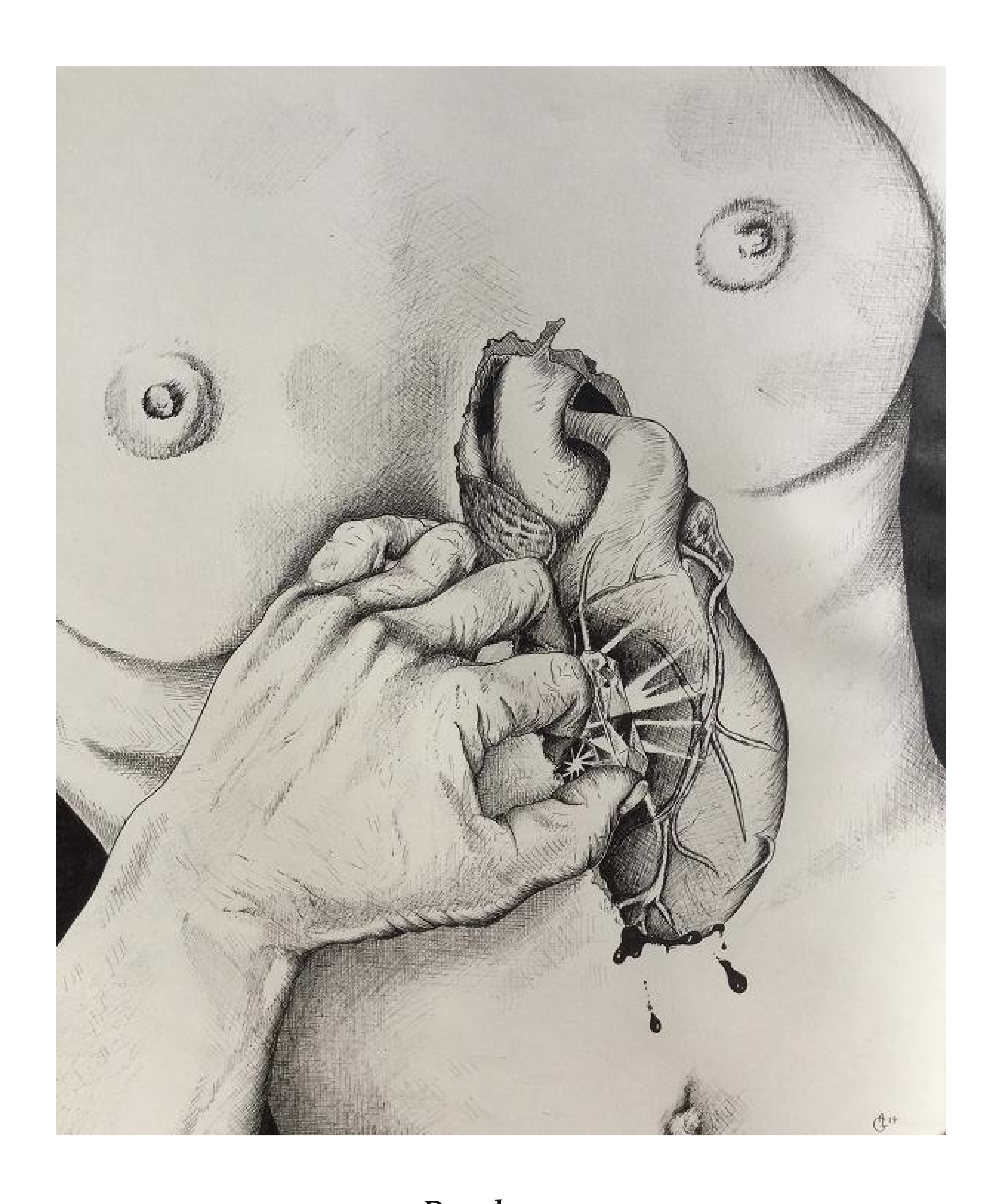
Tout va très vite. Marcel se sent empoigné, sorti avec brutalité du camion et plaqué par terre dans la boue. On lui crie aux oreilles. Des voix qui disent : « Où sont tes sous, donne-nous ton magot, ramène ton oseille ! » Marcel les distingue vaguement. Ils sont deux ; deux ombres qu'il devine, des jeunes. Il a beau balbutier et trembler, on le maintient toujours les épaules à terre. Il se sent impuissant, fragile, un vieillard devant ces deux-là. Que peut-il faire ? Marcel bredouille toujours quelques mots informes. À un moment, peut-être a-t-il tort de faire cela, mais il sent un vague relâchement chez ses agresseurs qui marmonnent entre eux, alors il tente de se dégager, de se relever. Il va leur échapper, c'est sûr !

Mais deux mains encore plus puissantes l'agrippent au cou. Il se sent serré. On dirait un étau. Mais un étau est fixe, il ne bouge pas. Là, ce sont deux mains qui avec force se maintiennent à son cou et à son corps

qui cherche à s'échapper d'une manière quasi reptilienne. Marcel est pris dans un corps à corps douloureux, il sent une sorte d'étreinte qui le tenaille. La pression des mains est si forte que les voies aériennes sont obstruées, le larynx et la langue soulevés, la jugulaire et la carotide subissent un écrasement. Finalement, au-dessus de la pomme d'Adam, l'os hyoïde se brise dans un bref craquement et une marque circulaire rouge forme un étrange dessin autour du cou de Marcel.

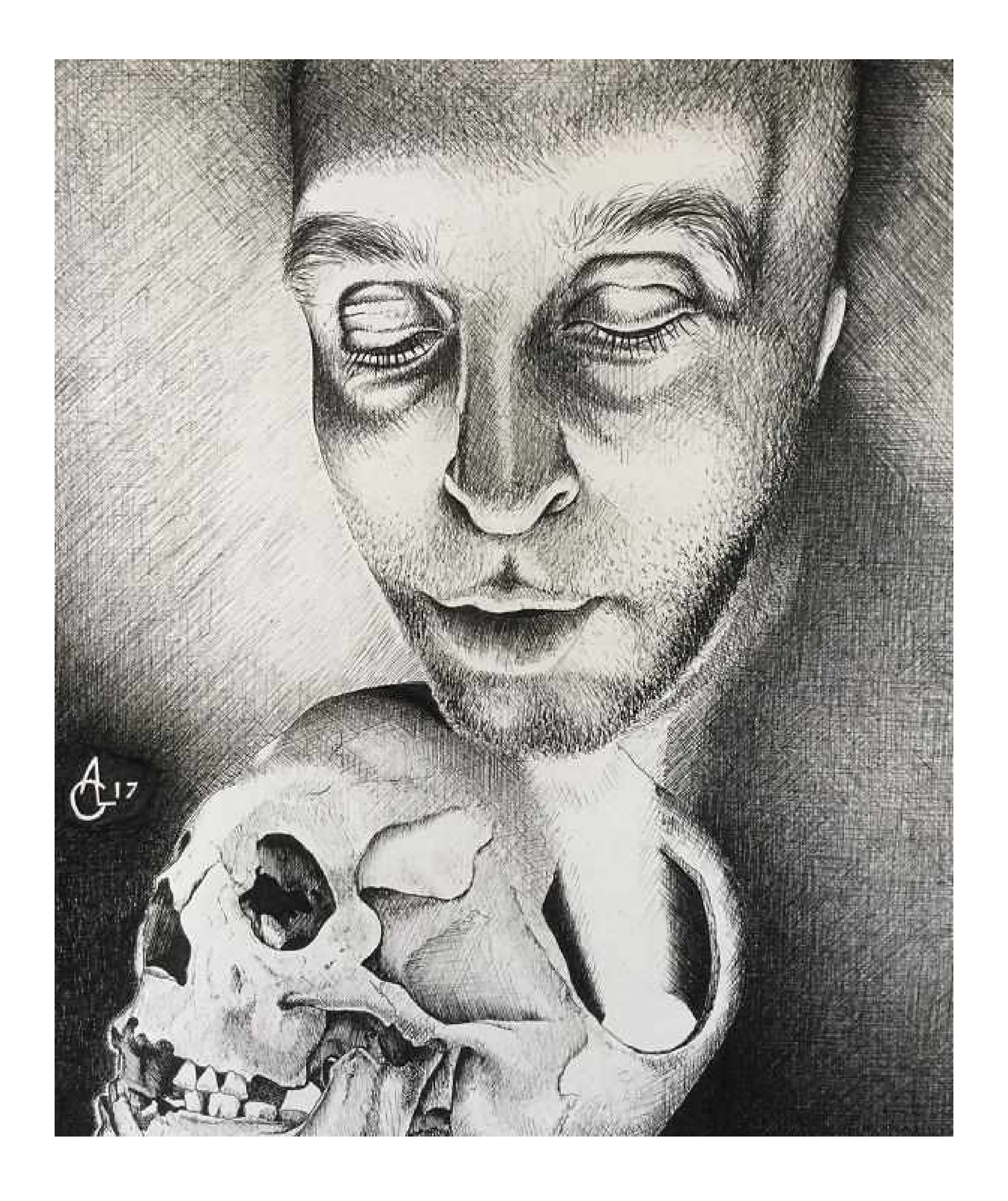
En lui maintenant, tout se mélange, s'engourdit et se trouble. Les images de ce qu'il vit viennent se bousculer avec celles de monsieur Imbert, des « confortables », de l'étudiant des Beaux-arts, de l'archiprêtre et de son dernier dessin, « La cathédrale vue des marais », ces marais au milieu desquels il est en train de perdre son dernier souffle, d'avaler un peu de son sang au goût si amer.

En souvenir de Marcel Bascoulard, poète, dessinateur et clochard qui errait dans les ruelles de Bourges, tout autour de la cathédrale, dans les années soixante-dix. Il fut assassiné pour quelques sous par un plus marginal, un plus perdu que lui.



Pardon…

par Armelle Le Golvan



Histoire, histoires

par Armelle Le Golvan



La clé de sol

par Sylvie Loy



Cartographie

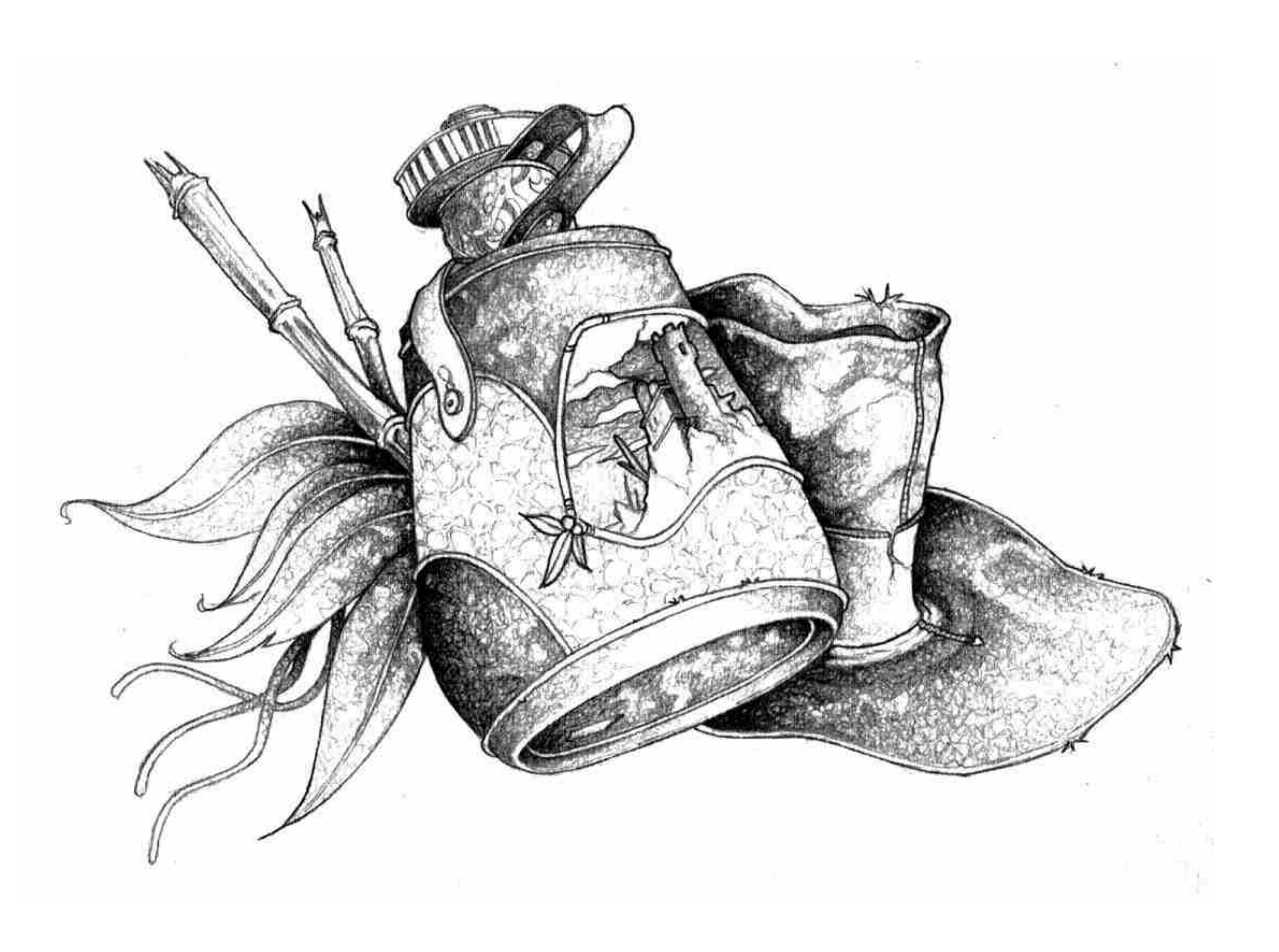
par Élise Vincent



Grotte sacrée

par Élise Vincent

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.

La revue *L'Ampoule*, flairant le bon coup, mandate l'aventurier de l'extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l'écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers…

Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques…

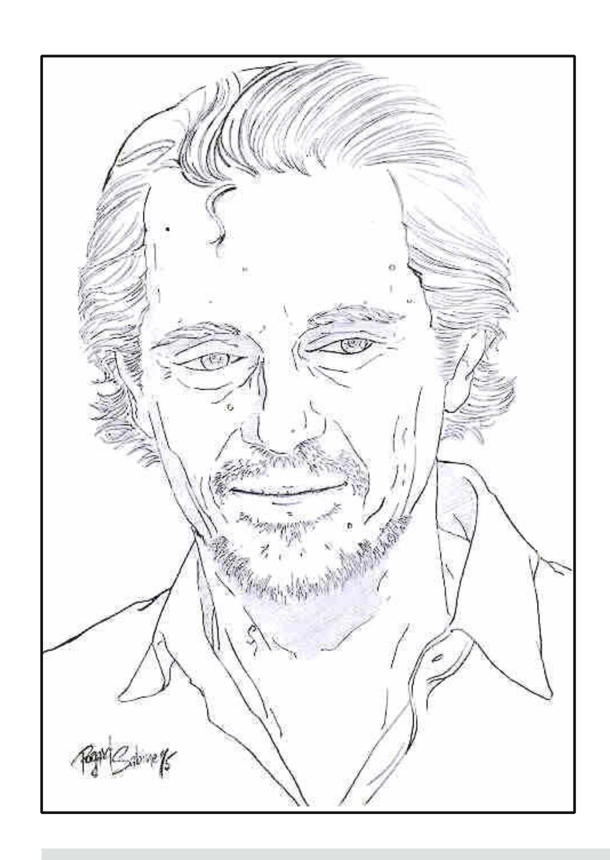
Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue *L'Ampoule* !

D'après une idée de Georgie de Saint-Maur

Illustration-titre par Marray

Présentation des personnages



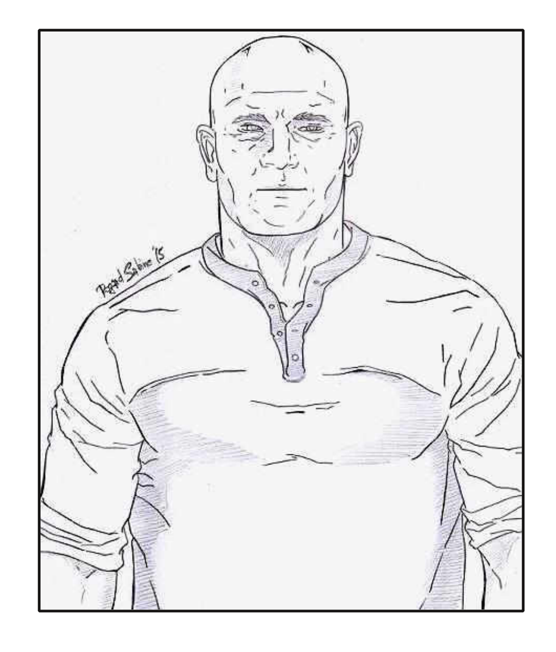
Alexandra

Cette blonde pulpeuse quinquagénaire a de beaux restes. Ex-égérie de feu Gérard de la Ville, elle est la détective de l'éditeur Plomb. Alexandra a un accent autrichien. Elle est intelligente et sans scrupules, mais possède plus de moralité que Victor. Elle connaît le langage des signes. En couple torride avec Sam.

Paul Lugowski

Écrivain bisexuel érotomane. Il constitue le plus grand succès commercial de ces dernières années, une sorte de Gérard de la Ville, comme lui à la fois méprisé et jalousé. Lugowski s'est réfugié sur l'île de Hurlefou pour échapper à la justice. Sa devise : « Écrire par l'expérience ».

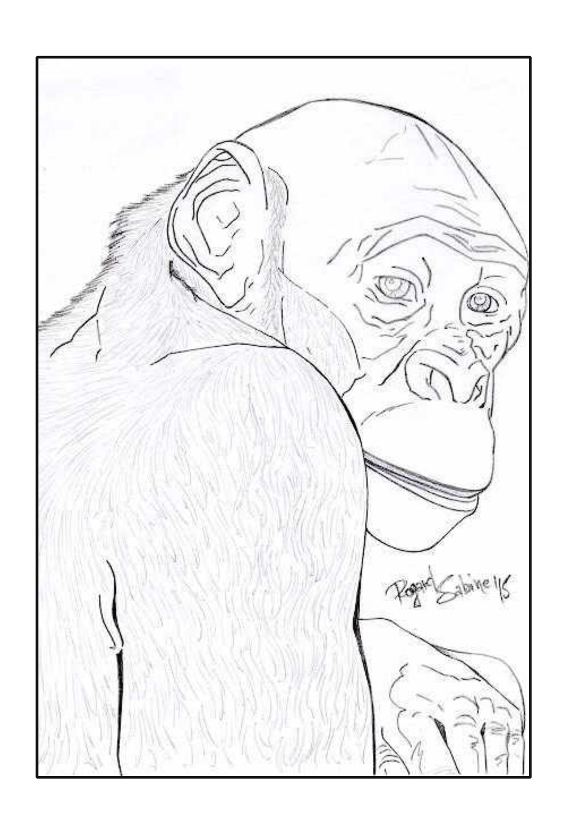




Michel Albin

Grand (pointure 48) et gros (113 kg), crâne rasé et frappé de cécité. Il est homosexuel. Détective du grand éditeur parisien Gaël Imart, Michel est intelligent. Il a été l'amant de Paul Lugowski.

Illustrations par Sabine Rogard

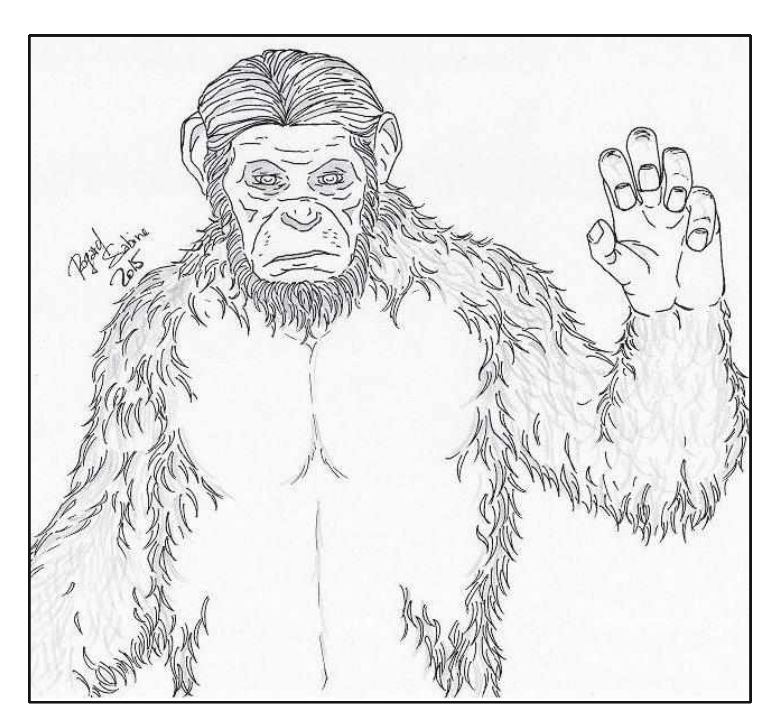


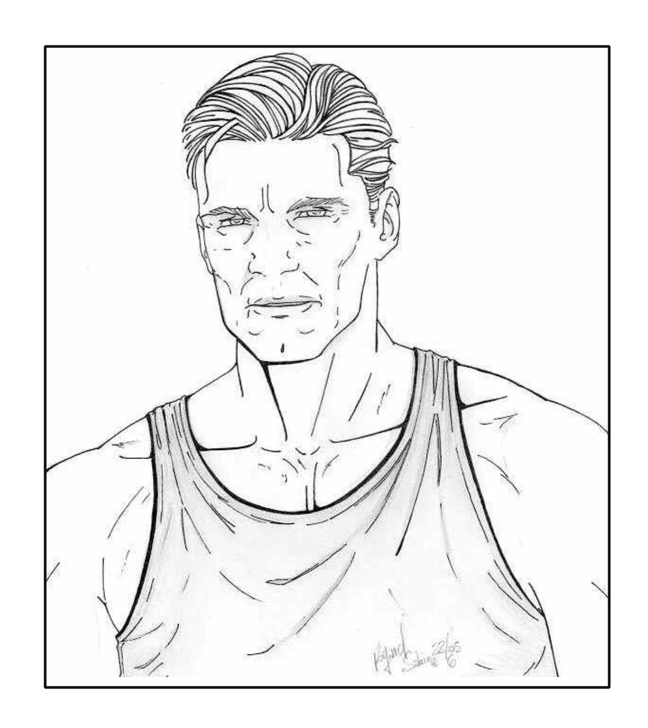
Le roi Marc

Ce souverain du clan des chimpanzés est le père de Bella, la guenon dont Victor Morand est tombé amoureux. Il voit d'un bon œil une alliance avec les peaux-chauves (appelées aussi humains), cette espèce envahissante et nuisible mais riche et puissante. Marc mène une guerre contre le clan des orangs-outangs. Physiquement, il porte bien ses poils gris.

Bella

La plus appétissante femelle du clan des chimpanzés. Elle est la fille du roi Marc. On sait peu de choses sur Bella, si ce n'est qu'elle ne goûte pas l'anthropophilie, appelée aussi *humanité* ou *homophilie*, le pendant chez nous de la bestialité ou zoophilie.



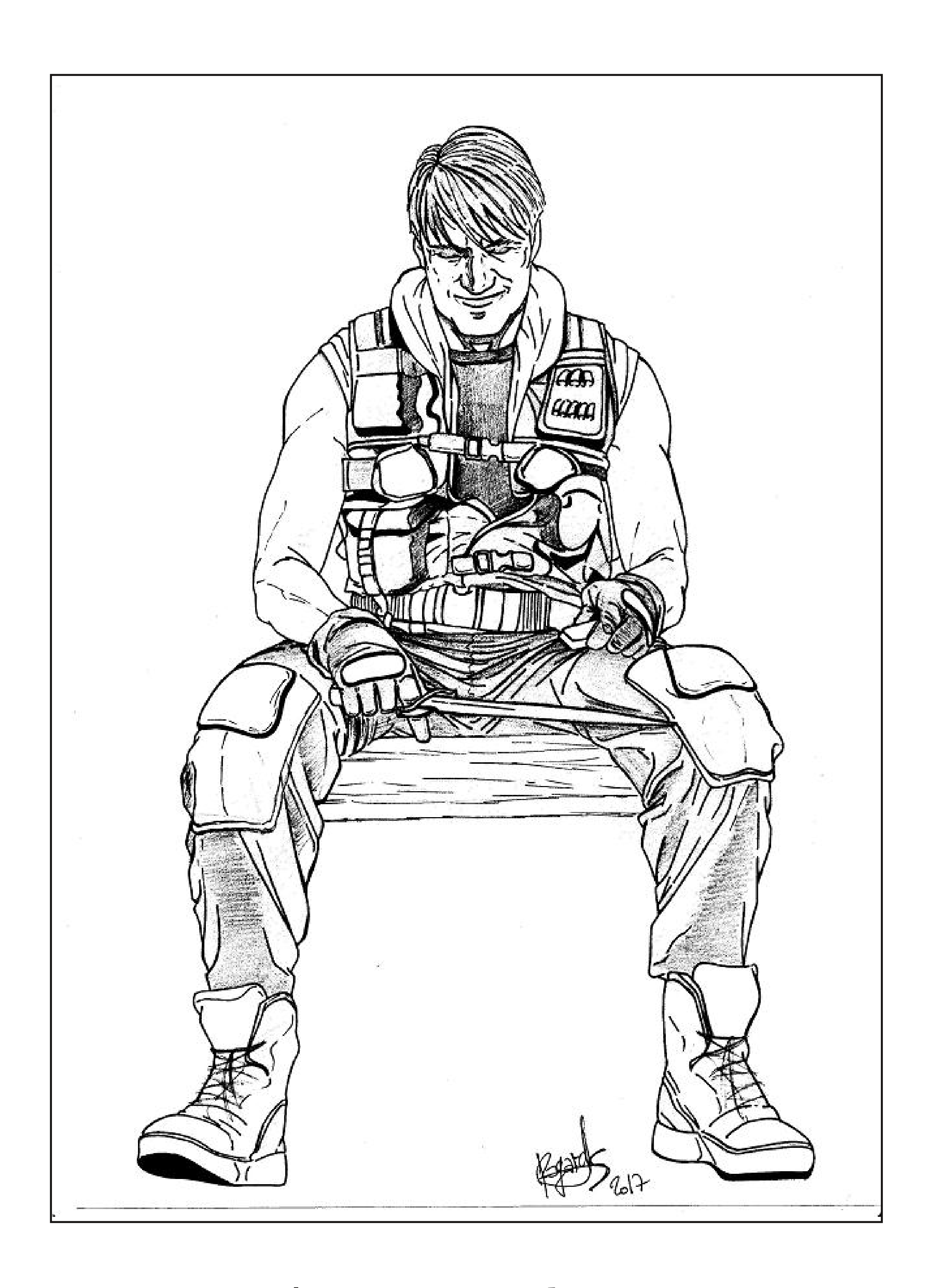


Le commandant Martial Paciflic

Entré dans l'armée continentale à seize ans après avoir vu le film *Rambo*. Paciflic est un soldat d'élite qui divise le monde en deux groupes : les durs à cuire et les lopettes. En soldat authentique, il ne vit que pour tuer. Lors d'un combat épique contre les singes de Hurlefou, il perd sa machette fétiche. Alors il crie vengeance.

Illustrations par Sabine Rogard

Vertige de l'amour



écrit par Lordius

illustré par Sabine Rogard

Les Collines de Hurlefou

Le peuple singe a considérablement développé son intelligence grâce au langage des signes enseigné par Albin. Marc, roi des chimpanzés et père de la princesse Bella, a fait main basse sur Hurlefou. Morand, Lugowski, Albin et Bella sont en fuite au fin fond de la jungle. Le gorille Magog est à leurs trousses en vue de venger le meurtre de son frère jumeau.

Martial Pacific patauge dans un marécage de doute existentiel. Le sage Michel Albin et la bienveillante princesse Bella lui ont ouvert les yeux sur l'ineptie de sa guéguerre contre les singes. D'autre part, il ne veut plus retourner sur le Continent, peuplé à ses yeux de lavettes dégénérées. Afin d'apaiser son angoisse et recouvrer la confiance en soi, il va récupérer sa machette fétiche, sa Précieuse. Et sans effusion de sang, pour changer. Puis il se mettra au service de celle qu'il admire désormais, la princesse Bella, sa Maîtresse. Oui ! Avec sa Précieuse et sa Maîtresse, il retrouvera la sérénité. Le soldat a besoin d'un glaive et d'un chef.

Plongé dans ses réflexions, il n'entend pas arriver le gorille Magog. Les deux primates tombent nez à nez dans la jungle. Pacific, pacifié, n'a plus le couteau entre les dents. Il le dégaine cependant pour se défendre, son couteau de Rambo, piètre supplétif de sa machette chérie. Le commandant a déjà tailladé un gorille. Mais c'était au zoo et il avait surpris l'animal dans son sommeil… Or celui-là est bien réveillé. Trop bien, même : il se martèle la poitrine en hurlant sa colère. Le soldat ne manque pas de courage ; mais les derniers événements ont sapé son moral. Et un gorille en colère impressionnerait n'importe qui.

— Maîtresse, à l'aide ! implore-t-il pour se donner du courage.

Magog déteste les bruits de bouche que produisent les peaux-chauves. Celui-ci, en plus, lui agite un cure-dent sous le nez ! Le gorille ne fait pas usage de sa massue cloutée (création de l'armurier Morand), car il veut le petit bonhomme vivant. Il lui met donc une baffe d'une force… de gorille.

Martial Pacific se réveille en proie à une céphalée carabinée. Ses mains sont attachées dans le dos par une liane. Une seconde liane le tient en laisse. À l'extrémité de celle-ci se trouve Magog. Ce dernier ignore qu'il tient à sa merci l'assassin de son frère. Par signes, le gorille lui ordonne de le conduire au repaire des fuyards. Le prisonnier fait celui qui ne comprend pas. Un rôle qui lui sied à ravir. Mais Magog ne s'en laisse pas compter. Une pichenette de gorille plus tard, Pacific opte pour une autre stratégie. Il fait non de la tête. Alors Magog brandit le couteau de Rambo. Cet acier cruel évoque au soldat les affreux sévices subis par son idole. En effet, le malheureux Rambo fut atrocement torturé (dans la jungle lui aussi) par des bourreaux fanatiques, de sadiques Vietcongs russophiles. Son musculeux poitrail se retrouva

couturé de cicatrices, à ce malheureux prisonnier de guerre auquel les Conventions de Genève ne furent pas octroyées ! Martial Pacifiic inspire profondément et bombe le torse. Il se jure d'être à la hauteur de son modèle. Il ne donnera aucun renseignement sous la douleur, lui non plus. Il n'est pas une mauviette. Hélas ! Le gorille ne possède pas le raffinement asiatique. Il lui met le couteau sous la gorge. Obéis ou crève, exprime-t-il. Pacifiic tourne la tête. Pas pour éviter la lame, car il n'a pas peur de la mort, le dur à cuire ! Il croit entendre la voix de son instructeur chuchoter à son oreille (droite) :

— Un soldat mort ne sert pas sa cause. Restez en vie coûte que coûte !

Aussi le commandant décide-t-il de céder. Il trouvera bien une ruse pour échapper à l'ennemi. Ou bien l'intelligente Bella et le puissant Morand vaincront le gorille. Oh, et l'instinct de survie joue aussi dans sa capitulation. Mais une reddition digne ; d'ailleurs même Rambo parfois est obligé de s'incliner. Pour mieux massacrer ensuite. Le roseau vaincra le chêne !

Ils marchent jusqu'au soir. Magog leur cueille des bananes. Il nourrit son prisonnier comme un bébé, car Pacifiic a les mains entravées. Un lien se crée. Puis ils se couchent pour dormir. Mais les nuits sont froides et humides sous ces latitudes. Ils se collent l'un à l'autre pour se tenir chaud. Et c'est alors que le drame abject se produit. Car comme dans la chanson, le gorille est très porté sur la chose, plus encore que Victor Morand, si c'est possible. Gare à lui ! Il viole Pacifiic. Le commandant était prêt à supporter les pires tortures, mais *pas ça* ! Même Rambo, qui pourtant en a vu de toutes les couleurs, n'a pas subi une telle infamie. Pacifiic se débat, en vain. Il crie « Maman », pleure beaucoup, comme le gorille Gog auquel la veille même il a tranché le cou. Mais de la douleur lui vient aussi un formidable plaisir. Pacifiic a connu quelques femmes, sans en éprouver de réelle satisfaction. Là, couché dans les frondaisons, les mains attachées dans le dos, la liane qui l'étrangle telle le jeu du foulard, la puissante bête virile sur lui, pour la première fois le vertige de l'amour le saisit. Ensuite, les deux primates haletants restent enlacés. Des larmes de douleur et de plaisir mêlés coulent des yeux clos du commandant. Magog s'aperçoit d'un sérieux émoi côté face. De la main, le philanthrope soulage son prisonnier. Alors Pacifiic est secoué de sanglots de contentement et de gratitude pour ce geste humaniste.

Au matin, le commandant se réveille apaisé. Son récent vide existentiel s'est comblé. L'amour de tuer légalement a fait place à l'amour de son presque prochain. Pacifiic a rêvé cette nuit des plus grands militaires de l'Histoire. Eux aussi étaient bisexuels : Achille et Patrocle, Héphaïstos et Alexandre, son père Philippe de Macédoine et ses mignons, César et ses légionnaires… Ils ne communiaient pas avec des singes, d'accord. Mais les temps ont évolué. De nos jours, sur

Hurlefou, tous les primates se valent. C'est ce qu'il annonce à Magog. Mais le gorille ne supporte pas ces immondes sons discordants ! Il lui occupe donc la bouche. Et, à sa surprise, Pacific goûte cette sensation nouvelle.

Ils se remettent en route. Pacific, remué par son dépucelage particulier, s'interroge sur la vie sexuelle de son modèle. Comme lui, Rambo est peu sexué. Il souffre (avec un magnifique stoïcisme) d'un désert affectif. Dans le deuxième épisode au Vietnam, il a tellement soif qu'il tombe amoureux d'une jolie indigène. Mais leurs relations restent platoniques. Elle lui demande de l'emmener en Amérique. Manœuvre classique des migrants des pays pauvres vers les riches. Ses gros muscles, ses manières rustres, sa sueur immonde et son faciès d'australopithèque ne la font pas vibrer plus que ça ; ce qui l'excite, cette garce, c'est le rêve américain. Hélas, Rambo rêve aussi. Il est le meilleur à la guerre. Par contre, quel nigaud en amour ! Il accède à sa demande. Alors qu'il la connaît à peine ! Il ne l'a même pas embrassée ni rien. Lui qui a déjoué mille pièges, mille morts au combat ! Que lui trouve-t-il ? s'interroge Pacific. Cette mine anti-personnel-masculin est bourrée d'hormones explosives, mais tellement nulle pour combattre dans un monde hostile ! La violence l'effraie. Quelle chochotte ! Comment un homme aussi courageux a-t-il pu s'enticher d'une telle poltronne ? Heureusement la cruche meurt en victime collatérale. Balle perdue tirée par les Vietcongs. La colère qu'il fait alors, Rambo ! Pas bon pour sa santé ; encore moins pour celle des piètres tireurs. Rambo en vérité n'a qu'une personne dans son petit cœur meurtri : le colonel Trautman. Son instructeur, son guide, son père. Pacific aussi ressent le besoin d'un guide. Un mâle puissant et complémentaire par exemple.

Il ouvre la marche. Témoin du rapprochement charnel, la laisse lui a été retirée. Soudain le gorille se fige en grognant. Son flair vient de détecter l'ennemi héréditaire. Vite, il pousse Pacific dans le dos et les deux primates détalent. Mais le commandant a les mains attachées dans le dos : il trébuche sur une racine et s'étale de tout son long, comme un personnage de bande dessinée pour la jeunesse. Des arbres jaillissent plusieurs orangs-outangs, les ennemis jurés des chimpanzés, ceux que Marc avait vaincus avec l'aide de Victor Morand (cf. l'épisode *Entre primates*). Ils brandissent des machettes à lame de métal. D'où ces sales bêtes tiennent-elles des armes aussi sophistiquées ? Une lueur étrange brille dans leurs yeux. Magog saisit le couteau de Rambo à sa ceinture (ceinture en cuir d'orang-outang, création de la couturière Bella formée par le haut couturier Michel Albin) et se penche vers Pacific allongé. Les orangs-outangs crient d'effroi. Pacific aussi, malgré son courage légendaire. Le soldat est blindé contre la méchanceté, mais il est effroyable de se faire poignarder par celui que l'on chérit. Magog en fait tranche ses liens. Les

orangs-outangs en restent médusés. Leurs proies en profitent pour s'enfuir. Grâce à son flair, Magog apprend que l'ennemi ne les poursuit pas. Étrange : un orang-outang se déplace pourtant plus vite qu'un massif gorille.

Paciflic aussi se pose des questions tout en massant ses poignets douloureux. L'apaisement n'aura pas duré. Car l'infortuné militaire est maintenant en proie à un dilemme cornélien, voire tragique antique. Le meurtre et l'amour. Il a tué le frère jumeau de celui qu'il aime. Paciflic, pour le compte de son employeur continental étatique, a massacré sans sourciller des dizaines de personnes, la plupart innocentes. En revanche, le meurtre du gorille Gog le ronge. Il brûle de le confesser à Magog. Il veut expier sa faute. D'un autre côté, il ne veut pas perdre cet amour aussi naissant que puissant !

De la course ils passent à la marche, car un gorille n'a pas d'endurance. Magog est ému de la fidélité de l'humain : il pourrait s'échapper. Le gorille lui caresse la joue. Aussitôt une forte pulsion amoureuse s'empare du militaire. Mais Magog le repousse doucement : il faut avancer.

Que m'arrive-t-il ? songe Paciflic honteux. Moi qui avais la libido d'une souche… Moi dont toute l'ardeur se faisait guerrière. Moi qui…

Ils arrivent à la cabane en bois qu'ont érigée les fugitifs. Victor Morand est prêt à en découdre avec son ex-geôlier. Michel Albin et Bella l'en dissuadent. Paul Lugowski reste dans la cabane à écrire.

Paciflic ne connaît pas le langage des signes. Michel Albin, comme d'habitude, fait l'interprète. Voici à peu près leurs débats :

— Ah, commandant ! fait Bella. Je me réjouis de votre retour.

— Pardon, Maîtresse, d'être parti sans prévenir.

— Et vous nous ramenez un ami.

— Un ami ou un ennemi ? s'enquiert un Morand sourcillant.

Paciflic rougit. Magog se tortille : en dépit de son physique formidable, il est timide en société. Il peine de plus à suivre les gestes d'un langage récemment acquis. Et ces bruits de bouche, nom d'une Lune ! Paciflic bafouille :

— Un ami… euh… très cher… Enfin… Au fait ! On a croisé des orangs-outangs !

Il raconte la brève rencontre. Magog se frotte les mains comme d'autres se raclent la gorge avant de prendre la parole.

— Ils étaient bizarres ! déclare-t-il avec emphase.

— Bizarres ?

— Bizarres ! Oui ! Bizarres ! Ils avaient des armes brillantes et tranchantes.

— Des machettes, complète Paciflic.

— Et un regard bizarre ! ajoute le gorille.

— Bizarre ? Vous avez dit… débute Morand.

— Assez, Victor ! l'interrompt Bella.

— Ils ont eu l'air effrayés quand je me suis approché de mon prisonnier avec le couteau à la main, continue le gorille.

Les Collines de Hurlefou

— Et ils ne nous ont pas poursuivis, complète Paciflic.

— À vous deux, vous racontez bien, commente Morand sarcastique.

— J'ai dit : assez, Victor !

— L'heure est grave, mes amis ! déclare le sage Michel Albin. Qui a pu armer les orangs-outangs ? Des humains. Pourquoi les singes ont-ils tiqué quand Magog a semblé trucider le commandant ? Parce qu'ils sont alliés des hommes.

— Tant mieux, remarque Victor. Les ennemis de nos ennemis…

Michel Albin le regarde avec un air de commisération.

— Sauf qu'ils sont les sbires des hommes du Continent ! Pour combattre les chimpanzés. Voilà une stratégie typique du Continent. Quand la guerre devient trop dangereuse ou trop coûteuse, on envoie des instructeurs ou des drones. C'est ce qu'ils ont fait pour combattre la secte des Religieux Rebelles. Blocus. Endiguement. Conseillers militaires.

— Possible, admet Victor. Mais nous avons été maltraités par Marc et sa bande. Alors bon débarras.

— Léger que vous êtes ! souffle Michel Albin dans une bouffée de colère. Écervelé comme un politicien ! Croyez-vous que les Continentaux vont laisser en paix votre fiancée guenon Bella ? Pensez-vous qu'ils ignorent que nous deux avons aidé les chimpanzés ? Nous sommes dans la même barque que Marc, je le crains.

— Que de dilemmes déchirants… philosophe (de comptoir) Paciflic.

Magog cogne sa poitrine pour attirer l'attention.

— Assez de bavardages ! Je suis venu ici pour venger mon frère ! Lequel d'entre vous l'a tué ? Celui qui se cache dans la cabane ?

Paciflic blêmit.

— Les écrivains sont souvent dans leur bulle, répond Bella. Paul Lugowski est innocent. Ce sont les orangs-outangs qui ont tué votre frère. Ils sont les ennemis des chimpanzés et de leurs alliés gorilles.

— Alors je les combattrai !

— Je combattrai à tes côtés ! beugle Paciflic. Ils s'étreignent. Les trois autres sont sidérés d'une telle fraternité.

— Leur regard ! s'écrie Magog. Je sais d'où il vient. C'est le démon ! Notre roi perspicace l'avait prédit. Le démon les inspire.

— Le démon, oui, en un sens… fait Michel Albin pensif.

Sur ces entrefaites arrive un nouveau couple de visiteurs : Sam et Alexandra. On les invite dans la cabane boire du jus de fruit fermenté. Paul Lugowski, assis à la table en train d'écrire, bougonne comme quoi il aimerait du calme pour pouvoir se concentrer. Alexandra soupire (pour avoir partagé la vie de l'écrivain à succès Gérard de la Ville, elle sait comme ces artistes sont usants au quotidien). Elle délivre le message de réconciliation du roi Marc.

Vertige de l'amour

X

Les Collines de Hurlefou

— Retournons auprès du roi, propose Michel Albin. Nous l'aiderons à combattre les orangs-outangs.

— Pas dans l'immédiat, déclare Lugowski en relevant la tête de son manuscrit. Cette cabane est idéale pour ma concentration, quand le silence y règne. (Magog approuve de la tête.) Je compte finir mon manuscrit ici.

— Sans moi non plus, dit Alexandra. Cette guerre ne me concerne pas. Je déteste la guerre !

— Qui l'aime ? fait Michel Albin.

— Moi, répond Pacificlic. Des fois aussi, on est obligé. Prenez l'exemple de John Rambo. Il n'a pas demandé à être expédié au Vietnam. C'était pas sa guerre ! Il a été victime de la société liberticide ! Il...

Magog lui fait signe de se taire. Alexandra s'approche de Lugowski qui est de nouveau en train d'écrire à toute vitesse.

— Que nous concoctez-vous ?

— Un conte philosophique en vers. J'y dévoile la vérité sur la Vie.

— Rien que ça ? Votre ambition vous honore.

— Ce sera mon plus grand chef-d'œuvre. Et j'en ai écrit des fameux.

Elle lui met la main sur l'épaule.

— Paul, cette île sauvage en guerre risque de nous être fatale. Que diriez-vous de regagner le Continent ? Mon éditeur Plomb vous paiera grassement pour votre chef-d'œuvre.

Lugowski est recherché par la police continentale. Il ne se donne pas la peine de répondre.

— Est-ce qu'on peut avoir le silence, maintenant ? réclame-t-il.

Vexée d'être ainsi dédaignée, Alexandra agrippe Sam par le bras et l'entraîne dehors.

— *Donnerwetter* ! Sam ! Nous devons quitter cette île de Hurledingue !

— Je n'abandonnerai pas nos amis.

— Drôles d'amis... renifle l'Autrichienne. *Quatsch* ! Bêtises ! Un ramassis de dingues ! Morand est un scélérat lubrique. Pacificlic, pour le peu que j'en connais, est un troufion neuneu. Et Lugowski ! Délinquant sexuel d'un égoïsme abyssal. Un grand artiste, mais complètement détraqué !

— Bella et Michel Albin sont de bonnes âmes.

— As-tu oublié notre mission ? Ramener Lugowski à notre éditeur.

— Tu travailles pour Plomb et moi pour l'Abat-Jour. De toute façon l'écrivain refuse de rentrer.

— Enlevons-le.

— Ce ne serait pas correct. Et difficilement réalisable. Je crains que tu te sois fatiguée de notre amour.

— La question n'est pas là. En tout cas, tes *amis* me fatiguent. Cette île monstrueuse me fatigue. Ces singes semi-hommes...

— Ne sois pas raciste, chérie.

— *Sehr gut* ! Très bien ! Je sais ce qu'il me reste à faire pour sortir de cette nasse.

À suivre...

Vertige de l'amour

Baahra, la Fleur de l’or

Julien Giovannoni

Seconde moitié du XXIe siècle, lotissements hôteliers privés de la Wonderful Salvation, Corée du Sud.

Philippa Wakhen Lord arbore le visage fier de la femme se sachant solidement ancrée vers les sommets du pouvoir. Son esprit est clair et calme, sûre d’elle selon les préceptes de l’harmonie spirituelle délivrés à l’église de la Wonderful Salvation.

La seule dose d’irritation qui persiste à marteler dans un recoin de son esprit est l’éternelle incertitude de son image aux yeux de son père, le grand archéologue et chasseur de trésors, Francis Wakhen Lord.

Est-elle vraiment sa petite fille préférée comme elle a toujours voulu se le persuader elle-même ? Ou lui manque-t-il ce petit grain de folie aventureuse et inconsciente qui se ressent, parfois à l’extrême, chez ses autres sœurs ?

Philippa, Paula, Galia, Helga, Serena, Loréana : six filles, toutes si dissemblables de caractère, constituant pourtant les six parties éclatées d’un Francis Wakhen Lord. Bientôt, oui, bientôt toutes sauront que c’est elle, Philippa, la seule digne fille de papa.

Lorsqu’elle siège dans sa suite royale, assise derrière son bureau, dos à la grande fenêtre en arc constellée de vitraux, Philippa ressemble à une lionne alourdie par la graisse mais demeurant terriblement puissante. Attention à la morsure si la bête vient à enrager !

Bip sonore, une fine tablette sort du bureau, l’image holographique projette une accorte secrétaire coréenne :

— Dame Wakhen Lord, votre « invité » vous fait dire qu’il est prêt à vous parler.

Philippa hocha la tête, renvoyant la tablette parmi les entrailles électroniques du bureau. Elle se lève de toute son imposante carrure sous son tailleur beige taillé sur mesure. Elle n’emploie jamais de sous-fifres, ou si peu, pour ses « tâches salissantes ». Elle conserve cette volonté d’initiative ou de découverte des choses par elle-même, si caractéristique aux Wakhen Lord.

La décoration de ses appartements privés est le reflet de son mauvais goût. Les ornements de son bureau, ainsi que du vaste hall emprunté par toutes ses relations d’affaires, sont composés à intervalles réguliers d’énormes têtes empaillées de fauves, pachydermes et autres mammifères éteints. Toujours par paires, opposées dans une symétrie

maladive : deux têtes de tigres, deux têtes de grands élans, deux têtes d'ours blancs, deux têtes de jeunes mammouths décongelés…

Les suites royales de la Wonderful Salvation offrent aux plus riches et importants de leurs adeptes-clients le maximum d'options de confort possibles. Cela comprend leurs propres geôles privées insonorisées où ils sont libres d'y faire ce qu'ils veulent, en toute discrétion. Les mètres carrés de ces geôles ne figurant dans aucun plan des hôtels, ils n'existent tout simplement pas de façon officielle.

Dans sa prison personnelle, Philippa détient un jeune milliardaire libanais, Mohamed Saada, le quatrième du nom. Sa kidnappeuse lui a fait installer tout le luxe d'une chambre personnelle. Ainsi, même dans ces circonstances, Mohamed Saada vit bien mieux que la majorité des citoyens mondiaux libres. Ce jeune rentier désœuvré occupe actuellement toute son attention. À un point tel qu'elle a omis de se rendre au chevet de son père. Après tout, elle n'a pas encore le pouvoir de guérir toutes les maladies.

Philippa ouvre la cellule du captif, ce dernier apparaît derrière une seconde porte composée d'un grillage en fer forgé de belle facture. Le jeune Saada l'y fixe avec toute l'audace de ses yeux marron. L'échange de regards s'éternise entre l'homme, jeune et maigre, et la femme d'âge mûr si forte.

Si Philippa Wakhen Lord offre à certains l'insigne honneur de les accueillir dans ses bureaux ornés de têtes d'animaux, les Saada, depuis l'arrière-grand-père, ont eux l'habitude de recevoir dans des bureaux tapissés de dollars, de livres, de louis et de piastres des murs aux plafonds. Les richissimes hommes d'affaires de la famille entretiennent ainsi le mythe d'être des dieux de l'or. De véritables descendants du roi Midas, car tout ce que touchent leurs mains, au sens littéral et commercial du terme, devient de l'or.

— Madame Wakhen Lord… Philippa… Laissez-moi sortir ! s'énerve Mohamed Saada. Tout ceci devient grotesque !

— Si vous m'avez dérangé pour cette énième plainte, vous ne faites que perdre du temps, cher ami. Avez-vous réfléchi à ce que je vous propose ? Votre liberté contre la Baahra, la Fleur de l'or !

— C'est une légende, madame ! s'offusque le jeune homme. Une légende, vous comprenez ? Entretenue par mon arrière-grand-père. Une telle chose n'existe pas !

— Il y a bien longtemps que je ne crois plus aux légendes, sourit Philippa, mais je ne considère aucune légende en tant que telle. Il existe certains faits rationnels encore non explicables par la science. Si vous ne croyez pas aux pouvoirs de cette fleur, pourquoi ne me la remettez-vous pas ? Elle ne semble être à vos yeux qu'un simple fétiche sans importance.

Donnez-la-moi et vous serez libre. Libre de reprendre le cours de votre vie insouciante et festive. Je peux vous garder ici aussi longtemps qu'il me plaira, vous savez.

Mohamed Saada, en mauvais acteur, hausse exagérément le ton :

— Elle n'existe pas ! La Baahra a été inventée pour justifier la réussite insolente de mon arrière-grand-père !

Philippa Wakhen Lord commence à se lasser, elle souffle fortement, se rapprochant ainsi d'une lionne qui feule. Sans avoir besoin de porter la voix, son ton recèle une implacable dureté. Elle prend cependant énormément sur elle afin de réciter au jeune homme une légende qu'il est censé connaître par cœur.

Les trisaïeuls de Mohamed Saada étaient de pauvres gens, de très pauvres gens. C'était une famille de muletiers payée une misère pour des transports de marchandises dans les vallées montagneuses de l'Anti-Liban. Un jour, Mohamed Saada premier du nom eut le courage de risquer sa propre vie pour sauver d'une chute dans un précipice le cheikh d'une de ces anciennes mystérieuses tribus alaouites des monts Ansarieh, aujourd'hui unies en micro-État indépendant depuis la grande guerre civile syrienne. Le cheikh manifesta sa gratitude en demandant à Saada de revenir se faire offrir un cadeau royal, à ce même endroit, à la première lune du mois de mai.

— C'est une légende ! s'entête le jeune Saada en la coupant. Il n'aurait jamais pris au sérieux ce…

— Si ! Votre arrière-arrière-grand-père se rendit à ce rendez-vous, car la parole était sacrée entre gens de la montagne !

Au lieu exact, la pleine lune s'élevait au-dessus de Baalbek. Le cheikh l'attendait déjà dans la montagne et ils se mirent en route vers une destination tenue secrète. Le cheikh emmena Saada cueillir la Fleur de l'or. La marche fut longue dans la nuit glacée. Sur les monts à l'ouest de l'Oronte, ils cherchèrent au ras du sol aidés par la lumière lunaire et trouvèrent la petite fleur qui jetait des éclats dorés. Couleur de paille, elle irradiait comme de l'or en fusion. Le cheikh la lui offrit et lui assura que s'il conservait cette Baahra dans sa demeure, il connaîtrait une réussite extrême dans le commerce de l'or, les richesses viendraient à lui avec une chance insolente ! Selon un rite précis suivi jadis par les adorateurs du dieu Baal, Saada cueillit la fleur, remercia son bienfaiteur et reprit sa très modeste vie…. Mais son fils, l'arrière-grand-père du jeune Mohamed Saada, prit au contraire très au sérieux les propriétés de cette fleur-talisman. En grandissant, il devint guide pour les fameuses « terrasses » et ruines titanesques de Baalbek : c'était en 1946, le tourisme était en pleine effervescence dans la région. Il s'intéressa au négoce des objets d'art, avec l'idée de se lancer dans le commerce de l'or !

— Il était juste malin et doué, rien de surnaturel là-dedans…

— C'était plus qu'être « doué » ! appuie Philippa, ne tolérant plus les interruptions de son insolent prisonnier.

Dès que ses transactions portaient sur les moindres objets en or, les bénéfices de Mohamed Saada deuxième du nom étaient doublés. Il tenta alors des affaires qui auraient dû le ruiner par manque de connaissance, et pourtant tout tourna presque miraculeusement à son avantage. Des entrepreneurs véreux le remboursaient avec les intérêts, ses mauvais placements devinrent incroyablement rentables. Une chance diabolique l'obligeait à toujours gagner, à faire fortune même s'il sabotait lui-même son commerce. Ainsi, il devint l'un des dix hommes les plus riches du monde !

— Et je sais que la Baahra, cette fleur extraordinaire, doit continuer à se consumer lentement, libérant des effluves de chance sur votre famille depuis quatre générations, conclut solennellement Philippa.

Mohamed Saada reste un moment ébahi, comme s'il venait de redécouvrir l'extraordinaire histoire de sa propre famille. Philippa est persuadée d'avoir convaincu le jeune béotien :

— Si votre histoire est vraie, il y aurait bien longtemps que la fleur serait fanée, réduite en poussière.

— Oh non, je me doute bien qu'elle a dû être conservée à l'abri dans un tube en verre. Et même fanée, la fleur-talisman possède toujours ses propriétés. J'en veux pour preuve la richesse de votre famille qui perdure après tous les mauvais placements, toutes les dilapidations abusives de votre grand-père, votre père et vous-même. Votre richesse s'amplifie à chaque fois que le cours de l'or augmente, alors que vos placements boursiers ont toujours été considérés parmi les plus hasardeux, voire les plus mauvais. Vous êtes riche alors que vous devriez en toute logique être ruinés ! Et cela uniquement grâce à la Baahra. Je veux cette fleur, donnez-la-moi si vous voulez retrouver votre liberté. Ou je vous garderai enfermé à vie, comme elle !

Mohamed Saada commence à défaillir, il comprend enfin à quel genre de folle il a affaire.

— Vous savez que même si vous me la prenez, elle ne vous apportera rien ? Selon la légende, seule la famille de celui qui l'a cueillie jouirait de ses faveurs…

Philippa Wakhen Lord éclate d'un long rire rauque, la rendant monstrueuse de malignité :

— Vous croyez que j'ai besoin de faire fortune, jeune imbécile ! Je suis une Wakhen Lord ! Notre patrimoine familial s'élève à plusieurs centaines de milliards. Je ne veux pas faire fortune, c'est déjà fait. C'est ce que représente la fleur, en tant que fétiche et trésor sacré, qui m'intéresse ! Alors, où est-elle ?

Vaincu, le jeune Saada se résigne :

— Je vais vous donner le numéro et la combinaison du coffre, elle est entreposée parmi les containers les plus sûrs qui soient sur Terre… Façon de parler, puisqu'ils sont situés sur la Lune !

Philippa expire longuement, trahissant l'intensité de sa satisfaction. Elle assure à Mohamed Saada qu'il sera libéré dès que la fleur sera en sa possession.

— C'est une sage décision de votre part. Et je vous promets de la conserver intacte dans ma collection personnelle afin que sa bonne fortune continue à vous sourire. Ne me remerciez pas, mon jeune ami, c'est bien normal. De plus, je suppose que vous n'irez jamais vous plaindre que Philippa Wakhen Lord vous a volé une fleur… Mais, au cas vous vous laisseriez emporter dans cette comédie grotesque, je laisserai la fleur se dessécher, je la broierai moi-même. Et cela envers toute la passion qu'elle me provoque, vous pouvez en être certain ! Je ne tablerais que sur quelques mois pour que votre famille de parvenus sombre dans la déchéance la plus sordide. Maintenant que tout est clair entre nous, je vous demande encore un peu de patience avant de vous rendre à votre jeunesse dorée.

Philippa quitte son « hôte ». Si elle tient parole, Mohamed Saada sera endormi par un gaz et se réveillera dans sa luxueuse villa de Baalbek, exactement le chemin inverse qui le mena dans la geôle de la fille aînée de Francis Wakhen Lord.

En attendant la prochaine réunion familiale, sous la forme d'une veillée funèbre avec ses cinq sœurs, Philippa a un colis à récupérer. Elle se connecte à son secrétariat personnel avec sa montre-tablette. Le visage de la secrétaire coréenne s'affiche :

— Que puis-je pour votre service, Madame Wakhen Lord ?

— Que l'on me réserve un billet pour un vol d'avion spatial faisant la liaison Terre-Lune. Contactez directement le spatio-port de lancement Virgin Galactic en Californie. Il me faut un billet première classe dès que possible, peu importe le prix.

— Certainement, Madame, je m'en occupe immédiatement.

Le vol en jet privé de la Corée jusqu'en Sud-Californie est curieusement plus long que le vol spatial menant au spatio-port lunaire de Sélénia. En un temps record que seuls les plus riches peuvent s'octroyer, Philippa Wakhen Lord arrive dans le cratère lunaire Abel où d'immenses coupoles renferment des coffres inviolables. Outre les biens des particuliers s'entassent ici, à l'abri de tout cataclysme terrestre, une bibliothèque comprenant la totalité de la littérature terrienne ainsi que des millions d'œuvres d'art. L'une de ces coupoles constitue même une immense banque de sperme en cas d'une « pénurie » d'émetteurs mâles.

Affublée d'un inconfortable scaphandre d'astronaute, Philippa est conduite par un banquier-archiviste dans le vaste canyon blanc lumineux abritant les coffres du cent vingt-septième niveau.

Sa main gantée est à quelques centimètres du tube en verre contenant la Baahra, la Fleur de l'or, si fine et délicate dans l'obscurité des doubles épaisseurs du blindage. Elle est toujours fraîche et dégage des effluves dorés surnaturels. Envoûtée, à l'insu des règles de sécurité les plus élémentaires, Philippa Wakhen Lord commet la terrible et stupide erreur de sortir la fleur de son tube en ce lieu dépourvu d'oxygène.

La fleur se désagrège en une poussière dorée dès le premier contact avec les doigts de Philippa. Le petit nuage luisant retombe dans le canyon sous le regard désespéré de la fille aînée des Wakhen Lord.

Elle sent son cerveau se glacer, mais son corps est agité de vifs tremblements de rage, l'hébètement seul canalise l'ampleur de sa colère de lionne. Que s'est-il passé ? Comment a-t-elle pu faire pareille idiotie alors qu'elle est réputée pour sa grande intelligence ? Elle n'a aucune explication à fournir, le geste est arrivé par lui-même, presque indépendamment de sa volonté. Elle commence à se demander si les fameuses légendes de tares congénitales planant sur sa famille ne l'ont pas finalement atteinte.

Excédée contre elle-même, elle exige de repartir immédiatement par le premier vol pour la Terre.

Pour se changer les idées en cas d'un tel coup dur, sa thérapie habituelle est de comparer ses malheurs à ceux des autres. Elle repense à sa jeune sœur Helga, la toquée. Avant d'être internée en clinique de luxe, elle aussi avait subi pareille mésaventure.

Pas exactement : Helga l'avait bien cherché quand sa soif de l'or devint soif de sang. Un jour, elle décida de cultiver des mandragores dans le jardin du manoir familial d'Orcas Island, à la pointe nord de l'État de Washington. Helga était la seule des filles Wakhen Lord à avoir souhaité vivre isolée du reste de sa famille.

L'atroce rituel découvert dans l'île pourtant si paisible, célèbre pour ses parcs nationaux et ses orques, aurait pu longtemps passer inaperçu si le jeune chien du gardien du parc ne s'était enfui et n'avait pénétré au sein de la propriété Wakhen Lord. Pressé de rattraper l'animal fugueur, son maître entra lui aussi dans la propriété et découvrit l'horrible installation qui l'avait attiré.

Pas moins de six cadavres d'hommes, reconnus comme des touristes de passage, y étaient pendus, les parties génitales découvertes et saignées à blanc (post-mortem, précisa le médecin légiste). Ce rite barbare avait pour but de faire pousser des mandragores anthropomorphes, plantes considérées dans les sciences occultes comme les meilleurs talismans pour découvrir des trésors. Les légendes de Sardaigne et de

Sicile affirmaient que ces plantes, dont la racine possédait une forme humaine, se récoltaient sous les gibets car engendrées par le sang des pendus et le sperme issu de leurs derniers soubresauts. Selon le rite ancestral, c'est l'âme tourmentée du pendu qui passe dans le corps de la racine et lui donne vie.

Après l'intervention de la police, Helga Wakhen Lord fut interpellée. On lui diagnostiqua une forme particulièrement violente de schizophrénie, vivant dans un monde fabulé de chasseurs de trésors. La fouille des lieux ne permit pas de retrouver d'éventuelles mandragores cultivées. Selon les autorités, Helga avait agi seule, étant l'unique habitante de cette grande propriété dépourvue même de domestiques. Les autres membres de la famille Wakhen Lord ne séjournaient jamais dans le manoir.

Dix ans qu'Helga est hospitalisée dans un centre psychiatrique privé de haut standing. « Notre famille est maudite lorsqu'il s'agit de nous approprier de nouveaux trésors », pense amèrement Philippa. « Pourtant, papa avait lui aussi un talisman, très important à ses yeux… Impossible de m'en souvenir… Je n'ai jamais trop écouté ses histoires de chasses aux trésors durant mon enfance… J'aurais dû le faire parler… J'aimerais tellement avoir mon propre talisman, rien qu'à moi… »

Tous les voyants et signaux sonores de l'avion spatial s'emballent soudain. Preuve qu'une synchronie quasi divine punit parfois les humains de leur avidité, l'avion spatial de Philippa est pris dans le halo d'une éruption solaire, un des accidents les plus rares qui peuvent arriver.

L'impact électromagnétique dérègle les systèmes de bord du vaisseau qui dévie de sa trajectoire à son entrée dans l'atmosphère.

Fatiguée de lutter contre un destin acharné à sa perte, Philippa décide d'accepter la malédiction liée à sa famille. Elle n'essaie pas de rejoindre les capsules de sauvetage et attend que la navette se calcine lors de sa traversée chaotique de l'atmosphère. Elle disparaît en un nuage de poussière dorée, telle la fleur de Baahra tant convoitée.

Sur Terre, le jeune Mohamed Saada quatrième du nom ne fut jamais libéré de sa geôle. Seule Philippa Wakhen Lord avait la possibilité de l'en faire sortir. L'ordinateur de restauration, ne recevant pas de nouvelles instructions de la propriétaire, en déduisit que la geôle était vide et cessa d'acheminer automatiquement eau et nourriture. Philippa Wakhen Lord ayant pris une réservation à vie, Mohamed Saada hurla des jours et des jours sans que personne ne l'entende ni ne vienne à son secours. Nul ne sut s'il trouva un moyen de précipiter la fin de son calvaire ou s'il mourut d'inanition dans son tombeau, tel les serviteurs des pharaons que l'on emmurait vivants avec leurs défunts maîtres.

La Baahra s'était définitivement libérée de ses possesseurs.

Blessure de sable

Barbara Marshall

Je respirais les embruns à m'en faire exploser les alvéoles.

Barbe rêche et col du caban relevé, je longeais la plage de mon enfance. Je m'étais levé avec la ferme intention de rédiger une chronique. Bien loin de mes reportages de guerre. Un fragment de métal dans l'omoplate gauche avait décidé de mon retour, de l'abandon de Kaboul et de sa poussière. Un rapatriement salutaire peut-être. Et voilà que les dunes réveillaient le souvenir cuisant de mon épaule. Le gilet pare-balles m'avait protégé de la mort, pas de la douleur. La seule évocation du désert montagneux me gâchait la promenade. J'étais arrivé bien trop vite à la modeste bâtisse de la gazette locale : une maison de pêcheurs, étroite et tourmentée.

Mon rédacteur en chef discutait au téléphone. Je fixais le fond sablonneux de l'aquarium en l'attendant. Les dernières images de la plage se superposaient au gargouillement continu du filtre. Entre varech en plastique et coquille vide, un scintillement ? Mon esprit glissa, loin de la salle, loin du port tandis qu'un chuchotement m'invitait à suivre son flux. Je n'étais plus un reporter rapatrié, j'étais un gamin agenouillé dans le sable, tout excité à l'idée de trouver un trésor. Et je grattais pour découvrir une chaîne argentée. J'en oubliai le temps.

Sur le rivage familier, mes mains se crispaient. Faisant fi du tourbillon de sable et de la brûlure de mes paumes, dans un effort acharné, je réussissais à soulever chaque maillon. Le murmure se faisait plus insistant à travers le ruissellement continu de l'eau. Mon pauvre corps accroché au bout de cette foutue chaîne, occupé à la seule tâche de hisser une énigme hors de l'inconnu, et voilà que je me laissais envahir d'amertume.

— Je regrette, ô combien je regrette…

— Qu'est-ce que tu regrettes, au juste ?

La clarté de la question m'avait fait sursauter. Entre l'eau qui dégoulinait et le sol sablonneux, les *betta splendens*, drapés de leurs nageoires majestueuses, restaient mutiques. Un vertige m'emporta. Plage, dunes et reg se superposaient. La voûte nuageuse et l'océan se confondaient tout comme l'écoulement régulier de la pluie. Étais-je en train de devenir fou ?

— Ne le prends pas comme ça !

— Qui es-tu ? me surpris-je à penser.

— Et toi ? Un grand reporter… mon œil ! Regarde mieux la pancarte.

Je fixai mes mains. J'avais extirpé tous les maillons les uns après les autres. Ma tête surplombait une plaque de tôle, accrochée à sa chaîne. Après tous mes efforts, j'en voyais enfin le bout ! Le rectangle de métal ressemblait aux panneaux routiers qui ponctuent le bitume de noms de hameaux. Je le soulevai avec la frénésie des dernières lignes droites. La plaque se dégagea enfin à travers le sable. À ce moment-là, la pesanteur redevint normale, c'est-à-dire que le ciel surplomba le reste.

— Il était temps, tu ne crois pas ?

—Une autre enquête ?

— À toi de voir, mon vieux !

Enfant, adolescent, adulte, je rêvais d'une autre Terre. Ma réalité venait de se dérober sous le poids des années, au détour d'une promenade ordinaire et d'une averse glacée. Fasciné par le panneau indicatif et ce qu'il impliquait, je me passai les mains dans les cheveux, histoire de me rassurer.

— Remarque, c'était plutôt une bonne idée.

— Comment ? De quoi tu parles ?

— Le reportage !

Le cliquetis des chaînons sur le métal m'annonça la chute. Je m'enfonçai dans le sable sans la moindre résistance ; la surface de la plage s'éloigna au rythme de la descente des maillons tandis que je gagnais les profondeurs. Désormais, des parois lisses et froides m'entouraient de leur silence. L'extérieur n'existait plus. C'était plutôt rare pour ce genre de traversée, le confort d'un ascenseur !

Je me revoyais, derrière un muret, perclus de douleur et de soif. Ma lutte solitaire pour ne pas pleurer à Maktab. La vallée de la Kapisa, son écrin de roches. Les hommes qui combattaient des ennemis invisibles. L'affrontement avait duré deux heures. Les balles sifflaient le long des casques. Les soldats relevaient la tête, le temps d'une rafale. Le sniper plus agile que l'éclair ? Une silhouette de terreur noire dansant sur les pierres.

— Tu n'entends donc rien ?

Le crépitement des gouttes devint reconnaissable ; le ruissellement transforma bientôt le lieu en cabine de douche. Je rêvais d'une eau purificatrice. En pleine bataille, ma gorge desséchée avait tellement réclamé à boire ! Un gars avait sauté sur une mine juste avant. Le bras et la jambe arrachés n'avaient pas suffit comme tributs à l'horreur, il était mort lors du rapatriement en hélico. Le niveau de l'eau montait tant et si bien que je fus entièrement immergé. Nettoyer, épurer la poussière et le sang de la bataille de l'Afghanya.

— Tu évoques un bocal ?

— Le poisson rouge en moins, cela y ressemble.

— C’est vrai que tu ne frétilles pas vraiment…

— Encore une vanne, soupirai-je.

— Ouvre-la donc. Tu ne sens rien ?

Une déferlante balaya les parois, et moi avec. Je fus brassé comme un vulgaire yaourt puis rejeté dans les tréfonds marins. Un congre ondula jusqu’à son repère rocheux.

— Tu gesticules encore ?

— Non, je me laisse porter, grommelai-je. Je n’ai pas vraiment le choix, d’ailleurs.

La houle me ballotta et me rapprocha dangereusement d’un bloc rocheux. Au sol, j’aperçus alors une chaîne aux reflets familiers. Je m’empressai de la soulever, puis de tirer, encore et encore. Les lacets d’argent se déposaient lourdement tout en projetant des nuées de sable. La surface du panneau métallique finit par se dévoiler : « Maktab », barré, comme à la sortie d’un village. J’avais trop désiré oublier. Enterrer le visage du soldat mort. Les marsouins avaient pour mission de détruire un nid de talibans le long de l’Afghanya. J’avais à mon tour créé un nid d’effroi, une tache lacunaire dans le tissu de ma mémoire. N’était-ce pas mon métier de rendre compte, de saisir les moindres zones de cécité ou d’amnésie ? L’encre, tout comme l’eau, circulait vivifiante pour faire reculer peur et ignorance.

Le vertige me reprit d’autant plus fort que des murs s’étaient érigés de toutes parts. Ce lieu, jusqu’aux détails du plafond lézardé, me rappelait furieusement la rédaction du journal. Je me sentais lessivé, essoré même, après un périple aqueux qui m’avait emporté de Kaboul jusqu’aux rives du présent.

— Eh ben mon vieux, t’étais parti où ?

Une main sur mon épaule gauche me secouait gentiment. Mon rédacteur en chef se tenait face à moi.

— Je sais, je t’ai fait un peu attendre, mes excuses, mais tu sais ce que c’est quand t’as le grand patron en ligne.

Je ne pouvais m’empêcher de fixer l’aquarium derrière lui. Au pied du scaphandrier miniature brillaient une chaîne et l’angle métallique d’un coffre enfoui dans le sable.

Les poissons combattants continuaient à danser derrière la surface vitrée.

Les jours avec Siène

Aleilton Fonseca

Cette nouvelle a été traduite du portugais par Stéphane Chao.

Lorsque la famille croît, il faut agrandir la maison. Les travaux d'excavation empiétaient sur une partie de notre jardin. Attachée au foyer, notre mère proposa et notre père consentit : nous resterions chez nous. Mon frère Jorge et moi avions déjà fixé les dates de nos mariages respectifs. Nous allions nous marier et resterions au bercail. Cela faisait partie des plans de nos vieux parents pour maintenir l'unité et la fierté de la famille.

En creusant les mots, on trouve ce que le temps cèle. Voici la scène : les hommes munis de bêches et de pelles retournent le sol sablonneux autour de la maison. On y déverserait des pierres, du fer et du béton armé. Nous consoliderions le socle de notre foyer. Nous ajouterions un salon, deux grandes chambres, un couloir, des fenêtres pour mieux voir la vie. Peut-être mais…

C'est alors que l'ouvrier souleva une motte de terre molle. J'ai soudain identifié ce que je voyais : des os. Blancs, petits, révélateurs ; les restes d'un animal. Mais de quelle dépouille s'agissait-il ? Je ne me souvenais de rien. Nous arrêtâmes de creuser, ou plus exactement nous creusions plus profondément. Revoyons les arcanes et les non-dits de cette intrigue. Il faut raconter pour trouver le remède. Je reconstituai le squelette au bord du tombeau inconnu. Les os ressemblaient à ceux d'un chien. Surpris, ma mère et mon père vinrent me seconder dans ma tentative :

— Regarde, les os de Siène, s'exclama ma mère, attendrie, en même temps qu'elle portait la main à la bouche, réfrénant son transport.

J'eus un choc ! Mes parents se regardèrent, puis ils s'adressèrent à moi, revoyant peut-être mes yeux rouges d'autrefois, témoignant de mon chagrin amer consécutif à la disparition de la chienne. Dans quels nuages planent à présent ces larmes ? Où se cachent les cicatrices de cette souffrance ?

Mille interrogations crispaient mon visage pour l'effroi de mes parents. C'était déjà la fin de l'après-midi, je donnai congé au maçon et à son manœuvre. Il fallait que j'ajuste les angles de cette construction même si je devais compromettre ses fondations. Le projet de doux foyer était suspendu au profit d'une enquête urgente. Comment ces os pouvaient-ils être ceux de Siène ?

Se souvenir, c'est suspendre le temps pour soudain y voir plus clair. Revenons aux origines : sans feu ni lieu, Siène avait fait son apparition devant le portail de notre maison. Que ceci soit consigné en marge de nos annotations. Alors que nous jouions dans le jardin, Jorge et moi vîmes la chienne affamée qui flairait quelque chose. Elle nous regardait, silencieuse, méfiante, l'air quémandeur. Nous laissions le ballon rebondir sur le gazon et nous portions notre attention sur l'animal. Jorge cria pour la chasser, mais la bête devait être habituée à ce genre de mauvais traitements. Elle ne bougea pas, elle se mit seulement sur le qui-vive en levant la tête, prête à détaler, sans exprimer la moindre menace. Je l'observai : chienne sans maître, livrée à elle-même, elle n'avait que la peau sur les os. Elle bougeait la queue et regardait furtivement. Je m'approchai et elle décampa, balançant ses maigres jambes. Elle s'arrêta un peu plus loin et grogna faiblement en me regardant. Elle n'aboya pas, elle gémit comme si elle sanglotait. Je compris qu'elle avait peur et faim, mais elle voulait s'approcher. Et je me sentis d'emblée à l'aise, ce regard triste me captivait, je pouvais prendre soin de cette créature.

Pendant que je me disais cela, Jorge fit à nouveau rebondir le ballon contre le mur et m'appela avec insistance.

— Laisse tomber ce corniaud ! s'exclama-t-il, énervé.

C'est que mon frère, plus âgé que moi et peut-être moins naïf, n'aimait pas les animaux de rue, sinon pour les rosser. Comme je ne revenais pas, il s'impatienta, prit un morceau de terre et le jeta contre le mur avant que je ne crie : « Non ! » La motte de terre vint s'écraser devant l'animal, qui recula à peine et continua à m'épier. Indigné, je tenais tête à mon frère : « Méchant ! », lui criai-je, et je le repoussai de toutes mes forces. Il se releva et se jeta sur moi, poings serrés. Attiré par le bruit, mon père vola à mon secours, attendu que j'étais officiellement le plus faible des deux :

— Qu'est-ce que ça veut dire, Jorge ?! Ne frappe pas ton petit frère !

— Il m'a fait tomber à cause d'une chienne abandonnée ! protesta-t-il, me dévisageant d'un air nullement fraternel.

— Qu'est-ce que c'est que cette chienne, fiston ? demanda notre père, curieux.

Je sentis l'importance de cet instant : il fallait que je saisisse la balle au bond. Je tirai mon père par la jambe du pantalon, le guidant jusqu'au portail.

— Regarde papa, ma « Siène », elle est à moi, hein papa ?

L'anxiété me saisissait au moment de prononcer le « ch » de « chienne ». L'animal restait là, mais lorsqu'elle vit l'adulte, elle détala, agitant ses pattes sur le trottoir, sa maigre queue entre les jambes. Elle s'arrêta plus loin, regarda derrière elle avec le même air quémandeur

qu'elle avait pris devant le portail. Mon père rit de ma bêtise, raillant la « Siène » de rue privée de tout pedigree.

— Elle est partie, allez vous amuser et arrêtez de vous chamailler, dit-il pour nous réconcilier.

— Elle va rester avec nous lorsqu'elle reviendra. Pas vrai, papa ? insistai-je.

— Jamais de la vie ! Je déteste les cabots, si elle revient, je lui jette des pierres, vociféra Jorge blessé dans son amour-propre.

Nous nous serions à nouveau battus si notre père ne nous avait pas calmés en nous prenant chacun d'un côté dans ses bras accueillants. Ainsi câlinés, il nous était impossible de nous quereller. Cependant, la partie de ballon était terminée, je ne pouvais pas détacher mes pensées de la chienne. L'empoignade était seulement reportée. Mon grand frère ne laisserait pas passer cette humiliation. Je ne sais plus où j'en étais de mes idées, de mes projets, de mes pensées, lorsque je décidai de m'occuper de la chienne abandonnée. Et maintenant ces os... Il y a encore de la terre à enlever.

La nuit tombait, tous mes sens étaient tournés vers le portail ; c'est alors que j'entendis à nouveau la plainte. Je jetai un oeil furtif, j'aperçus une queue de chien qui se levait entre les barreaux en fer. C'était elle. Mon cœur battit plus fort, je gagnai la cuisine en me cachant de mon frère. Il y avait des casseroles sur le feu, j'en examinai le contenu. Je volai quelques morceaux de viande bouillie et les cachai dans mes poches. Je sortis par la porte de derrière, sans que personne ne s'en aperçoive. Je m'approchai de la chienne ; elle flaira mes poches. Apparemment, elle m'attendait sans peur mais avec impatience. Je posai les morceaux de viande en passant le bras à travers les barreaux en fer du portail. L'animal, comme à reculons, se dirigea vers la nourriture et la mâcha avec voracité. Je déposai le dernier morceau de viande dans la partie interne du jardin et je déverrouillai le portail. Je lui offris quatre ou cinq grammes de pur graisse.

— Viens, viens, murmurai-je.

— Rrrrrr, répondit-elle, méfiante.

Il se fit un bref silence. J'attendais que la chienne avance pour pouvoir fermer le portail : elle serait à moi, je m'amuserais avec elle, je la laverais et la nourrirais tous les jours. Mais il fut difficile de la convaincre. L'animal s'avança brusquement, prit le morceau de viande dans sa bouche et avant que je n'eus le temps de fermer le portail, elle se rua à l'intérieur sans regarder derrière elle. Là, elle posa la viande par terre, s'assit sur ses pattes arrière et me regarda comme pour me demander pardon. Mais Jorge arrivait déjà dans mon dos, il atteignit le portail et me récrimina :

— Ce corniaud, encore ? Qu'est-ce que je t'ai dit ?

Je ne répondis pas. Je me contentai d'épier la motte de terre, que bien heureusement il ne lui vint pas à l'esprit cette fois de lancer sur moi. Je restai là, mon plan était d'attirer la chienne de l'autre côté du portail, elle s'habituerait à ma présence. Mais Jorge me dénonça à ma mère. Elle vint vers moi, autoritaire :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de chien trouvé dans la rue ?

— Maintenant, elle m'appartient, elle n'est plus à la rue, expliquai-je avec conviction.

— Je ne veux pas te voir traîner avec des chiens abandonnés...

— Mais elle est à moi, disais-je pour me justifier.

Ma mère alla jusqu'au portail et la chienne se tenait immobile, un peu plus loin, se léchant les babines, le regard toujours tourné dans ma direction.

— Ah, la pauvre, comme elle est maigre !

Cette phrase me fit plaisir à entendre. Elle montrait que ma mère était de mon côté. Je laissais quelques secondes de silence. Ensuite, je me risquai, calculateur :

— Je peux m'en occuper alors, maman ?

— Peut-être. Mais est-ce qu'elle s'habituera à vivre avec nous ?

L'infatigable Jorge, qui n'avait pas réussi à infléchir notre mère dans son sens, appela mon père, qui nous rejoignit pour prononcer une sentence hâtive.

— Non, pas question. Ça peut être dangereux, dit-il pour la joie de mon frère, qui ébauchait déjà un sourire vainqueur.

— Elle est gentille, papa, disait le futur avocat que j'étais.

Un débat orageux s'ensuivit entre père et fils, pendant que la chienne attendait, indifférente à la décision finale de la famille :

— Elle est peut-être malade.

— Je la soignerai.

— Elle est peut-être méchante.

— Je la dresserai.

— Elle va te donner beaucoup de travail.

— Je m'en occuperai.

Il y eut ensuite une suspension de séance. Ma plaidoirie serait-elle entendue ? Nous sommes tous trois restés silencieux, nous tournâmes le dos au portail, mon père me prit délicatement dans ses bras et me transporta à l'intérieur de la maison. Après le dîner et la *telenovela* du soir, l'heure d'aller au lit s'approchait. Je n'avais de pensée que pour mon amie qui était dehors, vagabondant au grand air. J'avais une certitude : la chienne savait que je voulais être son maître, elle acceptait que je m'occupe d'elle. Elle n'avait pas peur de moi, elle me montrait déjà qu'elle avait confiance. Il fallait que je trouve un moyen.

Dormir ? Que nenni ! Ma mère venait me raconter la même histoire assise à mon chevet. De l'autre côté de la chambre, Jorge lisait ses bandes dessinées. Énervé, je n'avais pas envie de céder au sommeil, malgré mes bâillements. Un conte de fées me calmerait ? Quelle histoire je voulais qu'elle me lise ? Cette fois, ma mère fut stupéfaite : au lieu d'entendre une histoire, je voulais lui raconter une aventure. Je lui racontai à ma façon et avec mon style, ou comme il est aujourd'hui possible de la réinventer : il était une fois une pauvre chienne qui avait faim. Elle n'avait nulle part où habiter. Elle vivait seule dans la forêt dangereuse. Un jour un petit garçon la prit gentiment sous sa coupe. Elle devint belle et grasse et se mit à chasser. Le garçon devint lui aussi un chasseur. Ils tuèrent le grand méchant loup et furent heureux pour toujours.

Insensible, Jorge me regarda d'un œil mauvais. Ma mère me sourit, resta pensive. Elle nous embrassa tous les deux, nous souhaitant une bonne nuit, et elle sortit après avoir éteint la lumière. Jorge se tourna vers moi alors que je me glissais sous mes draps. Je n'arrivais pas à m'endormir. Comment dormir, alors que le pauvre animal était à la rue ? Il ne suffisait pas de compter les chiens.

J'étais aux aguets, à l'affût du moindre bruit. J'entendais le lent tic-tac de la pendule du salon. Puis mon ouïe s'affina : c'étaient les gémissements de la chienne que j'entendais ? J'avais l'impression qu'elle m'appelait. Je sortis, gagnai salon sur la pointe des pieds, le cœur battant la chamade. Je me dirigeai vers la fenêtre qui donnait sur le jardin. Bien que j'eus l'habitude de passer par la fenêtre, sa poignée me parut soudain hors de portée. Je pris une chaise avec beaucoup de précaution, je montai dessus et tournai la poignée lentement. J'ouvris et me retrouvai face à la nuit, la brise marine fouettait les feuillages. L'appel venait du portail. Où puisais-je tant de courage ? Je sautai de la fenêtre pareil à un félin, mon cœur retrouvait une pulsation plus juste. Oui, elle était là, à m'attendre. Elle balançait la queue, contente comme tout, en me voyant parmi les ombres lunaires. Je lui souris et l'animal s'approcha un peu plus des barreaux du portail, en signe d'approbation ; elle resta silencieuse, la gueule ouverte, la langue tirée, salivant. Il suffisait de lui ouvrir le portail, elle était impatiente d'entrer... Et le cadenas ? Comment ? Il n'y avait pas de cadenas ? Eh bien non ! Quelqu'un avait retiré celui que posait mon père chaque soir ? L'avait-il « oublié » ? Cette réflexion me vient à l'esprit seulement maintenant que je revois la scène. Sur le moment, j'étais seulement rempli de joie en voyant le portail céder et la chienne faire son entrée chez nous. L'animal passa devant moi, rapide. Elle se cacha dans un coin obscur du jardin. J'essayai de la voir, deux billes de feu m'épiaient dans un coin de la terrasse qui servait de garage.

J’avais ce que je voulais. Je fermai le portail, fis coulisser le verrou. Je passai à nouveau par la fenêtre, la refermai soigneusement, remis la chaise à sa place et allai directement me coucher. Peu après, sous les draps, je remarquai que la lumière était allumée, quelqu’un inspectait notre chambre. Les yeux fermés, je fis exprès de ronfler, alors les pas reculèrent, la lumière s’éteignit. J’étais tout seul dans mon entreprise ou bien... ? Enfin calme, je pus compter les petits moutons, et en peu de temps je tombai dans les bras de Morphée.

Le lendemain, je me réveillai tôt, avant Jorge. Je courus au jardin et... plus de Siène ! Mon père arrosait les plantes avec un tuyau, cela voulait dire que nous étions samedi, ou dimanche ou un jour férié, et il n’irait pas travailler. Je ne m’y attendais pas, ce serait plus difficile de le mettre devant le fait accompli. Je cherchai ma protégée, inquiet : où était-elle passée ? Je tremblais de peur, lorsque me vint à l’esprit l’idée la plus plausible : elle avait été expulsée de chez moi, de bon matin, avant mon réveil. Ah ! ce n’était pas juste, moi aussi j’avais des droits. Je pensai demander des explications à mon père, mais je n’en eus pas le courage. Je courus en direction du portail dans l’espoir d’y trouver Siène, mais elle n’y était pas. J’eus envie de pleurer et je sentis qu’un complot silencieux se tramait contre moi. Quelle famille méchante que la mienne ! Ils avaient chassé ma petite Siène de chez moi !...

Mon père remarqua ma nervosité. Il m’observa. J’essayai de cacher mon émotion, mais il s’approcha de moi et me dit avec douceur :

— Tu penses à la chienne ?

Je baissai les yeux, pris pour ainsi dire en flagrant délit, j’opinai du chef. Mon père s’agenouilla sur le gazon, se mettant à ma hauteur. Et il murmura :

— Regarde, elle est cachée sous la voiture...

Je tressaillis, cette fois de joie. Je souris à mon père, plein de gratitude, je courus et plongeai sous la vieille Coccinelle. Siène était là, acculée, elle tremblait de peur, la pauvre ! Elle s’était rencognée certainement après avoir été surprise par mon père au petit matin.

Je lui tendis la main, ma présence la rassurait. Son regard était moins craintif et elle émit un grognement en signe d’acceptation. Elle me laissa lui prendre la patte avec la main que je tendais, je la tirai de dessous la voiture. Elle était toujours nerveuse, mais elle se laissa faire. Mon père s’éclipsa opportunément, laissant un sentiment de confiance et de sympathie croître entre l’animal et moi.

Le soleil de l’été tapait déjà fort. L’amitié entre moi et Siène fut scellée dans les eaux baptismales jaillissant d’un tuyau d’arrosage. Nous étions déjà des compagnons de longue date. Je découvrais alors ses

jappements doux et humbles, elle était une camarade de jeu, elle aimait s'amuser avec moi.

C' était trop beau pour être vrai :

— Cette horrible chienne ici ?

Jorge, avec sa manie de commander, venait chercher querelle.

— Papa a dit qu'on pouvait la garder !

— Sale petit menteur !

— Si, c'est vrai !

— Je vais le dire à maman !

Dans notre dos, une douce musique victorieuse se fit entendre. C'étaient les paroles suaves de notre mère :

— Moi aussi, je suis d'accord, Jorge. Ne fais pas d'histoire.

Jorge ne se le tint pas pour dit et me fusilla du regard, ainsi que Siène. Je répondis à sa haine enfantine par un rire moqueur et en lui tirant discrètement la langue. Il rentra à pas lourds pendant que je savourais un nouveau chapitre de mon enfance.

Prendre soin de Siène me donnait de l'importance, je me sentais supérieur à mon frère aîné, je ne dépendais plus de ses ordres et de son bon vouloir pendant nos jeux. Je m'amusais à présent avec mon animal de compagnie. L'amener chez le vétérinaire fut une aventure, bien davantage que d'aller consulter la doctoresse qui me demandait de me déshabiller. C'était si agréable de prendre soin de la niche en bois que papa avait fait faire, j'adorais toiletter Siène, lui apporter sa pâtée, m'occuper d'elle au quotidien. Elle ne perdit jamais les habitudes qu'elle avait acquises dans la rue. Mais son état s'améliorait peu à peu : un toit, à manger et des caresses et voilà qu'elle devenait joyeuse, elle grossit suffisamment pour que ses pattes acquièrent un galbe profilé, son poil devint brillant, son pas toujours plus alerte.

Le dimanche, nous avions l'habitude d'aller à la plage. Nous restions là à nous amuser, courir, nous ébattre dans l'eau, jouer au ballon sur le sable. Certes, je m'étais éloigné de Jorge, qui s'entêtait. Nous ne jouions presque plus ensemble, mais à présent, il me traitait mieux, ayant abandonné l'autoritarisme de naguère. Cependant, il détestait Siène, c'était imprimé sur son visage et cela m'inquiétait beaucoup. Il se montrait au mieux indifférent à l'existence de l'animal, le supportant tant bien que mal.

— Tu es plus le frère de cette horrible chienne que le mien, me dit-il un jour, alors que je délaissais l'une de nos rares parties de billes pour aller m'amuser avec Siène, qui m'appelait et me réclamait en grognant affectueusement.

Nos parents administraient habilement la situation. Il m'interdisait d'amener Siène dans la chambre que je partageais avec Jorge, le

mécontent. Ils déjouaient les demandes de mon frère, qui voulait que la chienne soit expulsée de la famille. Pour ma part, je donnais intuitivement du temps au temps : Jorge et Siène feraient la paix. Il fallait seulement attendre qu'une opportunité se présente.

Un dimanche, nous allâmes à la plage comme nous en avions l'habitude. Solitaire, Jorge aimait plonger dans les vagues, sans aller trop loin. Je restai sur le bord en compagnie de Siène, je roulais parfois dans le bouillonnement des vagues, remplissant mon maillot de bain de sable. Nos parents discutaient sous le parasol, attentifs à nos moindres mouvements : que je ne m'éloigne pas trop de la chienne, que Jorge ne s'aventure pas où il n'avait pas pied… Après un temps, fatigué de courir, je m'assis près de ma mère. Siène flairait les alentours, s'amusant toute seule. S'ébattant dans les vagues, Jorge était heureux comme un poisson dans l'eau.

Pendant que j'édifiais des monticules de sable entre mes jambes, je perçus les aboiements nerveux de Siène. Je me levai et plissai les yeux, mais rien n'attira mon attention. Mes parents discutaient distraitement. La chienne courut dans notre direction ; elle aboyait, inquiète, raclait nerveusement le sable avec ses pattes. Mon père se redressa et cria : « Mon dieu ! », et il se rua vers l'eau. Siène courut derrière lui, ma mère et moi le suivions. C'était un moment angoissant : les vagues étaient de plus en plus violentes au fur à mesure que mon père avançait dans l'eau et qu'il luttait pour aller chercher Jorge. Les gens s'attroupaient sur le bord, certains affolés, d'autres curieux, il n'y avait pas de maîtres-nageurs à cet endroit. Siène aboyait, au désespoir, essayant de briser les vagues qui la frappaient de plein fouet. La tension était insoutenable. Nous étions muets de peur.

Mon père vainquit. Il portait Jorge dans ses bras, l'allongea sur le sable. Mon frère avait été sauvé à temps. Il y avait eu plus de peur que de mal : quelques gorgées d'eau salée avalées de travers seulement. Ma mère en larmes embrassait et réprimandait son fils. Agenouillé sur le sable, mon père me regardait ainsi que Siène, hors d'haleine, reprenant son souffle et retrouvant sa couleur normale. Les gens commençaient à se disperser.

J'étais toujours apeuré et sans voix devant ce danger soudain et si proche. Sans la chienne, Jorge serait-il mort ? J'étreignais Siène et lui baisais le museau. Elle se blottit contre mon cou et accepta mon affection avec un grognement, se calmant peu à peu. Maintenant, nous étions tous les deux importants. Jorge, qui revenait de loin, serait notre ami pour toujours.

Assise sur le sable, ma mère appuyait la tête de Jorge contre elle pour le réconforter. Mon père était soulagé et revenait vers son fils :

— Ça va ?

Jorge s'assit sur le sable, les bras croisés sur ses jambes, répondit que oui, ça allait. Il appuya ses mains sur ses genoux, regarda le ressac des vagues pendant qu'il crachait en grimaçant l'eau salée.

— Grâce à Dieu… sans Siène… commenta ma mère, soulagée.

— Siène nous a alertés, confirma mon père.

Quel moment ! Siène et moi étions sur le point de nous réjouir… Maintenant, oui, nous serions une famille unie. Nous passerions notre temps à jouer. Mais non ! Jorge nous fusilla d'un regard rageur… Non ! C'était plus que de la rage, c'était un regard terrible, qui fit s'enfoncer Siène un peu plus entre mes bras et gémir doucement, tremblante de peur. Je vis deux larmes couler des yeux rouges de Jorge, certainement les plus salées de sa vie. C'étaient des larmes de haine. Nos parents se regardèrent l'un l'autre, préoccupés. Je posai la chienne à nouveau inquiète sur le sol ; nous courûmes jusqu'au bord de l'eau. Humilié, Jorge se leva, prit ses affaires et gagna le parking, le visage fermé. Nous lui emboîtâmes le pas, rentrant tous à la maison plus tôt que prévu. Jamais nous ne devions revenir à cette plage.

Pendant des jours, nous restions silencieux à la maison. Nos parents, soucieux, discutaient en aparté, à voix basse. Ils se taisaient dès que je m'approchais, faisant attention à ce qu'ils disaient. Jorge ne m'adressait plus la parole, il boudait, se punissant ainsi lui-même. Il ne faisait plus ses devoirs. Il commença à être dissipé à l'école. Renfrogné, il ne disait presque plus le moindre mot. Siène et moi étions étrangers à tout cela. Je savais qu'il y avait un problème, mais je ne comprenais pas bien ce qui se passait. Le fait est que je fus expulsé de la chambre que nous partagions pour une autre plus petite, occupée seulement par quelques visiteurs occasionnels. Un jour, Jorge resta deux jours sans sortir de sa chambre. J'entendis ma mère dire que c'était l'adolescence qui venait.

Mais c'est seulement devant ces excavations que je compris combien il fallait de pierres pour édifier une maison. Jorge et moi, hommes accomplis, plus frères qu'amis… Ces os… le regard des vieux parents, ces révélations. Ma mère dit tendrement :

— Regardez ! Les os de la petite Siène…

Une semaine après avoir sauvé mon frère, Siène disparut. Suite à une après-midi de jeux, je passai une nuit agréable remplie de rêves. Le lendemain matin, de bonne heure, je ne trouvai pas mon animal de compagnie dans sa niche, ni nulle part. Elle avait disparu sans laisser de trace. Au comble du désespoir, je remuais ciel et terre pour retrouver Siène. Mon père avait d'abord essayé de me convaincre que Siène avait fugué. Ou avait été volée. Ou était sortie dans la rue et s'était perdue. Je rejetais toutes ces hypothèses.

— On te trouvera un autre chien, mon fils.

Sans le vouloir, ma mère venait de me blesser encore davantage.

— Non ! Je veux Siène, je veux ma Siène !

Quelques jours plus tard, amaigri et navré, j'arborais un air de deuil. Ma mère me dit avec tact que la chienne était morte. Mais pour moi, elle ne mourrait jamais. Selon l'histoire officielle, avant cette révision, elle était tombée malade soudainement, on l'avait conduite chez le vétérinaire et elle y était morte. Cette histoire, je l'avais entendue, conservée, oubliée. Et puis j'avais tâché de grandir, laissant la disparition de Siène dans les limbes du passé. Mais je soupçonnais un mystère que je ne savais pas élucider.

Nous creusions ; le sol sablonneux recelait autre chose encore. Le temps avait blanchi les os. Devant moi, mon père se tenait debout, les yeux baissés, et ma mère faisait un geste d'excuse.

Un homme accompli peut-il pleurer pour quelques pauvres os d'animaux ? Eh bien oui, deux larmes perlaient sur mes joues, car la douleur de l'enfant était présente dans le cœur de l'adulte et se réveilla, me faisant souffrir encore davantage. À présent je caressais la blessure de ce crâne, qui avait été fracturé et était inerte entre mes mains.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? Vous ne m'avez pas dit la vérité, vous m'avez menti...

— Pardon, mon fils... Tu étais un enfant, tu n'aurais pas compris, murmura ma mère.

— Qui a tué ma petite Siène... ?

Éloquente coïncidence : Jorge arrivait justement à la maison. Il poussa le portail, alerte. Soudain, il tomba en arrêt devant la scène qui se jouait. Ses yeux se voilèrent, cherchèrent refuge par terre, à ce moment crucial. Je me tournai vers lui, tendis le crâne de Siène en lui lançant la terrible interrogation. Loin de nos querelles enfantines, Jorge me donna l'accolade d'un bras, et de l'autre m'enleva de la main le crâne de l'animal. Il y eut un silence gêné, la famille cherchait pour ainsi dire à tâtons la sortie d'une vieille impasse.

— J'ai tué Siène. Pardonne-moi, je l'ai tuée...

Mon frère avoua son crime dans la douleur.

— Mais c'était un accident, mon fils.

Ma mère tentait d'expliquer son geste, de peur que les vieilles rancœurs entre frères affleurent à nouveau :

— Siène était bizarre à son réveil, elle a attaqué Jorge et il a dû se défendre. Pas vrai, Jorge ?

— Non, maman. Ce n'est pas vrai. Je haïssais la chienne. Je l'ai tuée pour me venger. Ce jour-là, de bonne heure, je suis allé à sa niche, j'ai fait mine de vouloir la caresser. Siène est venue vers moi, toute joyeuse, et je lui ai donné un coup sur la tête avec un bâton qui j'avais caché dans mon dos.

Il se taisait devant mon silence. Il ne me restait plus qu'à revivre en moi la blessure inscrite sur cet os pour soulager enfin la souffrance de

l'animal. Je découvrais à présent la pièce obscure de notre maison. C'était seulement maintenant que ces os prenaient sens, comme dans un jeu de construction. Curieusement, je sentis cette douleur d'enfance s'estomper. Mais je ne dis pas un mot. Je me saisis de la bêche et cherchai à l'ombre de l'amandier une autre sépulture pour la petite Siène. Mon père, ma mère et mon frère ramassèrent les os éparpillés et m'aidèrent à balayer le passé.

La malédiction de Matamiah

Georgie de Saint-Maur

I

— Encore !

Kassim asséna un coup violent de sa masse sur le bloc de granit.

— Ça ne sert à rien, dit Von Zimmel, cette pierre est bien trop résistante, il vaudrait beaucoup mieux attaquer le mur dans lequel elle coulisse.

— Vous avez raison, l'épaula Lord Baxter, le commanditaire des fouilles, ce mur s'effrite presque sous les doigts.

Kassim et ses acolytes changèrent de cible et commencèrent à marteler le mur de sable durci. L'air contenu dans le tombeau était rance. Lady Humbert pressait un mouchoir sur son nez.

— Vous vous rendez compte ? Vous vous rendez compte ? ânonnait Lawrie qui, visiblement, ne se rendait pas compte.

Le fameux trésor de Matamiah dormait à quelques mètres seulement de cette galerie. Ah, si seulement Kassim arrivait à galvaniser ses hommes ! Cette découverte méritait bien de leur faire suer le burnous.

Une brèche de la taille d'une cage à serin fut ouverte. Une fumerolle nauséabonde s'en échappa.

— Encore ! scandait Von Zimmel.

— Un instant ! dit Kassim.

Les pelles et les pioches s'immobilisèrent dans la poussière.

— Un instant, nous devons parler.

— Parler ? De quoi ? dit Lord Baxter, surpris par le ton arrogant du wékil.

— Nous devons parler du partage !

Des murmures d'approbation fusèrent du groupe des ouvriers.

— Eh bien, dit Baxter, comme convenu : la moitié pour le capitaine, le reste pour l'équipage.

La tête de Kassim dodelinait, il faisait la moue.

— Nous ne savons pas ce que nous allons trouver, poursuivit-il. Les hommes sont fatigués, l'air est irrespirable. Je propose de nous octroyer une pause.

— Une pause ? dit Lawrie. Alors que nous sommes si proches de la réussite ?

Von Zimmel mit la main sur la crosse de son Luger Parabellum.

— Si nous arrêtons maintenant, dit Lord Baxter qui sentait le vent tourner, cela sera déduit de votre part.

— Cela sera complètement impossible à évaluer, rétorqua Kassim, tant que nous ignorerons ce qui se trouve derrière ce mur.

— Bon sang, murmura Von Zimmel à l'oreille de Baxter, ce n'est vraiment pas facile de diriger une équipe d'ouvriers locaux.

— Surtout quand auparavant ils faisaient partie d'une secte d'étrangleurs !

— Je me demande comment font les autres ?

Les archéologues et leurs subalternes regagnèrent le campement qui avait été dressé devant la tombe. De bonnes et solides tentes pour les uns, de misérables torchis pour les autres. Les toiles du douar étaient épaisses mais pas assez pour assourdir les bruits de discussion et de rébellion qui grondaient.

— Ils vont nous massacrer, pleurait Lady Humbert.

— Pas si nous leur donnons ce qu'ils veulent, assura Baxter.

— Vous voulez leur filer le magot ? s'inquiéta Lawrie.

— Vous avez une autre idée ? demanda Baxter.

— Ils n'ont plus du tout besoin de nous, soupira Von Zimmel, le trésor est à deux pas.

— Et si nous leur faisions croire que le sépulcre est maudit ? suggéra Lady Humbert.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous pourrions les persuader que la tombe de Matamiah est frappée d'une terrible malédiction qui punit de mort ceux qui troublent son repos éternel...

— Pas bête, dit Lord Baxter. Il nous faudrait une première victime.

Lawrie déglutit avec difficulté.

II

— Vous n'allez pas croire de telles sornettes, s'effarait Kassim. Pas toi, Tongo ? Et toi, Maktir ?

Les deux manœuvres cités bombaient le torse, mais restaient gênés et silencieux.

— Il n'empêche que l'un des Blancs est malade, dit le plus vieux des travailleurs.

— On devrait peut-être les laisser creuser et leur dérober le trésor quand ils sortiront, suggéra Tongo.

— Je ne sais pas, dit Kassim. Ils sont armés, nous pas.

— Oui, mais nous sommes plus nombreux, poursuivit Tongo.

À cet instant précis, Von Zimmel et Lord Baxter sortirent de leur tente et se plantèrent devant les ouvriers :

— Avis à tous ceux qui voudront nous accompagner malgré la malédiction. Tout ce qu'ils trouveront sera pour eux !

Cette proposition alléchante ne rencontra aucun écho auprès de l'équipe. Seul Kassim se montra intéressé.

III

Quand ils redescendirent tous les trois dans le tombeau, l'atmosphère était encore plus suffocante. Infestée des exhalaisons du cadavre, une poussière fine s'élevait sous les pas et irritait les poumons.

Le mur de sable s'était amolli au contact de l'air extérieur. Ce ne serait plus qu'un jeu de le percer.

Les trois hommes empoignèrent des outils, lorsqu'un cri retentit. Une étrange animation provenait du campement. Le hurlement avait été poussé par Lady Humbert : Lawrie était réellement mort.

Sans perdre de temps, les archéologues et le wékil s'attaquèrent au mur. Il céda d'un seul coup en offrant un passage assez large pour y pénétrer.

Kassim bouscula les deux hommes et se précipita à l'intérieur de la tombe.

C'était un fatras de chaises et de tabourets, un mobilier hétéroclite vermoulu, des statues de plâtre, de vieilles lampes à huile. Jamais Kassim n'avait imaginé un tel bric-à-brac.

Cependant, devant le sarcophage trônait un vaste coffre en bois.

— Le trésor ! s'exclama Kassim.

— Le trésor de Matamiah ! reprirent en chœur Von Zimmel et Baxter.

Kassim ouvrit nerveusement le caisson ; il contenait de petites boulettes noires racrapotées.

— Mais... Mais qu'est-ce que c'est que ça ? s'indigna-t-il. C'est de la merde ?

Lord Baxter s'approcha, s'accroupit et examina le contenu.

— Hmm non, diagnostiqua-t-il. Ce sont, enfin c'étaient des pommes de terre !

— Quoi ? s'étrangla Kassim. Des pommes de terre ?

— Oui, c'est intéressant (1).

— Comment ça, « intéressant » ?

— Cela signifie qu'à l'époque de Matamiah, les pommes de terre étaient très rares et constituaient un luxe inouï.

1 Hommage à Charlie Schlingo.

Pendant que Lord Baxter prononçait ces mots, Von Zimmel respirait très mal. Il plaça sa main sur sa gorge et s'écroula dans un râle effrayant.

— Que nous arrive-t-il ? dit Kassim en tombant lui aussi sur le sol.

— Ah oui, répondit Baxter, j'avais oublié de vous le dire, mais nous allons tous mourir.

— La malédiction ? C'était donc vrai ? continua l'autre en toussant comme un tuberculeux,

— Non, dit Lord Baxter en crachant lui aussi ses poumons, il s'agit d'un conflit immuno-allergique foudroyant.

— À cause de quoi ? demanda Kassim, exsangue.

— Oh, dit Baxter, il est probablement dû à l'inhalation de parcelles de pommes de terre. Ces dernières se sont d'abord putréfiées puis ont formé une moisissure qui, elle-même, s'est décomposée en particules de poussière organique.

Et, après cette belle analyse, il s'écroula à son tour.

Found poetry

K. von Gella

Chères Tarabuste éditions,

La poésie de nos jours a beau faire, beau multiplier les revues valeureuses où les contributeurs enfournent, toujours à l'œil, leurs diamants poétiques (parce que tu sais ce que c'est qu'un poème, je pense, on n'y va pas comme à la selle (sauf à fréquenter certains cercles vendômois)), et encore essuient-ils, bienheureux, les pompes des pontes qui daignent accepter en leurs feuilles-fanzines leur texte « gratis, sécable et reformaté », pontes qui, eux, tapinent sur droit d'auteur dans les vraies maisons où la poésie se moule autrement, rien n'y fera donc : tout le monde s'en fout, haïku !

Mais revenons à nous, belle maison associative. Je vous ai envoyé un recueil complet sur papier (tu imagines, mon Rimbaud, les heures de laminoir ?), un truc sincère, ma foi, et, découvrant ce midi dans ma boite à lettres métallique une enveloppe, une vraie !, du papier, un trésor, tu réalises ?, j'ai cru (mais pas tant, j'ai l'âge d'avoir tué mes dernières naïvetés postales), j'ai cru qu'il vous était arrivé quelque chose d'important, de grave : Antoine Emaz à l'hôpital pour une occlusion, une panne sèche poétique !...

Mais non, c'était juste un torche-cul pliable camouflé en bon d'abonnement ! Et puis rien, pas une patte de mouche, un « oui/non » à cocher, rien sinon un paiement par chèque requis afin de m'abonner. Mais à quoi ? À mon propre texte dont vous pendez le sort et la publication à l'encaissement de mon chèque ? Et si c'était non, in fine : c'est pas de la double peine, ça ? C'en est des manières, mon mafieux ?!

Ohé, l'Emaz, tu crois que j'ai pas flairé l'entourloupe ? Tu paies d'abord et tu jartes illico ! Pire, en prime tu subis une année durant les vers glissants et sans aucun article défini (l'absolu pardi ! *infinie friction, nerf sensible, vif sens, fulgurance !* Ok, ok, ok...) de la fameuse revue ; du papier enfin où moucher mes larmes de m'être autant désargenté dans l'espoir trompé d'une simple réponse !

Oh, mais quoi ! Moi aussi j'en reçois des pubs où c'est écrit noir sur blanc que « *Oui, M. von Gella* (eux font l'effort logiciel du nom)*, vous êtes*

le grand gagnant de notre super tombola ! »… moyennant trois cents euros d'achat préalable, et encore, la Fortune est si capricieuse…

Dis, franchement, Antoine, tu me prends pour un poète du troisième âge ? Pour un membre honoraire du cercle des poètes retrouvés du Vendômois (sic) ? Et au fait, elle n'était pas interdite cette pratique de retape à l'épate ? Il est où le gogo poétique de ton bonneteau littéraire ? Bonimenteurs, va ! (Et j'ai pas dit « Robots la crotte », n'est pas Céline qui veut…)

Ainsi, chères éditions Tarabuste, je me vois au regret d'apposer tout spécialement pour vous sur ma boîte aux lettres métallique un autocollant *STOP PUB POÉTIQUE* (sous forme d'haïku, je pense), en justes représailles. Proust dirait « une algarade », dans *Sodome et Gomorrhe*…

Alors, dent pour dent,

K. von Gella

STOP PUB POÉTIQUE

PLUS UNE TUNE, ANÉMIQUE

TROP PUR POUR TA CLIQUE



Le bateau ivre

par Olivia HB



Poussières de grain

par Olivia HB

Le piano de l'impératrice / Urbex is my playground

par Xavier de Bordeaux



Bris de silence

par Éric Vial-Bonacci



Lucioles sous la pluie

Alain Lasverne

Dans cette rubrique, une nouvelle sur le thème de l'apocalypse doit proposer une vision originale de la fin du monde ou les conséquences d'un cataclysme planétaire.

La journée d'hier n'a été que pluie. Un moment d'accalmie vers dix-huit heures et les gros bataillons de la grisaille ont repris le ciel pour ne plus le lâcher. Personne n'avait même levé la tête.

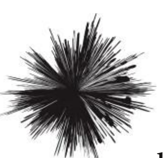
Nos souvenirs de grand soleil sont délavés. Ce soir, des lames froides tombent toujours sur les plastiques tendus devant les fenêtres disparues, des lames qui ne cesseront qu'au déluge dernier. La pluie de feu promise pour l'Apocalypse serait une véritable délivrance. À vingt-cinq ans, j'ai du mal à imaginer l'éclat et la chaleur du soleil. La dernière pluie qui m'emportera sera quelque chose comme un aboutissement. Ça doit bien faire trois ans qu'il s'est éteint.

Maman va plus mal, son abcès suppure, elle faiblit de jour en jour. Il faudrait des pansements secs. Mon soleil à moi, tu ne vas pas partir et me laisser seul ? Sans papa, puis sans toi, non. Je vais trouver ce qu'il te faut. Tu auras tes médicaments et une boîte étanche de pansements, je le jure. Du fond de son lit elle me regarde, et je la vois s'enfoncer. Les os de son visage ressortent de plus en plus. Je résiste à l'envie de me frotter les yeux.

Quand elle est tombée sur cette bêche rouillée, le jour de notre arrivée dans le village, j'ai eu un mauvais pressentiment. Une espèce de débilitante prescience, comme ces chamans qui prolifèrent maintenant que le monde n'a plus d'avenir. Si j'en étais vraiment un, je ne serais sans doute pas venu ici et personne n'aurait suivi le plongeur, pas même maman.

Je ne suis rien, je n'ai plus rien ou presque ; juste un réfugié comme soixante pour-cent de la planète. Un réfugié qui n'en finit pas de grimper, là-haut vers la clairière, l'immense clairière sèche et lumineuse. Ici, je plonge pour manger. Tous veulent manger, et la plupart ne savent pas plonger comme moi. Ils me suivent comme la meute suit le mâle dominant, vers la nourriture.

Elle respire fort, comme les plongeurs avec bouteilles que j'ai vus en photo. Ils s'amusaient dans l'eau, avant. Ils adoraient les plages, les rivières. Moi, je déteste cette chose liquide qui nous court après. Dans son univers rien ne pousse plus, les bêtes meurent de faim à cause de ce



liquide qui veut tout. L'univers nous a maudits, nous a arrangé un enfer en son sein. Moi, je n'ai rien fait. Papa non plus, noyé dans le garage par le Tarn. Le fleuve a brisé tous les barrages, toutes les digues et surtout les assurances de tous ces politiciens corrompus. Quand ils l'ont repêché, il avait les doigts à vif. Il s'est battu pour sortir du piège. Noyé dans un garage comme un chien dans une niche. Je tuerais bien un ou deux responsables. Je les planterais devant moi avec un bon bloc de ciment au pied et je laisserais l'eau monter.

Nous traquons la nourriture, ou ce qu'il en reste. Bientôt, il n'y aura vraiment plus rien. Je n'en dors plus, personne ne dort. Nous brûlons chaque minute dans l'angoisse. Au moins, l'espèce aura fait son tour de piste et la Terre reprendra ses affaires naturelles. En attendant, je plonge. Je plonge dans cette eau que je déteste en espérant ne jamais remonter. Je remonte toujours depuis les hypers engloutis que je visite, avec des conserves en acier, en verre ou en plastique. Une bonne partie est encore mangeable.

Fin de soirée. Quel mois ? Je ne sais plus vraiment. Septembre, peut-être. Il fait toujours froid, la pluie tombe, un peu ou beaucoup.

On est là, à l'abri pour un moment, le temps que l'eau se décide. Parents, enfants, frères, sœurs, cousins, beaux-pères et belles-sœurs, tous ceux qu'on a pu rameuter pour faire une tribu qui tiennent sous la pluie. Une vingtaine à prier en vain vers on ne sait quoi. Dieu, s'il existait, n'aurait pas joué un tour aussi pendable à ses créatures.

La chaleur monte, tout le monde s'apaise. Maman s'est levée et a marché courbée jusqu'à l'armoire au fond de notre unique pièce. Toute la famille bouge, les corps font signe. Vivants, encore. Maman s'est rassise dans le fauteuil, son fauteuil. Elle sort la bouteille du chiffon qui l'enveloppe en permanence. J'ai éteint la lumière.

Je ne sais pas ce que c'est, je ne veux pas le savoir. D'ailleurs, personne n'a demandé quelque chose à ma mère. Pendant une minute, on est là et on n'est plus là, ça nous suffit pour accepter de continuer. Ça brille, c'est doux et lointain, comme l'étaient les étoiles, avant. On a soufflé les bougies et chacun s'est posé pas loin de maman, dans le noir. Elle enlève le bout de chiffon toujours d'un geste vif qui me serre la gorge. Les bouts de lumière s'agitent doucement dans la bouteille.

J'ai envie de beaucoup de choses, à ce moment. Je me sens glacé, presque mort, à dériver autour de lumières que jamais je n'atteindrai. Ça ne dure pas. Le reflet d'un œil fasciné, l'ombre d'un visage tourné aussi vers la bouteille me distraient. On danse, quelque chose me balance, balance la pièce, le monde autour. Oui, je danse dans ma tête. Une espèce de printemps me tient et monte une mélodie que fredonne quelqu'un, je



ne sais qui. Une mélodie qui connaîtrait les jours futurs que nous aurions à rencontrer. Maman a emmitouflé la bouteille. Voilà, je me sens tout triste, tout fragile, creusé par le souvenir de quelque chose qui n'existe pas.

On va plonger. La peur, chaque fois. Là-dessous, il y a des maisons, des champs, des tondeuses, des voitures, à l'occasion des églises. Des magasins, évidemment. Voilà ce que nous cherchons. Les cartes, les souvenirs, les panneaux de signalisation qui restent encore debout nous guident. Parfois, je sens de la colère dans l'eau sombre. Je vérifie une fois encore mon matériel. Tuba, marteau, couteau, gants, harpon, ventouse, corde. Les autres nettoient leurs masques, soufflent dans leurs tubas. Ils n'interviendront pas vraiment à ce stade. Aucun n'a plus de vingt ans. Ils resteront autant qu'ils pourront avant que je ne pénètre dans l'hyper. Je m'assurerai de la suite avec ma mini-bouteille d'oxygène. Trouvée par hasard au fond d'une carcasse de magasin de sport. Nous avons quatre bouteilles pleines. Deux se sont vidées en l'espace d'un mois. On trouvera peut-être une autre carcasse qui aura échappé aux rapaces. Y a peu de chances, les chaluteurs sont organisés. Ils plongent en grands groupes pour ratisser les fonds, ramener les conserves et tout ce qui peut servir ou être vendu.

J'ai fait mon signe de croix habituel et tout le monde s'est jeté à l'eau. Ça y est, je vois le dôme en néo-plastic. L'hyper surgit du fond, semble monter vers moi comme une baleine longtemps cachée. Je regarde ma garde rapprochée et je fais signe. Nous remontons en bon ordre, je redescendrai seul.

Ils pensaient protéger leurs temples du ciel. C'est de l'enfer qu'est venue la fin. L'enfer liquide ne leur a pas laissé le temps de réagir. Cette eau semble vraiment avoir une espèce de conscience. Conscience du mal. Elle veut saisir et noyer, sans prévenir, sans échappatoire. Je l'entends presque ricaner. Malaise familier. Elle monte doucement et n'est pas tellement trouble. Je distingue vaguement quelques immeubles sombres, ondulant dans la nuit aquatique. Ce devait être un quartier résidentiel, ici. Je perce puis tranche patiemment au couteau le dôme contre lequel je suis collé par ma ventouse. J'ébranle la paroi par des coups de marteau réguliers. Voilà, la carapace est fêlée. Un peu plus loin sur le dôme, je pose une autre ventouse, passe une corde dans le crochet qui la surmonte. Me voilà encordé. Je respire une bouffée d'air et j'attaque la paroi un peu plus loin avant de tirer un grand coup sur la portion découpée. Elle cède et l'eau s'engouffre, sans vraiment m'entraîner, preuve que cet hyper est déjà rempli à peu près complètement. Les coques devaient protéger ces paradis de la consommation de la pluie et des inondations devenues fréquentes et



puissantes. L'eau a gagné, naturellement. De toute façon, pas mal de perceurs s'activent dans tous les coins faiblement immergés.

Une fois l'équilibre aquatique rétabli, je me coule à travers la coque et descend le long de la réelle paroi de l'hyper, un mètre en dessous du trou. Les vitres de plastique me renvoie la lumière et je ne distingue rien ou presque à l'intérieur. À mi-distance du fond, un reflet m'attire l'œil. Je m'immobilise, éteint ma torche et continue à battre des palmes doucement. La nuit me tombe dessus, m'étouffe. J'attends un peu, mais aucun éclat nouveau n'apparaît. Quelque poisson phosphorescent sans doute.

La jauge de l'oxygène descend trop vite. Il faut accélérer.

Je gonfle un ballon que j'attache à une fine corde. Il montera jusqu'à la surface. Le chemin tracé, je pénètre dans l'hyper. L'entrée n'est même pas barrée ou bloquée. Je pousse les portes d'acier et de plastique, qui s'ouvrent sans résister. Quelque lumière résiduelle traverse et le dôme de l'immense coupole du bâtiment. Des caddies recouverts de mousse attendent le client. L'espace devrait s'illuminer et une voix synthétique m'inviter à entrer, ou me vanter les produits du jour. J'avance dans le silence ponctué par mes respirations régulières. La lueur fantomatique de la surface est plus visible dans les hauteurs. J'ai envie de donner quelques coups de palme et de rejoindre cette zone où l'eau semble plus humaine. Je résiste et repère les caisses que je laisse derrière moi. J'avance dans les travées sombres comme un fantôme d'une époque disparue vers les rayons de milliers de conserves. Je ne vois pas bien les étiquettes. J'ouvre mon sac à dos et commence à entasser tout ce qui me paraît propre. Quand je peux, je m'applique à déchiffrer les dates limites les plus lisibles. La date limite générale ne tardera pas. Toutes les conserves seront alors périmées et nous n'auront plus qu'à laisser les eaux leur offrir un dernier linceul sans gloire. Le sac est plein. Je reviens à la porte de l'hyper et tire sur la corde. Bientôt les trois premiers nageurs arrivent, leurs yeux un peu exorbités, leurs gestes fébriles dans la peur de l'incident, du manque d'air. Ils foncent vers la sortie en tenant le sac chacun par un bout. Je sors un deuxième de mon sac à dos et commence à le remplir.

— Tu n'es pas blessé, tu respires bien ? Tu devrais laisser la place aux jeunes.

Maman se frotte la bouche et il me semble voir une goutte de sang sur la serviette, comme si ses gencives demandaient grâce. Je n'ai pas ramené grand-chose de fameux. À moins que ce ne soit le début de cette maladie dont nous a parlé un réfugié d'un groupe parti vers l'est, vers un territoire montagneux inaccessible aux eaux, croit-il. Les conserves nous priveraient de quelque chose d'essentiel au corps humain, quelque élément présent dans les légumes ou la viande fraîche. Je ne sais pas.



Ses cheveux sont ternes et ses mains crochues comme si elles voulaient muter en griffes, pour rejoindre le règne des oiseaux avant de mourir. Je ne suis pas sûr que les oiseaux soient mieux que nous en ce monde. Sous un linge, à côté d'elle, elle garde la bouteille, jamais bien loin. « Jamais toucher », dit-elle, comme si la lumière d'un autre monde pouvait être nuisible. Peut-être, si on est condamné à celui qu'on a.

Quatrième jour à chercher notre nourriture sous les eaux. Je ne suis pas fatigué, je ne participe pas au gros travail et ne m'épuise donc pas en apnées successives, comme les autres. Deux heures se sont écoulées, dix sacs sont remplis, le témoin de la bouteille d'air est presque dans la zone rouge. Quelques poissons se sont infiltrés à notre suite. La lumière de ma torche les attire sans doute. Ils sont plutôt craintifs et de petite taille. Sans arrêt, ils tournent et contournent ce spécimen d'une espèce menacée.

Je passe au-dessus des rangées de vêtements qui flottent sous ma lampe comme des méduses implorantes, glisse le long de ce qui fut un comptoir. Je sors de l'hyper, remonte la coque et passe dans le vide de l'espace aquatique.

Nous avions tous des écrans, avant. Tous ces écrans où nous apprenions le monde, comme le monde apprenait de nous. Aujourd'hui nous sommes seuls. Nous nous voyions, nous nous touchons, nous nous devinons comme jamais et nous n'avons jamais été aussi seuls. Nous aurions pu être ensemble, mais quelque chose nous a leurrés. Perdu, le cap, cette boussole intérieure qui toujours nous donnait la direction à suivre, tant bien que mal, pour vivre les uns avec les autres. Bien sûr, nous nous soutenons, nous sommes pères avec nos enfants — pour ceux qui en ont —, nous aimons nos femmes et nos maris, pourtant nous avons perdu non seulement le savoir-faire, mais la joie d'être ensemble. Nous sommes plantés les uns à côté des autres dans une proximité forcée qui ne nous rapproche pas, ou plus. Nous n'avons plus de nécessité, si jamais nous en avions une à l'origine.

L'ennui. L'ennui drape les jours humides d'un linceul permanent. Nous n'avons pas grand-chose à faire, finalement, et j'ai tout le temps d'écrire, même si je ne sais pas à qui sont destinées ces feuilles. Amer. J'aimerais ne pas l'être. C'est mieux que d'avoir peur. Souvent je me dis que notre temps est passé. Nous sommes devenus superflus. Nous irritons la Terre depuis trop longtemps. Déjà passés en enfer, l'entrée s'est refermée sur nous quand l'eau a rendu caduques et risibles toutes les prévisions. Il faudrait un dieu, un dieu bon, un dieu puissant et sauveteur. La pluie ne le permet pas. Un dieu en bottes et ciré, vous imaginez. Je n'ai pas peur de l'enfer, je ne vois rien à attendre. Mais nous avons six enfants ici, dans cette villa abandonnée que nous occupons. L'éclat quitterait leurs yeux, leurs



bouches se fermeraient, leurs corps s'affaisseraient sous la pluie. Non, même l'enfer ne peut vouloir ça.

Les conserves n'ont pas fait une semaine. Demain, il faudra replonger. L'hyper est loin d'être vide, heureusement. Ce soir, tous en rond, nous nous sommes goinfrés, affalés sur les chaises ou les deux canapés du salon abandonnés à la va-vite, comme le reste, sans doute au moment des troubles de l'année dernière. Ça doit être un crève-cœur de quitter une grande maison comme ça. La nôtre n'était pas si vaste. Carla a chanté des vieux succès qui n'ont plus d'ondes pour filer à travers le monde. Elle oublie peu à peu les paroles et personne ne s'en souvient comme elle, de toute façon. Carla s'excuse, trace dans l'air toujours les mêmes figures du regret de ses mains délicates et passe à une autre chanson. À moins que Dan ne prenne sa flûte. On pourrait deviner dans ces lieux humides et gris quelque chose comme un tendre retour, quelque chose d'ancien qui recommencerait à sa façon. Je sais, moi, que nous sommes épuisés, que les dieux et les anges qui, seuls, pourraient nous donner l'étincelle, ne nous regardent pas.

Il faisait nuit, le gris laissait miséricordieusement place au noir et personne ne chantait plus ni ne jouait. Les rares livres que nous avons emportés sont lus et relus. Maman nous a regardé de ses yeux si grands, presque translucides comme s'ils donnaient sur un autre monde intermédiaire entre les vivants et les morts. Elle sait qu'elle n'aura pas à supporter la pluie bien longtemps. La bouteille la retient. Elle doit bien contenir cinq litres. Les lumières spectrales à l'intérieur lui parlent d'une manière qui impose un silence précaire au temps et à la maladie. Bientôt, la nuit viendra pour elle et elle partira. Elle ne verra pas la suite, bien sûr, elle ne verra pas la suite et c'est tant mieux.

Peut-être que les lumières dessinent des chemins secrets, le code d'une évasion mentale vers un ailleurs, une clairière vers un nouvel univers. Elles bougent parfois lentement, parfois si vite que l'œil ne voit que la trace du mouvement, comme une comète en miniature. Elles sont toutes blanchâtres avec des reflets bleutés presque imperceptibles. Je suis heureux d'avoir cette chose qui peut-être n'a rien d'une bouteille, ces lumières filantes ou immobiles comme des fanaux à l'entrée d'un port. Je crois faire quelque chose en les regardant. Quelque part, elles et moi étions destinés à nous regarder, sans rien faire, nous regarder et rêver.

Nous voilà couchés, tant bien que mal. La répartition des chambres entre couples et célibataires pose toujours problème. Cette fois, j'ai une chambre à moi seul, vu que je dors à la cave. Les murs sont épais et la température fraîche mais sans plus. Mon duvet ne craint rien.

La radio ne fait que crachoter et nous n'avons pas eu de visites de voyageurs. Ce soir, c'est Jules qui a mesuré. L'eau monte d'à peu près un



millimètre à l'heure. Il va falloir bouger bientôt. Mais vers où ? En hauteur, nous serons un jour ou l'autre coincés au-dessus de toutes les villes noyées, la nourriture avec. Alors, quelle direction ? La radioactivité s'est répandue, il y a déjà trois ans, à partir de l'inondation subite de la centrale de Blaye. Tout est parti de là, évidemment. Un tiers du pays est rapidement devenu zone morte. Le reste a tangué, puis tout s'est effondré en cascade jusqu'au silence général, aujourd'hui. Les rayons n'ont pas dû faire de pause. Nous sommes loin de Paris, mais pas question d'aller vers Bordeaux. Le Nord est un meilleur choix. Le centre névralgique est toujours là, sans doute. Si un peu de vie persiste, c'est là-bas, même si la capitale a mené le pays à la noyade. L'est me paraît une bonne direction, sans plus. Ou le sud où nous sommes. Descendre encore plus, vers la mer. Un ciel rouge défile sous mes paupières closes et le sommeil me prend sans prévenir.

Au lever, j'ai senti que quelque chose n'allait pas. Une intuition, peut-être. Des voyageurs ont raconté que les rayons font des choses bizarres au cerveau humain. J'ai circulé entre les corps, dans les différentes pièces, respectant les chambres des couples. Rien. Le jour sale filtrait à travers les volets. Je suis revenu dans le salon. Sur son canapé, maman respirait avec peine, la tête inclinée vers l'arrière, la bouche ouverte. Il serait bien qu'elle s'en aille dans le tunnel du sommeil, sans retour. La toile grossière qui entourait la bouteille était posée juste à côté, mais elle ne couvrait rien. Maman ne la serrait pas contre elle, elle n'était pas tombée par terre non plus. Disparue, emportée nécessairement. Elle était bien là quand j'étais parti me coucher la veille. Elle ne s'était pas envolée, quelqu'un l'avait prise. Pas de valeur marchande. Elle distrayait juste les yeux et suscitait des rêves. Elle était précieuse pour ma mère. Elle pouvait donc faire envie. Je revis les visages, les corps tendus vers le spectacle des lumières bleutées. Qui était près de ma mère, au coucher ? Il n'y avait que Lucie, allongée sur un des matelas au sol, à quelques mètres. Elle ne ferait pas ça, ma mère comptait pour elle. Arthur aussi n'était pas loin.

Il n'était pas dans les pièces où je tournai et retournai, réveillant quelques dormeurs. Les volets étant encore clos, ils choisirent de se rendormir. La réalité reviendrait bien assez tôt, et la pluie avec. Je sortis et le vis dans un appentis à une centaine de mètres, près des décombres boueux d'un potager. Je longeai les murs sales de la maison jusqu'à me retrouver dans son dos et traversai les herbes hautes qui me séparaient de lui.

— Qu'est-ce tu fais, tu t'en vas ?

Nous avions quelques années d'écart, mais il était déjà costaud. Il leva sa tête blonde, surpris.

— Oui... Je vais tenter vers l'est. Je crois qu'on n'arrivera à rien, ici.



Partir ? Partir seul ? Le pays était une jungle, ou presque. J'avais vu juste.

— Arthur, tu n'emportes rien, par hasard ?

— Non… Que ce qui est à moi.

Je hochai la tête et me rapprochai d'un pas sans le regarder. Mon poing droit s'enfonça dans son estomac. Il se plia, mais tout de suite se redressa et me frappa au visage.

Il était fort et vif, mais j'avais cogné le premier, l'avantage était pour moi.

Il finit par me foncer dessus. Je tombai, il en profita pour prendre son sac et fuir. Je me relevai, courus à sa suite. Il n'avait pas plus de cinquante mètres d'avance, mais courait mieux que moi. Nous traversâmes à toute vitesse la banlieue vide avec ses pavillons déjà lézardés par l'eau, ses jardins repris par la nature. Nous courions en silence, comme si l'abandon général nous imposait sa loi. Il gagnait du terrain, mais le sol penchait, nous amenait vers la vallée. L'eau était là-bas, patiente.

Je le perdis de vue dans une rue en équerre. Elle débouchait sur une sorte de placette avec du mobilier en bois pour les enfants. La petite barrière qui l'entourait était à moitié brisée et l'herbe avait recouvert le sol pourtant plastifié. Plus personne ne jouerait là. Un craquement sourd me guida. Je traversai la placette et pris la rue en face. Elle débouchait sur l'eau qui avait envahi l'endroit. Arthur était coincé. Il fit mine de me foncer à nouveau dessus, mais vit le piquet que j'avais ramassé près du jardin d'enfant. Il se recula, sortit la bouteille. En me fixant, il la tint au-dessus de sa tête, puis la prit par le col et la lança vers le large en poussant un cri sourd. Un moment elle flotta, puis coula lentement.

— Mais pourquoi, pourquoi, espèce de dingue ?!

Je n'ai que des fragments de la suite. Un visage en sang et un homme qui remonte la pente un bras pendant. Il est de dos, je suis donc derrière lui. À un moment, il prend à droite et je ne le vois plus. Hier soir, la lumière de nos bougies était particulièrement faible. Maman semble aller mieux. Juste au moment où nous avons perdu les lumières, elle va mieux. D'un mal peut résulter un bien, dit-on.

Maman marche, et rit même avec Lucie. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle dans ce monde, déjà qu'avant… Toujours cet égoïsme des vieux face à la mort.

Elle ne prête aucune attention à ce qu'il se passe. Le soir, tous attendent en silence et en secret l'étrange ballet, mais elle ne voit rien de ce vide qui nous tient. Elle s'endort comme un petit animal insoucieux. Elle est revenue à la vie quand les lumières nous ont été volées par ce fou d'Arthur. Mais elles ne sont pas mortes. Elles brûlent toujours, je le sais.



Quand nous nous sommes levés, le lit d'Axel était défait. Nous avions tous mal dormi. Sa mère restait d'ailleurs enfouie sous ses couvertures. Voyant qu'elle n'émergeait pas, je me suis approché et j'ai voulu la secouer, mais l'arrondi n'avait rien d'une épaule. J'écartai la couverture. On avait rassemblé un tas de coussins qui imitait grossièrement une forme humaine.

Nous nous sommes inquiétés, nous sommes peu nombreux et Martha n'est pas la moins importante dans notre groupe nomade. La bouteille n'y est sans doute pas pour rien. À quatre on a décidé de braver la pluie pour au moins faire le tour de la villa et rejoindre Axel qui devait la chercher. La pluie tombait à lourdes gouttes pressées. Trempés très vite, nous tournions en rond. Axel n'était pas là, ni sa mère. Quelque chose se passait et je sentais bien que je devais mettre cet événement par écrit, en bon scribe que je suis. Le groupe m'avait désigné et confié les feuilles sèches avec de quoi écrire. C'est un honneur, mais je n'ai pas été surpris. Tous les groupes font ça, aujourd'hui. Nous sommes nos propres livres d'histoire, maintenant que l'histoire officielle et les livres qui la racontent disparaissent dans le chaos.

On a décidé d'aller vers notre zone de pêche. Une idée de Marie, sans grand sens, mais que faire, de toute façon ? On a pris les rues boueuses, traversé le jardin d'enfant et descendu sur la droite pour rejoindre une clairière, un grand champ qui s'achevait dans l'eau remontant du fond de la vallée. Un seul canot en caoutchouc était toujours amarré à un arbre, environ à cinquante mètres du bord. Devant nous, à cent mètres, un radeau avançait à la rame. Axel godillait d'une façon habile et le radeau progressait vers la zone où était englouti l'hyper. Julie me regarda, l'air stupéfaite. Je ne devais pas avoir l'air moins surpris. Je tremblais, je crois bien. Nous avions tous reconnu cette chevelure en nattes poivre et sel et cette robe de coupe ancienne. Des vagues strièrent la surface du lac improvisé. Axel continua tranquillement à pagayer. Comment pouvait-il rester si calme ? Le corps de sa mère était absolument immobile sur les deux bancs au milieu. Il ne faisait aucun doute qu'elle était morte. Je le sentais au fond de moi, comme je sentais la peur qui m'entourait. Elle était vive, en bien meilleure santé depuis quelques jours. Et voilà qu'elle était morte, pour suivre son fils dans une balade bizarre qui me donnait envie de pleurer, ce que faisait déjà Julie. Il fallait faire quelque chose, le suivre, le rattraper peut-être.

Le vent s'apaisa un peu. Axel était à cent mètres de nous. Il se leva et longea le corps de sa mère avant de s'agenouiller et de la saisir puis de se redresser lentement. Pas un d'entre nous ne cria. Il se tourna vers la proue de la barque et avança avec précaution. C'était la première fois que je faisais connaissance avec la mort. Notre groupe ne l'avait pas rencontrée et



les cimetières où reposaient nos défunts étaient inaccessibles. Nomades nous étions, pour la mort comme pour la vie.

Il la laissa glisser doucement à l'avant et s'appuya ensuite sur la rambarde un moment. Puis il saisit son masque et sa bouteille d'air avant de plonger. Certains avaient couru détacher le deuxième radeau. Nous embarquâmes au moment où il plongea.

Nous arrivâmes à côté de la barque assez vite. Je voyais le corps s'éloigner lentement avant de s'enfoncer, pris sans doute par quelque courant invisible. La barque était vide. Personne n'avait de réponse et nous tournions en rond à la recherche de la lueur de la lampe d'Axel, vingt ou trente mètres plus bas. Enfin, Mauricio l'aperçut, un peu à l'écart de l'hyper. Julie remarqua qu'il évoluait à la verticale du corps de sa mère. Personne n'en tira de conclusion, mais la figure de l'avenir proche sembla se préciser.

La lampe s'éteignit soudain et je me préparai à plonger. Julie me retint. D'infimes lucioles remplaçaient le rayon puissant de la lampe. Les lueurs presque invisibles ondulaient sur place, comme dans un minuscule enclos aquatique à travers lequel elles nous confirmaient qu'elles étaient encore actives, si je puis dire. Nous étions tous penchés au bord du bateau à guetter les événements du fond. Personne ne se regardait mais je suis certain que nous avions chacun la même expression sur le visage.

Les lueurs disparurent et presque en même temps un puissant rayon sous-marin vint éclairer Axel accroupi sur le fond. Puis un deuxième, un troisième. Je levai la tête et vis à une centaine de mètres un petit yacht avec une tourelle armée d'une mitrailleuse, que personne n'avait entendu arriver. Mauricio dit : « Il faut s'en aller, fuir. Nous ne pouvons rien faire ! » Il avait raison, mais je le laissais prendre les rames avec les autres.

Les lumières se rapprochèrent d'Axel puis s'agitèrent d'un côté et de l'autre. La puissance des lampes me donnaient des fragments très clairs de la scène, mais tout le reste avait fondu dans l'ombre.

Axel n'est pas revenu.

Parfois, je me demande si les lucioles continuent à briller au fond de l'eau.

Trouvaille empoisonnée



Marie-France Ochsenbein

*Cette rubrique est consacrée à un poème typographique, à l'instar d'*Un coup de dés jamais n'abolira le hasard *de Mallarmé.*

au fond d'un vieux grenier,
Traînent des souveni**R**s par milliers
sous une épaisse p**O**ussière
cherchent la lumière

au fin fond de ma mémoire,
bien rangé dans **U**n tiroir
il y a un album de **V**ieux clichés
sur les jours sombres du p**A**ssé

l'autre so**I**r, je me suis pris **L**es pieds
dans un tas de vieux papiers
où un dossier sur mes origines était dissimu**L**é
secret d'État très bi**E**n gardé

dans m**E**s mains tre**M**blantes,
je l'ai saisi sans oser le lire
de **P**eur de me brûler les yeux

ou pire

d'apprendre une révélati**O**n troublante
cur**I**euse ou imprudente, je ne sais
j'ai lu mon nom de naissance
depuis il me hante **S**ans arrêt
j'aurais préféré l'ign**O**ra**N**ce

peut-être lâche j'ai tout déchiré
pour te**N**ter de me pr**É**serv**E**r

mais...



Frank Park, l'Écrivain aux pieds d'or

Mathieu Maisonneuve

Cette rubrique est centrée sur un auteur imaginaire, une œuvre inventée ou un personnage de fiction.

Entourée par de hautes montagnes qui depuis toujours protègent sa vieille ville, Arpajon l'insoumise, le carrefour des écrivains, musiciens, peintres et bohèmes en tout genre, mystifie les sens comme nulle autre. La douce lumière de ses réverbères qui brillent comme autant de constellations sur leurs foyers sans toit souligne la mine blafarde de la ville. C'est au milieu de cette agora artistique que naquit Frank Park le 7 février 1962, d'une mère enseignante et d'un père médecin ; une famille de la classe moyenne bien éloignée de toutes ces préoccupations littéraires qu'ils estimaient réservées à une petite élite intellectuelle.

Fier de ses origines modestes, Park put dès son plus jeune âge s'appuyer sur sa force de caractère. Il contourna chacun des multiples obstacles, ces barrières de préjugés, qui tout au long de son enfance se présentèrent sur son chemin. Ainsi dans un club d'athlétisme confisqué par quelques privilégiés, il lutta pour se frayer une place de titulaire ; il y parvint finalement lorsqu'il remplaça opportunément un jeune coureur victime d'une malheureuse défaillance technique à vélo. Bien des années plus tard, malgré son intelligence incomprise d'un corps professoral largement composé d'incompétents, Park batailla pour que l'université Paris-Dauphine reconnût la pertinence de sa candidature. Il put compter pour cela sur la force de persuasion dont sa mère sut faire preuve auprès du directeur de l'établissement. Là où beaucoup voient un aboutissement, il considéra son entrée à l'université comme le début d'une nouvelle ère, une invitation à se surpasser de nouveau. Il puisa dans cette lutte des classes l'énergie nécessaire à s'ouvrir les portes de la tant convoitée Maîtrise en informatique de gestion. Dans ce nouveau monde qui se dévoilait, IBM n'hésita pas à offrir au jeune diplômé de vingt-sept ans son premier poste.

Cette aventure donna à Park l'occasion de participer à la mutation technologique qui s'amorça dans les années qui suivirent, au milieu d'une galaxie d'hommes aux intérêts et aux fantaisies vestimentaires rigoureusement identiques. Un nouvel élément qui, selon ses dires, le combla tant il se sentait comme un poisson dans un bocal. Malgré une carrière chronophage, Park parvenait tout de même à s'accorder le temps libre dont il avait tant besoin, qu'il partageait entre les allées du bois de



Boulogne, dans lequel il allait chaque soir courir pour combler son besoin de solitude, et les cafés du boulevard Flandrin où se passaient ses soirées d'échanges avec ses anciens camarades d'université. Parmi eux figuraient notamment Gérard Mockett, philanthrope œuvrant grâce au commerce du tantale à la promotion des civilisations africaines, ou encore Sylvain Lacroix, futur directeur du groupe médiatique Univers Sale. Les patrons de ces cafés des quartiers populaires de l'Ouest parisien, dont certains ont depuis fièrement accroché aux murs de leurs établissements des photos d'eux aux côtés de ces jeunes sans-le-sou devenus célèbres, se souviennent de ce groupe qui se retrouvait tous les jeudis pour débattre d'idées nouvelles autour de l'espoir que faisait naître en eux la nouvelle classe politique française emmenée par Jacques Chirac.

Au dernier sous-sol de sa tour, Park voyait le monde évoluer ; une révolution dont il était un acteur à part entière. Les internets se développaient à toute vitesse, les disquettes atteignaient des capacités hors du commun et devant la peur d'être ringardisés, les Français songeaient à s'équiper. Derrière ces métamorphoses physiques et sociétales, Park continuait son ascension : d'abord responsable de la rédaction des introductions des rapports d'études, il fut bientôt propulsé à la tête d'un pôle regroupant, en plus des introductions, les annexes et la bibliographie. Il s'agissait là d'une marque évidente de reconnaissance à son égard dont il se sentit très flatté.

Devant une charge de travail si dense, il réfléchit dès le milieu des années quatre-vingt-dix à tirer parti de son peu de temps libre, sur lequel sa vie sociale n'empiétait que très modestement, pour développer un moyen d'automatiser l'écriture des rapports. Ainsi il disposerait de davantage de temps pour se consacrer à l'exercice physique sous toutes ses formes, en l'occurrence pour lui une pratique assidue de la course à pied. Mieux encore, partisan d'un effort justifié, il orienta ses recherches vers une machine qui saurait convertir les pas en mots.

Plusieurs années d'expérimentation permirent à Park d'enfin atteindre un résultat passable qu'il jugea, par pragmatisme, acceptable. Il estimera d'ailleurs quelques années plus tard, dans une interview au quotidien *Metro*, que le perfectionnisme est le terme que l'Homme a choisi pour qualifier sa vanité.

Cette machine, qu'il nomma « Blabladeuse », se définit comme l'ingénieuse alliance entre l'expression corporelle et la sensibilité littéraire. Park s'empressa, lorsqu'il estima son invention prête à produire ses premiers textes, de déposer un brevet pour ainsi résoudre la question de la propriété intellectuelle et, avec elle, ces diverses préoccupations d'ordre bassement financier auxquelles il n'attribuait que peu de crédit. Si elle



n'était initialement destinée qu'à l'écriture de rapports, la machine subit par la suite un profond remaniement pour finalement devenir la merveille que Park continue d'utiliser au quotidien.

Invité à une émission de télévision lors de laquelle il se laissa aller à quelques confessions sur l'intransigeant divan rouge de la deuxième chaîne, l'auteur décrivit son outil de travail. Composée d'un tapis de course et d'une imprimante, la Blabladeuse, témoigna-t-il, est à l'écrivain ce que la guitare est au guitariste ; son prolongement naturel, son moyen d'expression, l'outil grâce auquel la magie opère. Un outil d'autant plus unique qu'il s'agit du seul exemplaire

Le tapis de course, carburant de la création, est équipé d'une interface programmable sur laquelle le coureur peut régler la résistance. À la différence des autres machines du même type, c'est lui qui fournit l'énergie nécessaire à mouvoir l'ensemble et ainsi il imprègne le rythme de la course. Park concéda avoir depuis la création rajouté un grand écran servant à exalter son inspiration en visionnant un film ou même, lorsque la mélancolie s'empare de lui, en laissant défiler de mystiques images qu'il a le plus souvent ramenées de ses nombreux voyages.

Connecté à ce tapis se trouve le point névralgique de la Blabladeuse ; le cœur des émotions en quelque sorte, où se croisent les canaux de la sensibilité. Il s'agit au premier abord d'une simple boîte noire de quelques dizaines de centimètres de côté dans laquelle viennent se loger un enchevêtrement de câbles de tous diamètres. En façade pourtant figurent plusieurs cadrans, signes distinctifs de la machine. Ces cadrans, tous identiques en apparence, prennent la forme de jauges dans laquelle une aiguille renseigne le niveau. Sous chacun d'entre eux, un curseur assure le réglage, de l'absence totale jusqu'à la prédominance. En y regardant de plus près, au fond de chaque cadran est inscrit un mot : *Histoire*, *Aventure*, *Sexe*, *Amour*, *Suspense*, *Enfance*, *Amitié* et *Humour*. C'est là l'essence même de la littérature de Park, ces émotions qui se dessinent avec tant de force dans chacune de ses œuvres.

En dessous, une batterie de molettes recouvertes de chiffres permet de spécifier le format du livre ou encore le nombre de chapitres. Ce sont elles aussi qui donnent à l'histoire son contexte, comme les dates de début et de fin. Sur le côté enfin, une large fente d'où sortent, une à une, ces pages recouvertes de caractères qui constituent le chef-d'œuvre.

Il n'est là pas question d'une quelconque vitesse d'impression ; l'ensemble du processus de création évolue à la vitesse que le coureur décide d'imposer. C'est bien lui le métronome ; lui qui, au moyen de sa foulée, lente ou rapide, imprime le rythme de son récit. Ainsi il lui suffit d'accélérer pour que l'intrigue en fasse de même et que les pages sortent elles aussi plus rapidement.



Lorsqu'il mit au point la machine, Park ne s'imaginait toutefois pas qu'elle le conduirait à l'avènement. Il voyait alors en elle la complétude de l'épanouissement personnel par la symbiose entre l'exercice physique et la productivité professionnelle, ces deux mondes d'apparence inconciliables. À cette époque encore, les jauges servaient à définir de tout autres substances. L'élément déclencheur arriva quelque temps plus tard, lorsqu'au milieu de son cercle d'amis l'agent Antoine Morel, qui comptait déjà dans sa clientèle la présentatrice Rosie Daprès, lui proposa cette idée qu'il trouva tout d'abord saugrenue ; puisqu'elle excellait tant à la rédaction de rapports, pourquoi ne pas essayer d'adapter la Blabladeuse à la création de romans ?

L'entreprise tenait davantage du pari, pourtant Park déploya tout son talent pour la mener au succès. Plusieurs mois plus tard, il retrouva ses amis et dans le courant de la soirée, il leur lut spontanément les quelques pages d'une nouvelle. Devant l'enthousiasme de son audience, il annonça alors sa réussite, puisque c'était avec la Blabladeuse qu'il avait écrit ces mots. Morel fut à ce point stupéfait qu'il n'hésita pas à lui offrir ses services. Il ne doutait pas qu'un tel talent devait à tout prix être introduit à son cercle de connaissances, et notamment à l'éditeur Bill Bocquet-Bobard. Les deux hommes se donnèrent alors trois mois pour mettre au point un manuscrit que Morel présenterait ensuite à différentes maisons.

Pour ce qui allait devenir *La Force de l'amitié*, Park démontra toute son audace en positionnant à mi-course tous les curseurs de sa machine. Il consacra ses soirées à courir avec la même énergie inépuisable, en ne divergeant presque pas de sa vitesse nominale pour ainsi accentuer le côté linéaire de son récit. Deux mois seulement lui furent nécessaires avant que ne retentisse la cloche de la Blabladeuse qui, lorsque sortait la dernière page, annonçait que le texte était prêt. Selon l'anecdote racontée par Morel dans son autobiographie, les deux hommes ne le relurent pas dans les brasseries du seizième arrondissement, comme ils en avaient l'habitude, mais aux abords de la Seine, sur le sable gris de Paris Plages. Loin d'enlever à leur fascination, cela sublima leur expérience littéraire. Morel et Park auraient d'ailleurs, par superstition, gardé cette habitude de ne relire les manuscrits de Park qu'au bord de la plage.

L'auteur, bien que débutant, marqua déjà le milieu par la rigueur de son écriture puisque seules des corrections mineures furent apportées au texte original. Morel honora sa promesse et présenta Park à Bocquet-Bobard, le responsable de la maison Albert Défont. L'éditeur possédait déjà une solide réputation d'exigence, avec des livres classés parmi les meilleures ventes dans toutes les gares du pays. Un après-midi d'automne, il balaya consciencieusement l'ensemble du texte. Au-delà de l'intrigue, il



fut saisi par sa capacité à rester accessible même en ne lisant qu'une ligne sur deux. Bocquet-Bobard comprit alors qu'il tenait avec Park une révélation littéraire assurée ; il sortit du tiroir de son bureau l'un de ces contrats standards sur lesquels il ne lui restait qu'à apposer le nom de l'auteur. Par son expérience et son intelligence littéraire, Bocquet-Bobard s'entretint brièvement avec Park — lequel écrivait encore sous son vrai nom, Jean-Dominique Schlümberger d'Orléans — et lui proposa d'opter pour un nom d'emprunt moins connoté. Dans le même tiroir, il attrapa une feuille sur laquelle était inscrite une liste de noms, dont certains étaient rayés, puis émit l'idée de « Frank Park », qui séduisit instantanément l'auteur. Même si le roman était déjà prêt à être publié, la maison suggéra d'attendre le printemps, une période plus adaptée au profil des lecteurs potentiels.

Lorsque parut enfin le livre, il n'y eut guère à forcer la promotion pour susciter l'intérêt du grand public. La maison d'édition se contenta d'envoyer un exemplaire à différents médias nationaux — journaux, radios et chaînes de télévision — qui, sensibles aux indéniables qualités littéraires de l'ouvrage, se firent une joie d'en parler, d'autant plus librement que bon nombre de ces médias appartenaient au même groupe de presse qu'Albert Défont. La critique, *Psychologie Magazine* en tête, salua l'arrivée d'un vent de fraîcheur dans une littérature française cruellement vide de jeunes talents. Pour s'habituer à cette fulgurante notoriété, l'éditeur proposa son support à Park ; s'il ne réfutait pas l'existence chez son jeune auteur d'une certaine familiarité avec le concept de communication, il assura tout de même la présence permanente d'un conseiller.

Après de tels honneurs, Park n'ignorait pas qu'il lui restait encore à réussir l'exercice délicat de la confirmation. Un auteur digne de ce nom, annonça-t-il sur son site internet, doit se concentrer totalement à l'écriture : il présenta donc sa démission à IBM pour prendre officiellement le statut d'écrivain à plein temps. Il acquit très vite, et de manière inconsciente, l'approche propre aux grands auteurs de s'effacer du message de leur œuvre pour se concentrer sur les attentes des lecteurs. Les élections présidentielles venaient de laisser dans leurs cœurs un vide tel qu'il fut évident pour Park que son ouvrage suivant devait parler d'amour et d'aventure. Il ne s'attribua pas plus de deux mois de vacances et se remit aussitôt au travail. La genèse de ce second roman dura plus de trois jours, à la suite de quoi Park s'estima heureux des réglages de sa machine. Il put alors se remettre, chaussures aux pieds, à l'écriture.

Preuve de la confiance que lui accordait Albert Défont, Park disposa de six mois pour soumettre son manuscrit. Il s'était engagé par contrat à



écrire cinq nouveaux romans en autant d'années, selon un calendrier rigoureux qu'il continua de respecter par la suite : le manuscrit est proposé en février au comité de lecture dont le membre procède à une relecture méticuleuse de près d'une semaine, puis le livre est mis en page. Les services communication et stratégie se réunissent alors à plusieurs reprises pour statuer sur le choix d'une image de couverture. L'objectif est finalement de distribuer le livre au mois d'avril lorsque la météo plus clémente permet de l'apprécier à sa juste valeur.

Paru en 2003, *Nos destins semblables* consacra Park, plus encore que son premier roman. Il l'éleva au rang de référence auprès du grand public grâce notamment à la finesse de son écriture et à sa manière de dépeindre le milieu des avocats new-yorkais. Sa propension à faire rêver ses lecteurs, à leur permettre de s'identifier malgré tout à un monde qu'ils n'effleureraient jamais même du bout du doigt, lui valut l'exigeant prix *Femme actuelle*. Lors de son discours, il déclara que la force de l'auteur résidait dans sa capacité à atteindre le lecteur plutôt qu'à l'élever. Il attribua la qualité de ses ouvrages au fait qu'il ne se forçait jamais à écrire, préférant la douceur du passe-temps à l'austérité de la contrainte.

Dès le début de sa carrière, Park parvint à créer des affinités avec la presse généraliste grâce à sa sympathie autant qu'à son profond humanisme. Il n'hésita pas à utiliser sa notoriété pour défendre la cause des plus faibles. Il dénonça ainsi les inégalités sociales en chantant aux cotés des Enfoirés, mais il mena aussi de nombreux combats engagés, en se prononçant notamment en faveur de la recherche contre le cancer et contre la faim dans le monde. Des combats de l'ombre, telle sa participation au Téléthon où il ne put retenir ses larmes devant les terribles images d'un enfant myopathe. Il sortit profondément affecté de cette expérience au point de lui inspirer l'écriture de son sixième roman, *Mes derniers jours avec toi*. En préface, Park rendit un hommage poignant à sa condition d'auteur en soulignant l'importance de la mélancolie dans sa démarche. S'il n'y renie pas son caractère angoissé, il assume malgré tout son rôle de héraut, son devoir de guider ses lecteurs. S'adapter au monde écrit-il, passe par une grande écoute ; ainsi reconnaît-il l'importance qu'il accorde aux télévisions et radios à forte audience pour se sentir pleinement en phase avec eux.

Depuis plusieurs années déjà, les romans de Frank Park s'exportaient avec succès mais l'adaptation de *L'Inconnue de Montmartre* arriva comme une consécration. Elle témoigna d'une certaine forme de reconnaissance envers la qualité de son travail et sa capacité à toucher un large public au-delà des différences culturelles. L'Américain Mark Fire réussit ainsi à souligner le romantisme de Paris avec d'autant plus de mérite qu'il choisit de confier le rôle principal à une actrice débutante, le



mannequin Julia Low. Conquis par la mise en image de son roman à succès, Park déclara qu'il s'agissait, avec celles de *Bel-Ami* et des *Misérables*, d'une des meilleures adaptations qu'il ait vues. Il encensa ce talent particulier à l'école américaine pour la transposition pudique et naturelle des sentiments.

Lorsque sortit son douzième roman, *La Profondeur du silence*, Frank Park décida de limiter ses apparitions médiatiques pour ne plus se concentrer que sur les plus pertinentes. Parmi ses rares interviews, il choisit de se soumettre aux rigoureuses questions de Sabine Halloumi. Se tissa à la suite de cette rencontre une amitié sincère et durable, de celles que sait créer la télévision, telle que la présentatrice proposa à Park de tenir une chronique hebdomadaire dans son émission. L'auteur, soucieux de démocratiser la littérature, s'empressa d'accepter. Son charisme et ses analyses pointues ne tardèrent pas à faire de lui l'un des critiques les plus influents du paysage médiatique, suivi par plus de deux millions de téléspectateurs en moyenne.

Malgré une aura de plus en plus palpable, Frank Park continua d'oser, de mettre en exergue son audace à travers d'intrépides créations. À travers sa collaboration avec le chanteur Benjamin, il explora de nouveaux horizons artistiques pour ainsi transcender sa sensibilité. Sa symbiose avec le jeune chanteur à la guitare donna une dimension onirique à ses textes, vecteurs d'espoir et de tolérance. L'insolente réussite commerciale de l'album vint récompenser la démarche sincère d'un artiste épanoui.

Incontestablement doué, Park a pourtant dû subir tout au long de sa carrière les invectives de journalistes ou confrères malveillants. Dans *Si tu pouvais me voir*, ceux-ci préférèrent s'attarder sur des détails plutôt que de souligner la puissance dévastatrice des sentiments amoureux. Ils pointèrent avec virulence des erreurs factuelles dans le récit quand bien même ils ne s'étonnèrent jamais de voir un piano dispenser des cocktails dans ce qu'ils considèrent être une œuvre majeure de la littérature. Si Park ancra son intrigue au cœur du mouvement romantique de Renoir et Zola qu'il admire tant, il ne s'agissait pas de confusions mais seulement d'une volonté délibérée d'explorer le champ des possibles.

Il lui fut également reproché une méprise infortunée quand à travers une tribune dans le quotidien *Metro*, il dénonça dans un vibrant réquisitoire les agissements immoraux de Neil Armstrong. Il l'accusa d'avoir trompé la terre entière pour assouvir le culte de son ego ; en exploitant la crédulité de toute une population, il avait entretenu pendant plusieurs décennies l'espoir de la conquête spatiale malgré les sérieux doutes. Park demanda solennellement à Armstrong, lorsqu'une de ses énièmes tricheries fut avérée, d'accepter qu'il s'agissait là du mensonge de



trop et de renoncer à ses sept victoires au Tour de France. À la suite d'un entretien avec son agent, il ne fallut cependant pas plus de quelques jours à Park pour avoir l'honnêteté de reconnaître son erreur. Il admit toutefois que le doute était permis.

Une certaine classe d'écrivains, garante d'une littérature volontairement élitiste, affirma que Park ne faisait guère mieux dans ses chroniques « qu'une mièvre apologie d'imposteurs de son calibre ». Si la virulence de ces termes illustrait sans mal leur volonté de confisquer l'accès à la lecture, elle offusqua surtout une opinion publique solidaire de Park et lassée de l'archaïsme du modèle unique de la littérature classique. Les réseaux sociaux se dressèrent derrière leur idole, lequel réaffirma son attachement aux valeurs éthiques. Il rappela qu'il se contentait dans ses chroniques de partager ses influences et ses coups de cœur. À ce titre, il se félicitait d'avoir pu contribuer à l'émergence de nouveaux talents tels que la jeune chanteuse Mélania et sa touchante autobiographie classée en tête des ventes dès sa sortie.

Dès ses débuts, Park fut attaqué, comme bien d'autres visionnaires à travers les époques, pour sa rupture avec la littérature conventionnelle. À un journaliste qui l'interrogeait sur la prétendue insignifiance de ses romans, Park, ému, lui demanda s'il se rendait seulement compte de ce qu'il disait. Si le journaliste lui retourna la question en lui demandant s'il se rendait compte de ce qu'il écrivait, cet épisode montra à l'auteur la cabale d'une élite jalouse à son égard. Des études affirmèrent à travers l'analyse du champ lexical de ses romans qu'il correspondait à celui d'un enfant de sixième, alors même qu'il s'agissait là d'une volonté de l'auteur que d'ouvrir son monde à tous, sans distinction de niveau intellectuel. Plutôt que de faire étalage d'un vocabulaire présomptueux, il insista sur son attachement à la simplicité. S'il lui arrivait naturellement, en se faufilant dans d'aventureuses phraséologies, d'inverser « propension » et « proportion », ou encore « conjoncture » et « conjecture », c'était avant tout dû à de flagrantes imprécisions dans le dictionnaire, des lacunes qu'il dénonça auprès de Larousse. À ceux qui comparèrent alors son style à celui du manuel de montage d'une étagère suédoise, la complexité et la diversité de ses personnages à celles d'un troupeau de hamsters, Park affirma que contrairement à certains de ses pairs, il ne cherchait pas dans l'exercice de style à s'auto-congratuler d'écrire de belles phrases mais qu'il militait au-delà, pour la qualité de l'intrigue. Elles aussi furent pourtant tristement vilipendées par un membre de l'Académie française qui les trouva « aussi consistantes qu'un mannequin de Charles LàGarfield, aussi algorithmiques que des recettes de cuisine où le sel et le poivre seraient remplacés par le chirurgien londonien et le styliste parisien ». Comme les mannequins sont attaqués par des mégères trop incapables d'ouvrir les



yeux sur leur décrépitude, Park subit la jalousie d'institutions trop jalouses pour le reconnaître.

Mais la foule ne se trompe jamais ; à la sénescence, elle préférera toujours la beauté et l'élégance de Park, qui appartient désormais à cette pléiade dont les noms figurent en plus grands caractères que les titres de leurs ouvrages, reléguant inéluctablement la petite littérature à la poussière des bibliothèques.

Œuvres de l'auteur

Romans

La Force de l'amitié, Albert Défont, 2002.
Nos destins semblables, Albert Défont, 2003.
Il n'est pas d'amour sans hasard, Albert Défont, 2004.
L'Inconnue de Montmartre, Albert Défont, 2005.
Les Sentiments inavouables, Albert Défont, 2006.
Mes derniers jours avec toi, Albert Défont, 2007.
Les Matins brumeux de Central Park, Albert Défont, 2008.
Si tu pouvais me voir, Albert Défont, 2009.
L'Ombre du doute, Albert Défont, 2010.
Sans regarder derrière, Albert Défont, 2011.
Je pense encore à toi, Albert Défont, 2012.
La Profondeur du silence, Albert Défont, 2013.
Lorsque le souvenir ressurgit, Albert Défont, 2014.
Le Meurtrier du coin de la rue, Albert Défont, 2015.
Les Plaines de l'Alabama, Albert Défont, 2016.

Filmographie

L'Inconnue de Montmartre (*Just like Montmartre*), Univers Sale, 2009. Réalisé par Mark Fire, avec Julia Low et Huge Catman.

Discographie

Camping-car, Univers Sale, 2016. Avec Benjamin et sa guitare.



À un pile-poil près

Collectif

Cette nouvelle sur le thème du numéro est écrite sur le principe du round-robin, dix auteurs en rédigeant une partie chacun (le titre résulte d'un tirage au sort entre les différents mots proposés par les auteurs).

1 (par Audrey Tison)

Aujourd'hui, c'était son jour de chance, Max en était persuadé. D'abord, il n'avait pas entendu son réveil et avait loupé le TER bondé de 7h39 qui puait la vieille sueur et la poussière. En arrivant à la gare, il avait appris qu'un incident technique était survenu sur la voie et que les passagers seraient bloqués pendant plusieurs heures — sûrement un suicide, pensa-t-il. Sur le quai, son attention fut attirée par une jeune femme blonde aux yeux cernés, Valentine, qu'il avait connue sur un forum de chasse au trésor : « La Mouette d'or ». Ils s'étaient alliés il y a trois ans environ pour mettre en commun leurs solutions et, après plusieurs expéditions équipés d'une pelle, d'une pioche et d'une boussole durant des heures de creusage fébrile, ils avaient peu à peu cessé de se contacter et étaient revenus à une vie presque normale.

Max avait rangé sa panoplie de chasseur de trésor tout au fond du grenier, avec ses rêves avortés. Valentine, quant à elle, s'était détachée de cette chasse après avoir rencontré quelqu'un, puis le type en question avait fini par l'ennuyer, comme tous les autres avant lui, et elle avait trouvé un prétexte pour le quitter. Suite à un accident de bibliothèque mal fixée — elle avait reçu sur la tête le livre *Sur la trace de la Mouette d'or* —, elle avait repensé à cette période avec nostalgie. Vingt ans s'étaient écoulés depuis l'ouverture de la chasse et personne n'avait réussi à mettre la main sur cette maudite statuette. À l'heure où l'on communiquait encore par Minitel, l'auteur de celle-ci était mort dans une sorte de dépression stupide : il ne trouvait plus le sommeil et s'était rendu plusieurs fois sur place pour vérifier sa présence, pourquoi personne ne trouvait la contremarque ? Les modes de communication étaient devenus avec les années de plus en plus accessibles et pas un seul *mouetteur* n'avait trouvé la solution… C'était à devenir dingue !

Cet accident de train et cette rencontre inattendue avaient réveillé les désirs de Max — et puis aujourd'hui, c'était son jour de chance. Il s'était avancé vers Valentine comme s'ils ne s'étaient jamais quittés et lui avait chuchoté à l'oreille : « C'est aujourd'hui qu'on la trouve. »



2 (par Marlène Tissot)

La jeune femme, regard méfiant, recula légèrement. « On se connaît ? », demanda-t-elle. Persuadé qu'il s'agissait d'une blague, Max éclata de rire. Il en fallait davantage pour entacher sa petite joie matinale. « Sacrée Valentine ! Tu pensais vraiment que j'allais tomber dans le panneau ? Mouetteur un jour, mouetteur toujours ! Mais raconte plutôt, qu'est-ce que tu deviens ? » Elle leva les yeux au ciel en soupirant. « Écoutez, je ne voudrais pas paraître impolie, mais vous faites erreur. Je ne m'appelle pas Valentine. » Max grimaça un sourire contrarié, persuadé qu'on se payait sa tête. Il y avait peut-être une caméra cachée quelque part. L'envie d'insister le tenaillait, et puis merde, il pourrait carrément demander une pièce d'identité. Ça réglerait la question. C'était Valentine, il en aurait mis sa main à couper. Mais la foule dense autour d'eux commençait à leur jeter des regards curieux. Faute de train, chacun occupe son impatience comme il peut. Alors Max s'excusa et s'éloigna en traînant les pieds.

Cette histoire, pourtant, le tracassait davantage que le train qui ne venait pas. Certains hasards ressemblent trop à des signes du destin pour leur tourner le dos. Camouflé derrière un pilier, il observait Valentine, cherchant un détail, une preuve, n'importe quoi de tangible. Il se rappela : elle lui avait montré un jour le grain de beauté sur son oreille qui rendait dingue son petit ami de l'époque. Aussi discrètement que possible, il entama une nouvelle approche, par la face nord-ouest, hors du champ visuel de Valentine, plein cap sur son pavillon auriculaire.

« J'en étais sûr », exulta Max. C'était bien elle ! Tandis qu'il s'apprêtait à la confondre, un homme en costume vert se planta face à Valentine. « Ça alors, Joséphine ! Je pensais justement à vous ce matin. » La jeune femme tenta instantanément de fuir et vint heurter Max dans sa course. Il vit la lueur de panique dans son regard, la supplique silencieuse qu'elle lui adressait, et comprit que quelque chose de grave se tramait. Au nom de leur ancienne complicité de chasseurs de trésor — mais aussi dans l'espoir d'en découvrir davantage —, Max s'écarta pour la laisser s'échapper et fourra sa sacoche dans les pattes du type en vert, qui s'étala sur le quai au moment précis où le train se décidait enfin à arriver.

3 (par Florent Toniello)

Paralysé par son audace incongrue, lui qui n'aurait pour rien au monde levé la main sur quiconque, Max resta figé un instant. Avant que la cohue des voyageurs vienne dresser entre l'inconnu et lui un mur de jambes pressées, d'attachés-cases et d'écouteurs, il eut cependant le temps



d'entrevoir, sur l'avant-bras de sa victime légèrement révélé par la chute, un étrange tatouage. Il crut y reconnaître la *Mouette* qu'il avait tant cherchée, mais une mouette aux traits durcis et menaçants, au bec exagérément crochu et au sourire sardonique. Étaient-ce ses retrouvailles avec Valentine, après tout ce temps, qui déchaînaient son imagination en général peu stimulée ?

Il n'eut pas le loisir de le vérifier. Lorsqu'il reprit enfin ses esprits, une fois la foule dissipée en direction des voitures qui s'annonçaient bondées au possible, l'oiseau et le type en vert s'étaient envolés. Bien décidé à tirer au clair cette histoire, et accessoirement à ne pas manquer le train, Max fonça vers l'amas de voyageurs. Jouant des coudes, il tenta de se frayer un chemin, scrutant chaque passager à la recherche d'un costume vert ou des cheveux blonds de Valentine. « Ne poussez pas ! », pouvait-on entendre de toutes parts, tandis que des mots inaudibles mais au débit rassurant sortaient des haut-parleurs de la gare.

C'était peine perdue. Au bout de quelques minutes — ponctualité oblige, même perturbée —, lorsque les rames eurent englouti la quasi-totalité des navetteurs soulagés mais terriblement comprimés, le signal sonore se déclencha et les portes du train se fermèrent. Max resta parmi les rares laissés-pour-compte, sans avoir pu retrouver la trace de l'ex-mouetteuse ni de son mystérieux interlocuteur. Dépité, il s'éloigna du bord du quai pour aller vérifier si les panneaux lumineux annonçaient un prochain train. Au moins ne serait-il pas trop en retard aujourd'hui. L'aventure attendrait encore un peu.

Il ne pouvait s'empêcher de penser à ce prénom de Joséphine que le type en vert avait utilisé avec autant d'assurance. Se pouvait-il que son ex-partenaire lui eût dissimulé des pans entiers de sa vie, voire une double identité ? Et que signifiait, s'il était bien réel, ce tatouage effrayant de la *Mouette d'or* ? Toujours un peu sonné et sentant une crise arriver, il chercha dans la poche intérieure de sa veste son inhalateur. « Merci pour tout à l'heure », susurra une voix familière alors qu'une main se posait sur son épaule. C'était Valentine.

4 (par Vincent Zochowski)

« Valentine, que se passe-t-il ? », lui dit-il avec toute l'émotion qui le caractérisait. Il semblait ravi de la retrouver mais, en même temps, quelque peu méfiant. « Merci, Max, mais je ne peux pas t'expliquer pour le moment, c'est une longue histoire », lui répondit-elle les yeux embués de larmes.

Pourquoi cet homme tout de vert vêtu avait-il voulu parler à cette soi-disant Joséphine, et pour quelle raison s'était-il enfui ?



Il tardait à Max d'en savoir plus sur cette étrange affaire, mais ce qui lui importait le plus à présent était de prendre le train pour son travail. Il avait déjà plus d'une heure de retard et il savait que le lundi, son patron, monsieur Abraham, était d'une humeur massacrante (peut-être due au début de semaine). Avec un tel retard, il se ferait sans aucun doute rappeler à l'ordre ; il y travaillait depuis cinq ans en tant qu'infographiste.

Tant bien que mal, il trouva le train de 8h20 et pria Valentine de monter avec lui ; peut-être allait-elle lui expliquer le fin mot de l'histoire. Ils s'assirent tous deux l'un en face de l'autre pendant que le train démarrait doucement.

« Valentine, peux-tu enfin me dire ce qu'il se passe ? », lui demanda-t-il. Après quelques instants de réflexion, elle se mit à lui parler de sa dernière découverte, dans un ouvrage intitulé *Sur les traces de la Mouette d'or*. Elle avait ensuite rejoint un forum d'entraide et, sous un pseudonyme, y avait rencontré un certain Armand, qui avait la particularité de s'habiller toujours en vert.

« Mais pourquoi donc as-tu fui devant cet homme ? », insista-t-il, perplexe. « J'ai senti le danger qu'il représentait pour moi. Une intuition, si je puis dire. »

Finalement, malgré ce retard, c'était bien un jour de chance pour Max. Il était temps pour lui de renouer avec ses vieilles habitudes de chercheur de trésor et de ressortir de son grenier pelles, pioches et boussoles. Valentine lui avait parlé d'une nouvelle piste, dans un couvent de bénédictins, du côté d'Angers.

Le sourire aux lèvres, Max lui prit la main : c'était reparti pour l'aventure.

5 (par Marilyse Leroux)

Il dut ronger son frein jusqu'au vendredi où il finit plus tôt que d'habitude. L'intraitable monsieur Abraham avait bien voulu accepter son deal contre la charrette annoncée pour la semaine à venir : un contrat d'album, plutôt juteux vu le tirage et le nombre de planches en quadri. Sans parler du défi : un jeu de onze cartes transparentes et souples, lisibles en anamorphose. Un boulot qui nécessitait du doigté et de la précision. L'arrangement avait été vite négocié, Max s'y collerait dès le lundi après le premier brief.

Pour l'instant, direction la gare Montparnasse où une tête blonde l'attendait avec tout le matériel nécessaire.

— Tu n'as pas été suivie ? Pas de petit bonhomme vert ?

— Je ne crois pas… Tu as eu le temps d'étudier les lieux ?

— Pas pu, trop de boulot, trop crevé, tu sais ce que c'est…



— Tu vas avoir le temps de potasser le sujet pendant le voyage, j'ai réuni toute la doc' depuis la dernière fois.

Valentine tendit à Max une liasse épaisse qui lui vrilla les yeux : des signes ésotériques alternaient avec des croquis pour le moins abscons. Il se crut replongé en plein *Nom de la Rose*. De quoi cogiter jusqu'au terminus…

Il leva rarement les yeux durant les quatre heures du voyage. Il les ferma même pour réfléchir à son aise.

— Mais quelle idée mes parents ont eue de m'appeler Max, je te jure !

— Et moi, Valentine ! Franchement on dirait que c'est fait exprès…

Max remarqua le léger trouble qui rosit l'oreille de la jeune fille autour du grain de beauté. Le coup de la vitre pour dissimuler sa gêne, il connaissait.

— On va louer une voiture à la gare, ce sera plus commode… Si c'est comme les autres fois, on risque de faire pas mal de boucles dans le secteur…

— Non, ça m'étonnerait…

— Et pourquoi donc, Mademoiselle Cache-Tout ?

— Tiens, j'ai oublié de te donner ça.

À cet instant, Max sentit son portable vibrer dans sa poche. Émetteur inconnu. Il ouvrit le message : « Méfiez-vous de Joséphine ». Il déplia la carte pour relire le texto à l'abri de sa voisine. Qui pouvait le lui avoir adressé ? Il inhala une longue bouffée de ventoline. Autant rester sur ses gardes…

— Je vais surligner la route pour Martigné-Briand, ça nous avancera…

— Trente-six minutes, d'après Google.

Le train s'annonçait déjà en gare d'Angers. Pas de temps à perdre, Max replia sa documentation et Valentine éteignit son ordinateur. Au moment de descendre, aucun des deux ne porta attention à ce qui était tombé sous le siège de Max — pas plus qu'au costume vert qui venait de se faufiler au bout du wagon.

6 (par Barbara Marshall)

L'estomac de Max gargouilla bruyamment. Son esprit en pleine effervescence réclamait à la fois une pitance et un café pour assembler les pièces du puzzle. Ils décidèrent de faire une pause au bistro de la gare avant de prendre la route.

— À ton avis, tu as trouvé le *pile-poil* ?

— Peut-être bien, et avant la sortie du livre le plus documenté sur la question !

— Encore un bouquin sur les secrets de la *Mouette* ?



L'arrivée du serveur leur imposa le silence.

Valentine passa commande d'un hamburger frites accompagné d'un coca light. Max sourit face au paradoxe de ses choix nutritionnels. Il opta pour un croque-monsieur salade qui lui éviterait de somnoler en conduisant.

— D'après les rumeurs, l'ouvrage en question contiendrait une cartographie complète.

— Tu veux dire qu'il ne manquerait plus que la douzième énigme ?

— Exactement !

La clé ultime composée des « reliquats » des énigmes précédentes donnait du fil à retordre aux mouetteurs les plus tenaces depuis vingt ans. Valentine l'avait-elle trouvée ? Max lui reconnaissait un talent certain pour découvrir les indices les plus obscurs.

— Roulement de tambour : et la réponse est… ?

— Les dates ! Par exemple, te souviens-tu du 9 mars 1796 qui est évoqué dans l'une des charades ?

— Bien sûr, c'est celle du mariage de Napoléon Bonaparte avec la Beauharnais.

— Chaque énigme aboutit à un évènement historique et donc à une date. Tu regroupes l'ensemble et tu obtiens…

— Un code numérique !

— Oui ! Et avec un double décryptage que je te détaillerai plus tard, j'espère arriver au *pile-poil*.

Que pour examiner la vérité il est besoin, une fois dans sa vie, de mettre toutes choses en doute autant qu'il peut. Max se surprit à penser à l'exergue cartésien de la première énigme de la *Mouette d'or*. Le feu de la chasse au trésor brûlait à nouveau dans ses pupilles. Quand son plat arriva, il l'avala avec une hâte fiévreuse qui ne devait rien à son appétit.

— On y va ?

— Avant, je voulais te donner ça.

Elle avança sa main vers lui. Après la caresse de ses doigts, il sentit dans sa paume un objet froid.

— Au cas où il m'arriverait quelque chose, cette clé USB contient le fruit de mes recherches.

— Tu as peur de quoi ?

— Un pressentiment, Max, je ne me l'explique pas.

Soudain essoufflé, il tâta en vain ses poches pour retrouver l'inhalateur. Une onde de panique commença à l'envahir ; sur le parvis de la gare, le type en vert venait de réapparaître accompagné de sbires à l'allure patibulaire.

Ils fonçaient droit vers le café.



7 (par Ingrid S. Kim)

Se forçant à respirer profondément, Max sortit de sa poche deux billets de vingt euros et le jeu de clefs de la voiture de location, qu'ils avaient tout de même réservée à l'agence Hertz attenante au bistro avant d'y venir manger un bout. L'ersatz de farfadet ne les avait pas encore aperçus à travers les reflets de la baie vitrée.

— Viens. Ne te retourne pas.

Valentine avait déjà compris. Ils traversèrent la salle et sortirent par la seconde entrée donnant sur la librairie de la gare et, rasant les rayonnages, ils purent rejoindre le véhicule toujours garé devant l'agence. Il hésita un instant : conduire sans le secours de sa ventoline en situation de stress n'était sans doute pas l'idée de l'année, mais il était impératif qu'il se concentre sur autre chose afin d'éviter la crise. Son jour de chance, tu parles. Le jeu l'amusait de moins en moins.

Il démarra, et son regard croisa celui de l'homme en vert lorsqu'ils longèrent la terrasse du café. Il accéléra, prit la direction que Valentine avait surlignée sur la carte qu'elle tenait à présent sur ses genoux, et sur laquelle elle baissait les yeux sans rien dire. Le premier virage laissa dans le rétroviseur l'agence de location vers laquelle se ruaient les trois hommes, furieux à présent.

— Bon. Il va vraiment falloir que tu t'expliques, maintenant. Et vite. On a en gros un quart d'heure d'avance sur eux, et moins de trente kilomètres avant le croisement. Il n'y a que deux possibilités, Valentine. Soit on fonce, en espérant que ce quart d'heure suffira à nous mettre à l'abri chez les bénédictins pour y faire le point, et récupérer les infos. Si c'est encore un jeu, il suffit de les battre de vitesse, d'être les premiers, non ? Soit ces types sont vraiment dangereux, et on tourne au carrefour pour les en éloigner au maximum, et nous par la même occasion. Et on s'arrête dans le premier commissariat qu'on croise. Je n'ai plus la sensation de jouer, Valentine. Plus que vingt-cinq kilomètres. Je t'écoute.

Valentine leva enfin les yeux de sa carte, balaya les jointures des mains de Max qui blanchissaient sur le volant, sa mâchoire crispée dans l'effort fourni pour maintenir une respiration régulière, sans parvenir à le regarder en face, puis les reporta sur la route. Plus que vingt kilomètres avant le croisement. Oui, il était temps de parler.

— Fonce…

8 (par Keila Silion)

Une demi-heure plus tard, la BMW noire s'engouffra dans la modeste allée du couvent.



Le moteur coupé, leurs yeux s'attardèrent devant le bâtiment principal dont l'aspect faisait plutôt penser à un hôtel qu'à un lieu de recueillement. Le voile de suspicion se dissipa lorsqu'en entrant dans le hall ils croisèrent un groupe de frères bénédictins vêtus de noir.

À la réception, Valentine attendait qu'une âme charitable vienne lui confirmer leurs réservations, tandis qu'un peu plus loin Max admirait les ornements accrochés aux murs. Soudain, il s'arrêta devant l'un d'eux. Il regarda Valentine, toujours dans l'attente de leurs clefs, puis observa de nouveau le tableau. C'était la cinquième énigme illustrée réalisée par l'artiste Michel Becker : une statue opaline semblait baigner dans un arc-en-ciel. Max était certain d'avoir déjà vu cette sculpture, mais où ?

Il rejoignit Valentine qui lui remit la clef de sa chambre. Aussitôt, il lui montra le tableau. Pendant qu'elle considérait l'œuvre en détail à la recherche d'indices, Max ne put s'empêcher de penser que les années écoulées n'avaient eu aucune emprise sur elle. Valentine avait toujours cette lueur dans les yeux, comme une flamme qui vacille mais ne s'éteint jamais.

— Eurêka ! s'écria-t-elle.

Un frère qui traversait le hall la regarda d'un air réprobateur. Valentine essaya de se retenir de pouffer.

— Je savais que j'étais sur la bonne piste ! Les dates, la cartographie, les énigmes !

— Tu as déjà vu cette sculpture ?

— Oui, il y a environ vingt minutes, et avec toi en plus !

Valentine laissa planer le suspens. Elle était sur le point de lui donner la réponse lorsque Max claqua des doigts.

— Au croisement, tout à l'heure, il y avait une statue ! Il y a peut-être un indice sur place qui nous mènera à la *Mouette d'or* ?

— On dépose nos affaires et on se retrouve ici dans dix minutes ?

Dans le hall, Max faisait les cent pas. Dix minutes s'étaient écoulées mais Valentine n'était toujours pas réapparue. « Que peut-elle donc bien fabriquer ? », soliloqua-t-il. N'y tenant plus, il demanda à l'accueil où se trouvait la chambre de Valentine et décida de s'y rendre.

En s'approchant de la porte, il fut surpris de constater qu'elle était légèrement entrouverte, puis terrifié lorsqu'il découvrit un morceau de tissu vert sur la poignée.

9 (par Gabrielle Jarzynski)

Max prit son courage à deux mains et pénétra dans la chambre de son amie. Valentine était assise au pied du lit, larmoyante. Elle était belle dans le rayon du soleil.

— Tu as eu la visite du bonhomme vert… ?



Elle ne répondit pas.

— Je commence à flipper… tu m'expliques ou je m'en vais !

— Je te l'ai dit, Max, j'ai rencontré ce type sur le forum de la *Mouette d'or*, nous avons fait équipe quelque temps et depuis, il me suit. Il cherche l'indice, la date qui pourrait l'amener à la douzième énigme. Celui que tu avais trouvé il y a quelques années et que je ne connais pas ! J'ai peur que… que si nous ne lui donnons pas…

Valentine éclata en sanglots. Max se tut. Il s'assit à côté d'elle, fouilla dans l'une de ses poches et en sortit un petit morceau de papier chiffonné. Il prit le visage de Valentine dans l'une de ses mains et, de l'autre, lui montra l'indice convoité. Dans un élan de désir, il l'embrassa comme il en avait rêvé depuis tant d'années. Tandis que sa langue chatouillait les lèvres de la belle, il caressa sa poitrine rebondie et son sexe rasé à travers sa culotte de coton. Valentine était une femme à poigne dans l'amour. Une femme de fer dans un gant de velours. Elle poussa Max sur le lit. Elle enleva sa ceinture, dézippa sa braguette et abaissa son pantalon et son caleçon en dessous de ses fesses. Elle lui fit l'amour. Ils s'endormirent.

Au petit matin, quand Max se réveilla, il eut la désagréable surprise de découvrir le bonhomme vert assis sur le fauteuil lui faisant face, en train de l'observer. Max regarda autour de lui.

— Elle est partie, envolée !

— Qu'est-ce que vous racontez ? Que faites-vous là ? Vous lui avez fait du mal ? Si vous lui avez fait du mal, je vous promets que …

— Calme-toi, personne ne l'a touchée. Par contre, j'en connais un qui s'est bien fait avoir…

— De quoi parlez-vous ?

— De toi ! Elle s'est tirée avec ton indice !

Déboussolé, Max s'habilla. Il chercha dans ses poches, dans la chambre, le fameux petit bout de papier. Il comprit rapidement que l'homme avait raison. L'indice avait disparu avec Valentine.

— Je n'en reviens pas, marmonna Max déconfit.

— J'ai essayé de te prévenir. Joséphine, Valentine, elle m'a fait le même coup : un homme qui lui veut du mal, des pleurs, du cul, mes indices et plus personne !

— C'est incroyable… Nous devons la retrouver. Je pense savoir où elle est partie ! Amène-toi !

10 (par Claire Musiol)

Pris de colère, Max traversa la chambre en trois enjambées quand l'homme en vert le rappela à l'ordre :

— T'es nu !



Était-ce son accent du Sud, le rayon de soleil qui lui chatouillait le nombril ou le résultat d'un réveil brutal au moment où la pensée est encore de l'autre côté ? Quoi qu'il en soit, ces mots interpellèrent Max.

— Nu…

Il resta immobile, le temps que le rayon de soleil atteigne ses poils pubiens, puis répéta encore, comme un mantra :

— Nu… Nu… Nu… (Puis soudain :) J'ai compris !

L'autre resta interloqué alors que Max éclatait d'un rire franc et il continua de garder le silence pendant qu'il enfilait ses habits étalés sur la moquette. Sur le parking, plus de trace de la BMW. Les deux hommes s'installèrent dans le break familial loué par Armand et prirent la route d'Angers. Au rond-point, Max gara la voiture sur le terre-plein central, au pied de la statue, et sortit quelques instants.

Quand il reprit le volant, il dit avec assurance :

— C'est bien une reproduction de la *Valentine* de Michel Becker. Seuls deux de ses tableaux sont inspirés d'une sculpture. Celle-ci, la *Valentine*, pour le tableau de la troisième énigme, et…

L'homme en vert s'exclama :

— La *Joséphine* !

— Exact ! La première énigme ! Allez, on file à Arcachon ! Mon petit doigt me dit qu'on va y croiser notre amie…

L'un et l'autre se relayèrent au volant, sans faire la moindre pause sur la route. Ils voulaient en avoir le cœur net.

Quatre heures plus tard, ils arpentaient le jardin d'une villa du XIXe siècle, en contrebas du casino. Incrédules, ils firent plusieurs fois le tour de la *Joséphine*.

— C'est sûr… Valentine-Joséphine, la vraie, est un indice, murmura Max. Un indice crucial pour… la douzième et dernière énigme !

— Tu penses trop, le coupa Armand.

Son regard était dur, ses poings serrés.

— Comment ?

— Ta quête s'arrête ici, dit-il en retroussant les manches de sa veste, libérant dans le même mouvement les ailes de sa mouette.

Max sentit à nouveau ses poumons trop étroits, il respirait par à-coups. Affolé, il aurait voulu courir mais restait stupidement immobile à suffoquer. Il avait compris pour la fille mais ne s'était pas méfié du type. Comment aurait-il pu deviner qu'il y avait encore des protecteurs d'énigme ?

Entre deux respirations saccadées, Max réussit à lâcher :

— Vous faites la paire !

— Oui, répondit l'homme en vert en approchant une main de sa poche. Et ce n'est pas encore aujourd'hui que le *Grand Mouetteur* a prévu de mettre un terme à la chasse…



EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Raymond Alcovère

Sébastien Chagny

Charles Duttine

Aleilton Fonseca

K. von Gella

Julien Giovannoni

Alain Lasverne

Le Golvan

Gabrielle Jarzynski

Ingrid S. Kim

Marc Legrand

Marilyse Leroux

Lordius

Barbara Marshall

Abigail McDowell

Mathieu Maisonneuve

Claire Musiol

Marie-France Ochsenbein

Georgie de Saint-Maur

Keila Silion

Audrey Tison

Marlene Tissot

Florent Toniello

Vincent Zochowski

Illustrateurs

Xavier de Bordeaux

Armelle Le Golvan

Olivia HB

Sylvie Loy

Sabine Rogard

Éric Vial-Bonacci

Élise Vincent

En savoir plus - « L'armée de terre cuite », mausolée de l'empereur Qin

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À VENIR

Absence & Disparition

Numéro 23
Juin 2017